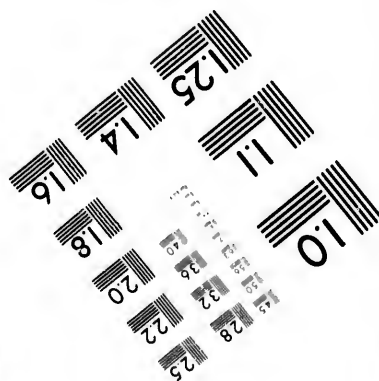
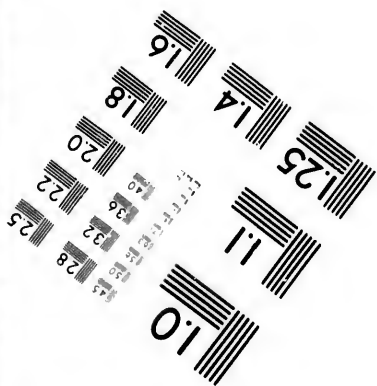
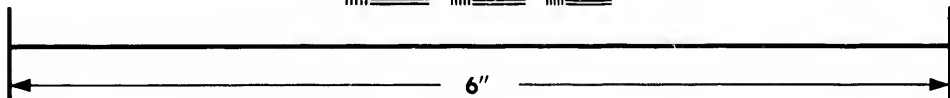
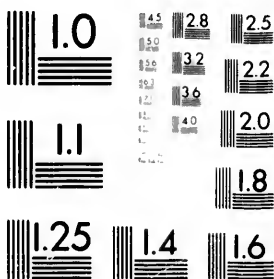


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 28  
16 32  
18 22  
20 25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10

**© 1981**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

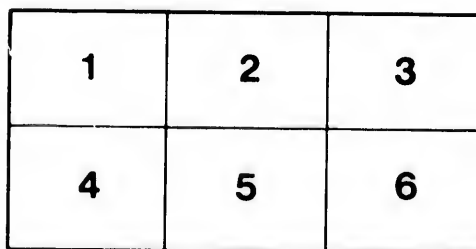
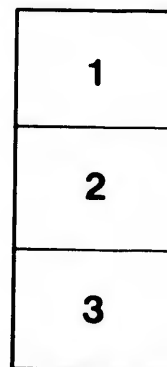
Library Division  
Provincial Archives of British Columbia

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library Division  
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
ndifier  
une  
page

rata  
p  
elure,  
à

Un Lyonnais

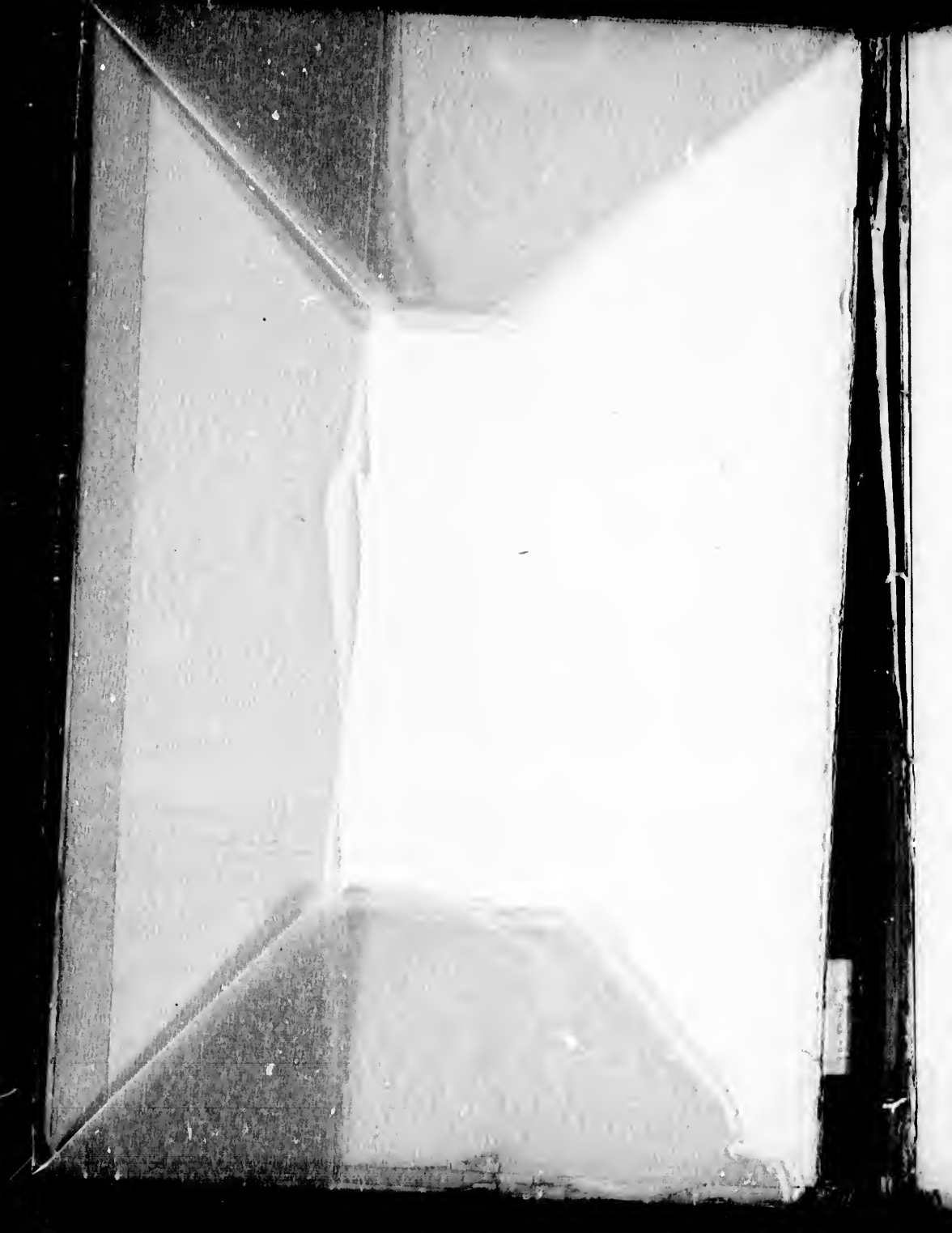
au Klondike



A LA VOILE SUR LE LAC BENNETT

1900

.18  
3



35-

UN LYONNAIS AU KLONDIKE





Un Lyonnais  
au Klondike



CORRESPONDANCE DE M. L. PAILLARD

Administrateur délégué

DU

*Syndicat Lyonnais du Klondike*



BOURG

IMPRIMERIE « FRANCISQUE ALLOMBERT »

18, Rue Lalande, 18

—  
1900

AMT MANN  
\$35.00  
APR 25 '81

MANN  
35.00  
25.61

10




M. Louis Paillard

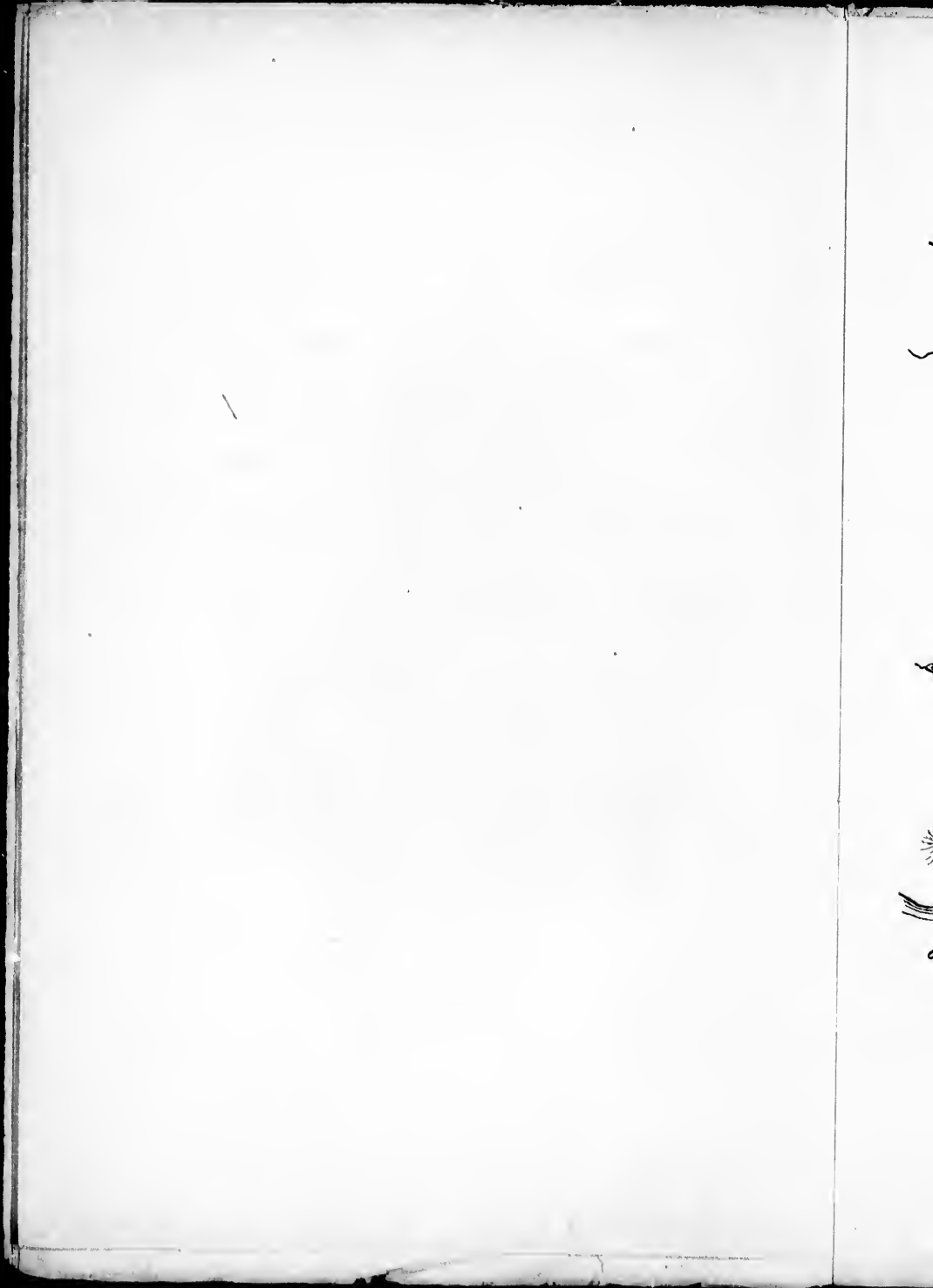
Mon cher Ami,

*Lorsque vous écriviez, pour vos associés de France, ces lettres familières, vous ne pensiez pas qu'elles dussent être livrées à la publicité. J'ai donc à vous demander pardon de l'indiscrétion commise ; mais excusez-la. J'ai cru qu'il était bon de montrer à un public moins restreint que les qualités de notre race vivent encore en ce siècle, et qu'aux confins de ce Canada, conquis par nos pères et arrosé de leur sang, on retrouve encore le Français d'autrefois, son courage, son énergie, sa bonne humeur au milieu des obstacles et son indomptable confiance en l'avenir.*

Lyon, Février 1900.

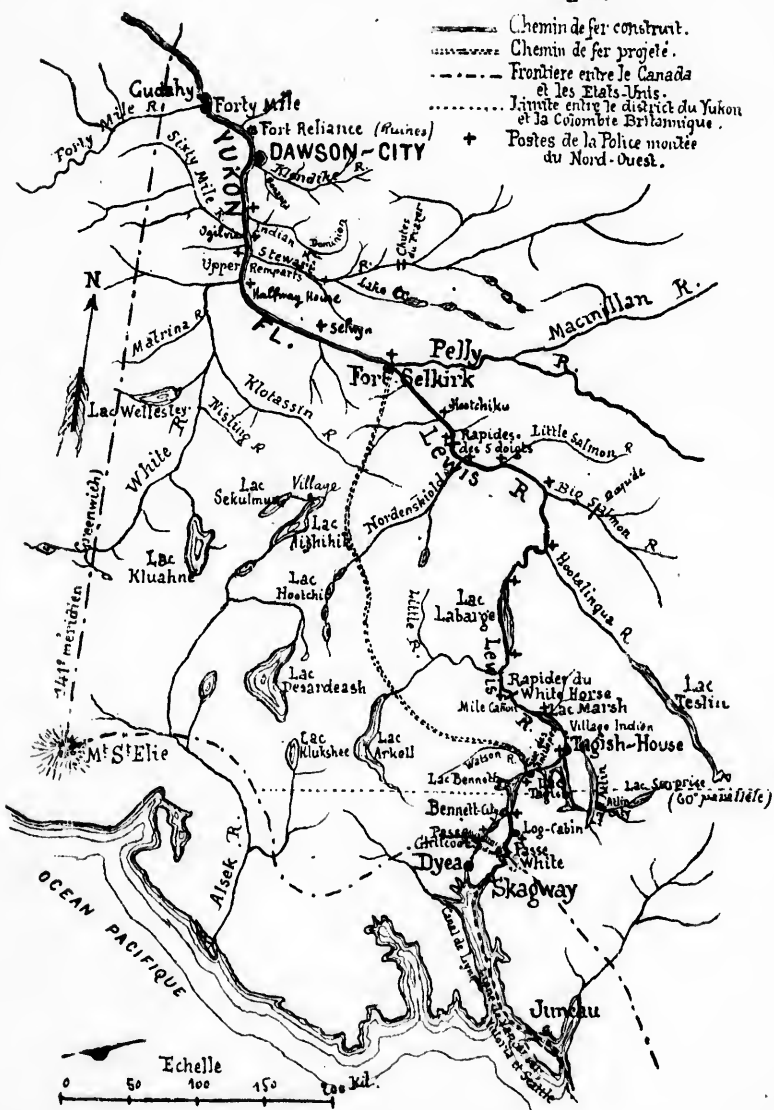
*B<sup>on</sup> de Silans,*



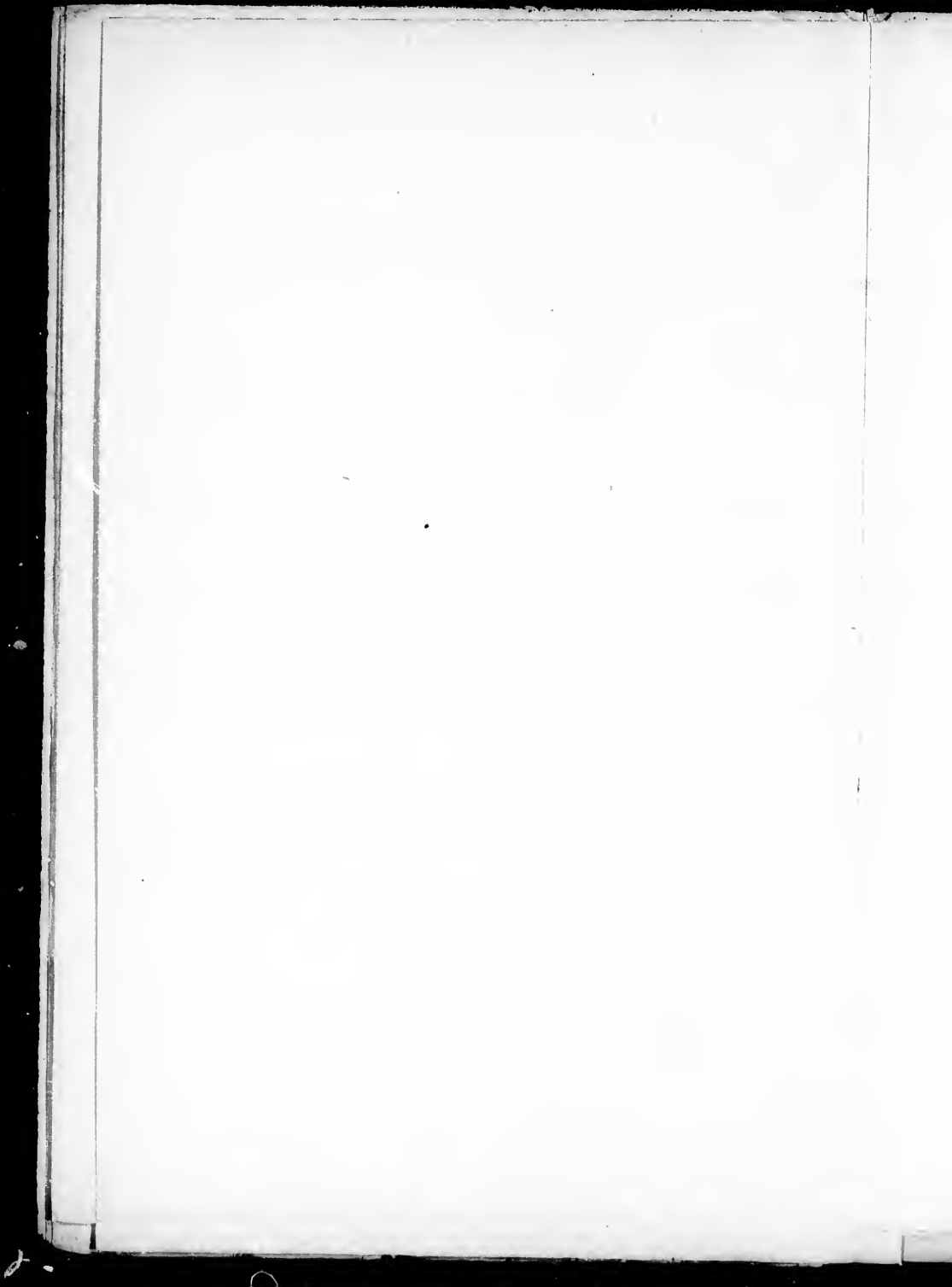


LEGENDE

- Chemin de fer construit.
- Chemin de fer projeté.
- Frontière entre le Canada et les Etats-Unis.
- Limite entre le district du Yukon et la Colombie Britannique.
- + Postes de la Police montée du Nord-Ouest.



DE SKAGWAY A DAWSON-CITY





# Un Lyonnais au Klondike

---

CORRESPONDANCE de M. L. PAILLARD

administrateur-délégué du

*Syndicat Lyonnais du Klondike*

---

... Parti de Liverpool, le 10 mars 1899, sur le *Dominion*; débarqué à Halifax le 20, arrivé à Montréal le 23.

Montréal, 24 mars 1899

... Le matin, tout le monde s'est levé de bonne heure, dans l'impatience d'arriver. Le brouillard était toujours aussi épais. Enfin, vers 8 heures, il s'est dissipé et nous avons

aperçu la terre. A dix heures, nous entrions dans le port d'Halifax, après dix jours complets de traversée. Nous avons mis pied à terre avec un soupir de soulagement.

Le temps de prendre mon billet, de passer à la douane, et me voilà en route pour Montréal, après avoir fait mes adieux aux autres passagers qui prenaient des directions différentes. Il est probable que je ne reverrai jamais la plupart d'entre eux. Ils ont tous été très aimables pour M. Tarut et pour moi. M. Tarut a pris un embranchement pour se diriger sur Boston où il a des affaires à traiter; il me rejoindra ici vendredi, je pense. Nous nous accordons très bien et je me félicite de plus en plus de l'avoir rencontré.

J'ai donc continué mon chemin avec un Canadien français de Québec qui a fait la traversée avec moi. Le train filait au milieu d'un pays couvert de neige. Le paysage dans cette partie n'est pas beau : des sapins, des bouleaux et quelques arbustes rabougris,

une plaine sans fin. Toutes les maisons sont construites en bois, elles paraissent au passage jolies et bien confortables.

Le trajet d'Halifax à Montréal par Québec est de 1.300 kilomètres et se fait, en temps ordinaire, en 24 heures. J'ai mis 12 heures de plus, parce que nous avons été arrêtés par la neige. Heureusement que les wagons sont fort bien aménagés : on y est grandement à son aise et bien au chaud.

Je suis donc arrivé à Montréal, hier au soir, à onze heures...

Montréal, 28 mars.

... J'utilise mon séjour à Montréal pour me fortifier dans la connaissance de l'anglais et me documenter sur le pays de l'or. M. Tarut m'a rejoint hier. Il me fait de plus l'effet d'un homme sérieux, prudent, réfléchi. Il partira sous peu ; je profiterai de

l'occasion pour voyager avec lui, car j'ai hâte d'arriver là-bas. Nous irons d'abord au lac Atlin, au sujet duquel nous avons recueilli, M. Tarut de son côté et moi du mien, les meilleurs renseignements.

Grâce aux lettres de recommandation de M. Favre\*, j'ai pu me procurer de bonnes relations. M. Surweyor a été très aimable ; il m'a présenté au maire, M. Préfontaine, qui s'intéresse beaucoup aux Français venant au Canada. Nous avons beaucoup parlé du Klondike, où lui-même a des intérêts et où il ira cet été. Il m'a dit qu'on pouvait très bien y réussir, mais avec des capitaux, car il faut compter acheter cher. Cependant, on peut trouver des occasions merveilleuses à très bon compte, mais c'est une chance. D'après lui, on peut se rendre de Vancouver à Dawson en vingt jours.

J'ai abordé la question des concessions

---

\* Délégué général du gouvernement canadien à Paris.

de bois, car c'est une corde que je compte bien ajouter à mon arc. Il m'a donné une lettre de recommandation pour M. Lafontaine, ingénieur au Ministère des travaux publics à Ottawa, dans laquelle il le prie de me donner tous les renseignements et de me présenter au Ministre dont dépendent ces concessions.

Nous nous arrêterons donc à Ottawa dans ce but. D'ailleurs ces concessions s'obtiennent facilement et cela n'engage à rien, si l'on ne juge pas l'affaire rémunératrice.

J'ai aussi des lettres de recommandation pour différentes personnes au Klondike.

Je suis heureux de savoir que l'on s'intéresse tant à moi. J'ai beaucoup d'espoir et vous pouvez être certain que je ferai toujours de mon mieux pour réussir. Pourvu que Dieu me conserve la santé, c'est tout ce que je demande, car je suis bien résolu à ne pas me laisser décourager par les échecs...

Montréal, 31 Mars.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait la connaissance d'un M. Lacroix, un canadien qui voyage souvent en France et qui s'est montré à mon égard d'une complaisance exceptionnelle. Il m'a promis une lettre pour M. Dugas, juge à Dawson et l'une des principales autorités de l'endroit.

J'ai vu aussi M. Galibert, président de la Chambre de commerce française, et M. de Sièyes, un Français devenu un des plus riches commerçants de Québec, qui m'ont fait le plus charmant accueil. M. de Sièyes a son beau-frère au Klondike. Il m'a montré quelques-unes de ses lettres. La note dominante de tous ceux qui écrivent de là-bas est celle-ci : « Ah ! si j'avais seulement dix

mille dollars à ma disposition en ce moment, quelle belle affaire je ferais ! »

Les gros capitaux des nouvelles compagnies, formées cette année, ne sont pas encore arrivés au Klondike et c'est pourquoi il importe beaucoup que je me hâte. J'espère bien arriver dans un bon rang.

J'ai vu également le Consul de France, qui m'a donné de bonnes indications.

Je me porte très bien, je suis plein de courage et d'espoir. Aujourd'hui brille un soleil splendide. Avant-hier nous avons encore une grande tempête de neige...

Montréal, 6 avril.

M. Tarut a décidément lié son sort au mien. J'espère que cette association aura pour nous les meilleurs résultats. Il est trop pénible de se sentir seul et il faut aussi prévoir les cas de maladie.

donner de mes nouvelles, et de m'adresser à lui dans le cas où il pourrait m'être utile.

Nous avons été, ce matin, M. Tarut et moi, prendre congé du Consul, qui m'a paru avoir une grande considération pour M. Tarut. C'est au point que, dans le cas où M. Turenne, qui doit être nommé Consul de France à Dawson, ne retournerait pas au Klondike, c'est M. Tarut que le Consul ferait nommer. Il l'a chargé de lui faire parvenir des notes qu'il transmettrait au Gouvernement Français.

Le Consul nous a très gracieusement invités à dîner chez lui demain soir, mais nous n'avons pu accepter, car nous devons dîner avec M. de Sièyes. Je passerai donc ma dernière soirée ici au milieu de Français et des bons.

Jusqu'au 1<sup>er</sup> mai, adressez mes lettres à Tagish-House, c/o Inspector Strickand, British-Columbia. L'inspecteur Strickland connaît M. Tarut et lui a offert de faire



adresser ses lettres chez lui. Tagish-House, où il demeure, est le plus proche bureau de poste du lac Atlin qui est dans le ressort de M. Strickland. Il nous sera certainement utile pour arriver à quelque chose de bon.

Ottawa, 11 avril.

Je suis arrivé ici hier matin et nous repartons pour Vancouver ce soir, à 3 heures. Nous aurons cinq à six jours de chemin de fer. Les renseignements que nous avons eus, de côté et d'autre, nous engagent à passer par Vancouver. Nous avons passé notre journée d'hier occupés à prendre des renseignements et des recommandations. J'ai vu M. Lafontaine, ingénieur des travaux publics, pour lequel j'avais une lettre du Maire de Montréal. Il a été très aimable et

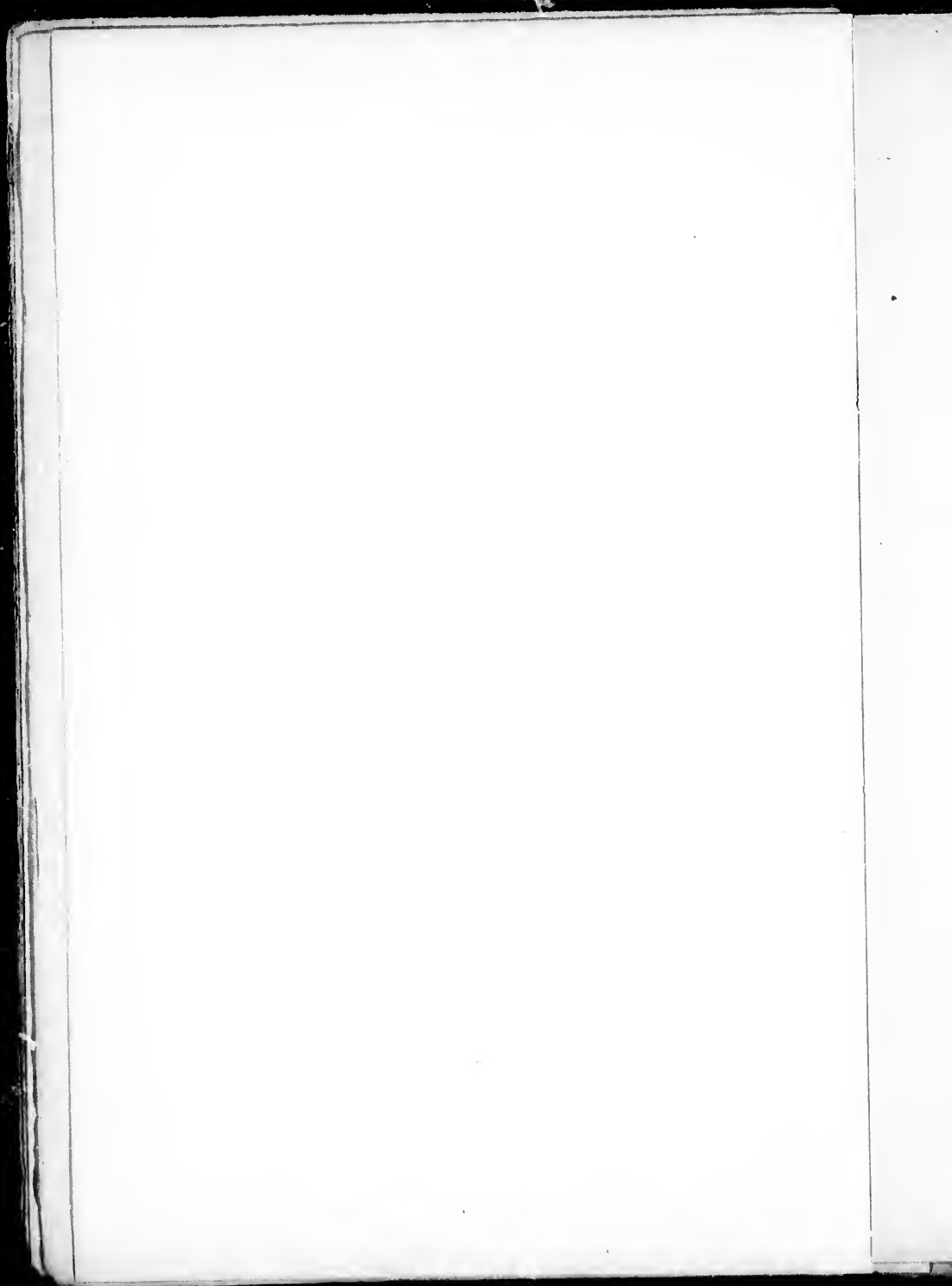
m'a donné une lettre de recommandation pour M. Gosselin, à Dawson, le fonctionnaire chargé des concessions de bois. J'en aurais bien une ici, mais il me sera aussi facile de l'avoir là-bas et je pourrai mieux choisir. Ottawa est une ville bien moins importante que Montréal, mais c'est le siège du Gouvernement. Il y a très peu de personnes parlant français et j'en trouverai de moins en moins à mesure que je me dirigerai vers l'ouest. Je commence à me faire assez bien comprendre en anglais ; j'ai plus de difficulté à bien saisir ce qu'on me dit. Cela viendra et je ne me décourage pas.

La ville est bâtie sur un escarpement qui domine la rivière. Il n'y a de remarquable que le palais du Parlement qui est réellement fort beau. J'en ai pris quelques photographies.

Nous sommes poursuivis partout par l'armée du Salut, mais ici le bruit de la



Dans les Rocheuses — Canadian Pacific.



grosse caisse et du tambour est encore plus assourdissant. On dit que nous les retrouverons à Vancouver et même à Dawson !

Winnipeg, 13 avril.

Je profite du seul arrêt du train à Winnipeg pour vous griffonner ces quelques mots.

Nous serons à Vancouver probablement dimanche soir. Le paysage, jusqu'ici, est assez monotone avec, de chaque côté de la ligne, des arbres rabougris, parmi lesquels le feu a exercé ses ravages en ne laissant que quelques troncs qui émergent de la couche de neige et donnent au paysage un aspect de désolation. Mais, en côtoyant le lac Supérieur, le paysage change et devient magnifique. La ligne est accotée aux flancs des rochers qui surplombent le lac et traverse des ravins sur des ponts de

bois d'une hauteur et d'une hardiessé extraordinaires. Nous avons diné, hier au soir, en face de ce beau spectacle. Depuis Winnipeg jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, nous traverserons des prairies immenses, puis nous aurons le spectacle merveilleux des Montagnes Rocheuses.

M. Lafontaine m'a fait obtenir, à Ottawa, des cartes de tout le territoire du Nord-Ouest, qui m'ont l'air d'être bien complètes, ainsi que les règlements concernant les placers, les quartz et les concessions hydrauliques.

La mission chargée d'établir la ligne télégraphique de Dawson au lac Bennett est partie, il y a trois semaines, et on pense qu'elle aura terminé son travail vers le mois d'août.

On fait ce voyage très commodément; les wagons sont aussi confortables que possible.

---

Il me tarde bien d'avoir des nouvelles de France.

Vancouver, 16 avril.

Encore une bonne étape de franchise et l'une des plus agréables, car ce voyage à travers le Canada est un véritable plaisir. Nous sommes arrivés aujourd'hui à midi 1/2, ce qui fait cinq jours complets de chemin de fer. Je ne suis pas fatigué quand même; ces wagons sont si confortables! Ils sont chauffés avec des courants d'eau chaude, il y fait même souvent trop chaud; éclairés à l'électricité, avec cabinets de toilette, fumoir, etc. Le soir, les lits sont installés d'une façon très ingénieuse et très rapidement par le domestique du sleeping-car, qui est toujours un nègre, et qui, à l'arrivée, vous brosse avec un petit balai jusqu'à ce qu'on lui donne un pourboire. On mange très bien.

mais c'est très cher. Aussi, M. Tarut et moi, nous nous contentions de deux repas par jour au lieu de trois, car le repas du matin est aussi important que les autres.

Dans la traversée des Montagnes Rocheuses, il n'y a pas de wagon-restaurant, le train s'allège autant que possible, et l'on mange à des haltes où la Compagnie a des buffets. Depuis Ottawa jusqu'aux Montagnes Rocheuses, le paysage est monotone : des plaines immenses et des marais, sauf en longeant le lac Supérieur, où il y a de magnifiques points de vue. C'est plus loin que Winnipeg que j'ai vu pour la première fois des Indiens. Ils viennent à la station de Medicine-Hat, au passage des trains, pour vendre des objets de leur fabrication. Ils portent de grands cheveux, se teignent le visage en rouge et en jaune, avec cela de grandes médailles aux oreilles, et s'enveloppent dans des couvertures bariolées, de sorte que l'on ne sait si ce sont des hommes ou des femmes.



Il était trop tard pour que j'aie pu prendre un instantané. J'ai demandé à l'un d'eux de poser, mais il voulait que je lui donne quatre dollars.

Je suis émerveillé de la traversée des Montagnes Rocheuses ; c'est splendide. Pendant un jour et demi, on n'a pas assez d'yeux pour admirer cette beauté sauvage. La ligne traverse des ravins d'une profondeur effrayante sur des ponts de bois qui tremblent sous le poids du train, on côtoie des précipices où tourbillonnent des cascades qui disparaissent dans des gouffres, et cela à toute vitesse. J'étais dans le dernier wagon et je me suis tenu tout le temps sur la plateforme pour ne rien perdre de ce beau spectacle. J'ai pris quelques vues que je vais tâcher de développer avant mon départ pour Skagway, qui aura peut-être lieu jeudi.

Au sommet, nous avons trouvé plus d'un mètre de neige ; puis, c'a été la descente du

côté de Vancouver. En quittant le glacier du sommet, la ligne fait un tour complet sur elle-même pour trouver une issue, puis on entre dans la vallée du Fraser et là c'est encore plus beau ; je ne crois pas que l'on voie rien d'équivalent, même en Suisse. Il n'y a plus de neige qu'au sommet, on commence à sentir le printemps et tout est déjà vert. Le fleuve coule dans un ravin, que la ligne côtoie par un véritable tour de force. A un moment donné, ce matin, le soleil avait formé un magnifique arc-en-ciel se détachant admirablement sur le vert sombre des sapins. C'était vraiment féerique. On voit, sur le Fraser, des Chinois qui lavent les graviers pour trouver de l'or, mais il y en a fort peu.

J'ai trouvé le printemps à Vancouver ; il fait très chaud, il y a partout de la verdure et des fleurs. Presque toutes les maisons sont en bois, même l'hôtel où nous sommes. Il y a, à deux ou trois kilomètres de la ville,

un grand parc, au bord de l'océan, où nous sommes allés nous promener après le lunch. On y voit des arbres géants. M. Tarut m'a photographié au pied de l'un d'eux, un cèdre, qui vous étonnera par sa grosseur.

Nous allons faire nos achats le plus vite possible, car il ne faut pas que nous nous attardions beaucoup, à cause du dégel qui pourrait nous surprendre. Il faut que nous soyons prêts à partir jeudi au plus tard.

Je n'ai pas de lettre depuis le 28 mars ; j'espérais en trouver ici renvoyées de Montréal. Je ne pourrai probablement plus écrire aussi souvent, maintenant que je vais me trouver aux prises avec la vie de mineur, mais je le ferai aussi souvent que possible. Le service de la poste sera mieux organisé et plus régulièrement sur Dawson, et il y aura même le télégraphe vers le mois d'août...

Vancouver, 19 avril.

Nous avons fait notre séjour ici le plus court possible. Nous nous embarquons ce soir sur le *Cutch* pour Skagway. J'opère ma transformation de gentleman en mineur pour quitter le monde civilisé. Je laisse ma malle à l'hôtel avec tout ce que nous n'emportons pas à Dawson. Tous nos approvisionnements sont achetés et il n'a pas fallu perdre notre temps pour nous procurer au moins 3000 livres de marchandises dans différents magasins. On pourrait envier ma batterie de cuisine, qui est en aluminium, marmites et plats de différentes grosseurs, s'emboitant les uns dans les autres et tenant très peu de place. Les couvercles servent de plats et d'assiettes. J'ai à peu près tout ce qu'il me faut pour être bien monté. Mon poêle a un four pour le pain. Comme

nourriture, j'ai pris la meilleure qualité et variée autant que possible : du lait condensé et des conserves de bœuf, dindon, mouton, poulet, julienne, liebig, etc., des fruits tapés, chocolat, cacao et quelques bouteilles de vin Mariani, en cas de maladie. J'ai également acheté une petite pharmacie, avec les drogues les plus nécessaires. C'est la farine qui pèse le plus, aussi nous n'en emportons que pour Atlin ; nous en trouverons à aussi bon compte à Dawson.

Le transport de tout cela va me coûter presque aussi cher que l'achat, dix à douze sous par livre pour Dawson.

Voici quel est notre projet : comme il est impossible d'arriver à Dawson avant que la navigation sur le Yukon soit ouverte, nous chercherons à arriver à Atlin le plus tôt possible, et de là nous nous rendrons à Dawson par le premier bateau. Nous ne perdons pas notre temps en faisant cela,

car il y a probablement quelque chose à faire à Atlin.

L'inspecteur Strickland nous a déjà fait faire des offres. Par lui nous pourrions avoir de bonnes occasions, car les fonctionnaires ont dû s'emparer de beaucoup de claims à la suite de l'expulsion des Américains, et ils ne peuvent les exploiter eux-mêmes.

Nous avons donc fait deux parts de nos approvisionnements : celle qui doit nous suivre à Atlin ; et l'autre, la plus importante, qui gagnera Dawson aussitôt la navigation ouverte et pourra arriver presque en même temps que nous. Nous partons d'ici avec nos vêtements, nos outils et nos vivres, pour Atlin ; nous nous rendrons à Bennett en utilisant la partie construite du chemin de fer de la White Pass. Il sera probablement terminé jusqu'au lac Bennett en juin ou juillet, ce qui fera baisser notablement le prix du transport des marchandises. De Bennett, nous nous dirigerons sur Atlin, en

passant par Tagish House pour voir l'inspecteur Strickland. Je ne puis guère vous indiquer la route que nous suivrons, car cela dépendra du dégel. Il est probable que nous suivrons le lac Bennett jusqu'à Tagish, pour redescendre à Atlin par le bras du Taku.

Il y a un projet de chemin de fer du lac Bennett jusqu'à Fort Selkirk. S'il s'exécute, le voyage de Dawson sera un vrai voyage d'agrément, l'année prochaine, dans la bonne saison.

Deux jeunes Américains ont été tués par les Indiens, dont ils avaient profané les idoles.

Je ne m'explique pas que je n'ai pas de lettres depuis trois semaines. Mais il faut bien que je m'habitue à manquer de nouvelles. Je ne sais si mes lettres vous parviennent.

A bord du *Cutch*, 23 avril.

J'écris à bord du bateau, craignant de n'avoir peut-être pas le temps à Skagway. Nous n'aurons, en effet, pas un moment à perdre, aussitôt débarqués, pour nous occuper de nos colis, remplir les formalités de la douane et partir sans retard.

Nous nous sommes donc embarqués mercredi 19, à 9 heures du soir au lieu de 6 heures, tant il y avait de marchandises à charger. Le *Cutch* est un petit bateau mal-propre et incommode... Nous aurions pu attendre le *Danube*, un autre bateau plus grand et mieux aménagé, mais cela nous aurait retardé d'un jour et peut-être plus. Or, le temps est trop précieux maintenant pour que nous le perdions, et nous sommes décidés à subir toutes les situations qui se



présenteront. Ce n'est pas un voyage d'agrément que nous faisons.

Les cabines sont toutes petites, juste la longueur d'une personne dans chaque sens. Nous avons pu, M. Tarut et moi, nous faire mettre dans la même cabine et prendre avec nous tous nos sacs de vêtements. Six sacs et deux personnes dans cet étroit espace ! On peut juger si nous sommes à notre aise.

La cuisine est horrible et d'une malpropreté repoussante. La viande que nous mangeons est pendue à l'air sur le pont ; cette vue suffirait à couper le plus robuste appétit.

Au départ, nous étions deux cent quarante personnes entassées sur ce petit bateau. Il y avait une soixantaine de Chinois, couchant et mangeant à part. Ils sont horribles et n'ont réellement pas l'air d'êtres humains, fumant de l'opium sans discontinuer. On les a dé-

barqués un peu partout, sur la côte, où sont établis des pêcheurs.

La plupart des autres passagers sont des mineurs se rendant à Atlin avec leurs provisions, leurs traîneaux, leurs chiens. Il y a deux hommes de Chicago, qui vont installer des machines hydrauliques pour exploiter les claims.

Pour loger tout ce monde sur le bateau, on a employé tous les moyens possibles. Le salon, qui est en même temps la salle à manger, sert aussi de chambre à coucher à une trentaine de mineurs. Il y en a un qui joue du violon, un autre de la mandoline. Les uns dansent, le soir, tandis que d'autres jouent aux cartes.

J'ai bien hâte d'être arrivé. Ce n'est pas la partie la plus agréable de mon voyage, malgré le beau paysage que nous traversons, mais dont une pluie fréquente nous empêche malheureusement de profiter. Le bateau suit une route entre une côte très dentelée et

une série d'îles qui forment un véritable dédale de canaux où l'eau est aussi tranquille qu'un lac et reflète admirablement la verdure sombre qui couvre les rives et que surplombent de hauts sommets éclatants de blancheur. On dit que c'est aussi beau que les fiordjs de Norwège.

Il pousse là une végétation très vigoureuse et l'on commence à voir apparaître la mousse que l'on voit au Klondike. Il y a toujours des nuages très bas qui estompent la teinte sombre des pentes et la pluie tombe fréquemment. En quelques endroits, le bateau entre dans la pleine mer et nous sommes alors ballotés comme une plume. L'autre nuit, nous avons été secoués comme jamais nous ne l'avons été sur le *Dominion*, dans la traversée de l'Atlantique. Nos sacs dansaient une véritable sarabande dans notre cabine. Cela a rendu M. Tarut malade, mais moi

j'ai pu résister tout de même. Cela nous est arrivé trois ou quatre fois ainsi.

Je passe par Tagish House pour aller à Atlin, je n'aurai probablement mes lettres qu'en repassant pour aller à Dawson.

Skagway, 25 avril.

Nous sommes arrivés à bon port, hier au soir à 2 heures. Le *Cutch* n'a heureusement pas fait comme le *City of Seattle* et deux ou trois autres bateaux, qui se sont échoués et ont perdu leur cargaison. Ces accidents ont eu pour conséquence d'amener un grand nombre de passagers au *Cutch*. Nous étions 240 sur ce petit bateau, qui jauge à peine 5 à 600 tonnes. La plupart sont des mineurs qui se rendent à Atlin. Il se produit un véritable « rush » sur Atlin à ce moment, parce que c'est plus près et que l'on y arrive plus facilement qu'à Dawson, surtout à cette

époque-ci. Cependant M. Tarut dit qu'il y a une bien moins grande affluence que l'année dernière et l'encombrement n'est pas à comparer.

Malgré cela on dirait que la douane des Etats-Unis prend plaisir à faire poser les mineurs qui se rendent de Vancouver à Atlin ou à Dawson. Nous avons perdu toute notre soirée hier et nous ne pourrions repartir que demain 26. Les Américains veulent sans doute se venger comme cela d'avoir été évincés à Atlin.

Skagway a tout à fait l'air d'une ville, avec des magasins de toute sorte, la lumière électrique, les conduites d'eau. Tous les mineurs passent par là maintenant. Depuis l'établissement du chemin de fer de la White Pass, elle a supplanté sa rivale, Dyea, car la Chilcoot Pass est presque abandonnée. A bord du *Cutch*, il y avait un homme de Chicago, envoyé pour voir s'il est possible d'installer à Atlin une exploitation hydrau-

lique. Je pourrai juger cela de près, une fois sur les lieux. Si c'est possible, je tâcherai d'acquérir un certain nombre de claims (il en faut assez pour que cela en vaille la peine) pour les exploiter hydrauliquement plus tard.

Le bruit court ici que le lac Bennett commence à dégeler; ce serait fort gênant, mais il ne faut pas se fier à ces bruits. Quoi qu'il en soit, nous partons pour Bennett. Je traite avec le *Yukon and White Pass Railway* pour faire transporter à Bennett tout ce que j'ai avec moi, soit 7 à 800 livres.

26 avril.

Nous partons ce matin, à 8 heures, pour coucher à Log-Cabin, à 16 milles de l'extrémité du chemin de fer.

Bennett, 27 avril.

J'ai quitté Skagway hier. Il faut faire son acte de contrition en prenant le chemin de fer de la White Pass. On est suspendu, d'un bout à l'autre, au-dessus de précipices effrayants de profondeur. C'est vertigineux. Le moindre bloc qui glisserait (et il y en a qui paraissent terriblement menacer) occasionnerait une dégringolade complète. Les Américains ont exécuté là un véritable tour de force ; mais, s'ils ont fait vite, ils n'ont pas été peut-être assez prudents. Quoi qu'il en soit, on fait là, en deux heures et demie, le chemin qui demandait trois jours d'efforts l'année dernière, et, vers le mois de juillet, le chemin de fer sera terminé jusqu'ici. Le voyage de Dawson ne sera plus qu'une promenade. Ce n'en est pas une précisément agréable pour le moment. Arrivé hier à

11 heures à l'extrémité du chemin de fer, j'ai traité avec un homme possédant un traîneau attelé de deux chevaux, pour nous conduire, ainsi que les sacs que nous avons apportés avec nous, à Log-Cabin, qui se trouve à peu près à 25 kilomètres au-delà. Nous étions sept dans ce traîneau, dont deux dames, et l'une d'elle avait un bébé qu'elle allaitait et une petite fille, de deux à trois ans, dont nous avons pris soin, M. Tarut et moi. Elle a pleuré de frayeur tout le long du chemin, et, quand il fallait sauter du traîneau, nous devions la prendre avec nous, l'un ou l'autre.

Il faisait un froid très vif ; mais les laes commencent à dégeler, de sorte que le traîneau était, à certains endroits, transformé en bateau. Quand nous étions sur la terre ferme, c'était une succession de cahots qui nous faisaient craindre de verser à tous moments. Il fallait être, tout le temps, prêt à sauter dans la neige, épaisse d'au moins un mètre. A certains endroits c'était comme de



véritables montagnes russes naturelles. Un peu avant d'arriver à Log-Cabin, le traîneau s'est cassé, dans un chemin rempli de broussailles, de troncs d'arbres, et transformé en torrent. Après l'avoir raccommodé tant bien que mal, il est reparti, nous, suivant par derrière à pied pour surveiller nos sacs. Tout le long de la route, nous rencontrons de pauvres gens trainant des charges énormes, soit sur leur dos, soit sur des traîneaux. Il y a aussi quelques femmes, à qui il faut une certaine dose de courage.

Nous avons donc couché à Log-Cabin, qui est une agglomération de tentes, et où est établi le bureau de la douane canadienne. L'auberge où nous étions a plutôt l'air d'un repaire de brigands. C'est une tente. Nous avons étrenné nos lits-sacs, dans lesquels on n'est pas trop mal couché. Toute la nuit, nous avons été dérangés par des ivrognes.

Ce matin, les provisions que l'on doit nous amener à Bennett n'étaient pas arrivées à

Log-Cabin et il paraît qu'il faut que ce soient les propriétaires eux-mêmes des marchandises qui les présentent à la douane ; c'est extrêmement ennuyeux. Comme cela pouvait nous faire attendre peut-être deux ou trois jours, voici la décision que nous avons été forcés de prendre pour pouvoir gagner de suite Atlin : laisser toutes nos provisions à Log-Cabin et partir, sans rien, pour Atlin. D'ailleurs on nous demandait des prix énormes pour les transporter à Atlin.

Nous sommes donc partis à midi pour arriver ici, à Bennett, à 5 heures, après avoir parcouru 16 kilomètres dans des chemins affreux : tantôt avec de l'eau jusqu'aux genoux, tantôt enfonçant jusqu'aux hanches dans la neige et dans la boue. Malheureusement, nos bottes en caoutchouc étaient restées dans les colis que l'on devait nous amener ici, de sorte que ç'a été un bain de pieds continu.

Ici, j'ai loué un traîneau avec un cheval

et, demain matin de bonne heure, nous partons sur le lac Bennett, avec seulement nos sacs-lits et les objets de première nécessité, pour arriver, demain soir, à Tagish-house, chez l'inspecteur Strickland. Il y a 54 milles (à peu près 86 kil.) On nous dit que la piste est encore bonne. Notre projet est d'arriver le plus vite possible à Atlin, pour pouvoir revenir avant le dégel, si nous trouvons qu'il n'y a rien à faire là-bas. Il y a beaucoup d'animation à Bennett. On y construit beaucoup de grands bateaux en bois et en fer, pour descendre à Dawson cet été.

Le chemin de fer est déjà très avancé, depuis son extrémité actuelle jusqu'ici.

Je suis au Yukon-hôtel. C'est une tente, comme de juste, mais il y a un piano et c'est éclairé à l'acétylène.

Je me porte très bien et le moral est excellent. Ces fatigues ne m'accablent pas trop et me forcent à trouver la cuisine bonne, quelle qu'elle soit.

Tagish-house, 29 avril.

Après Bennett, le voyage a été très pénible. Les dix premiers milles sur le lac ont été durs, car la glace fond déjà et des trous dangereux sont couverts par la neige qui tombe toute la nuit.

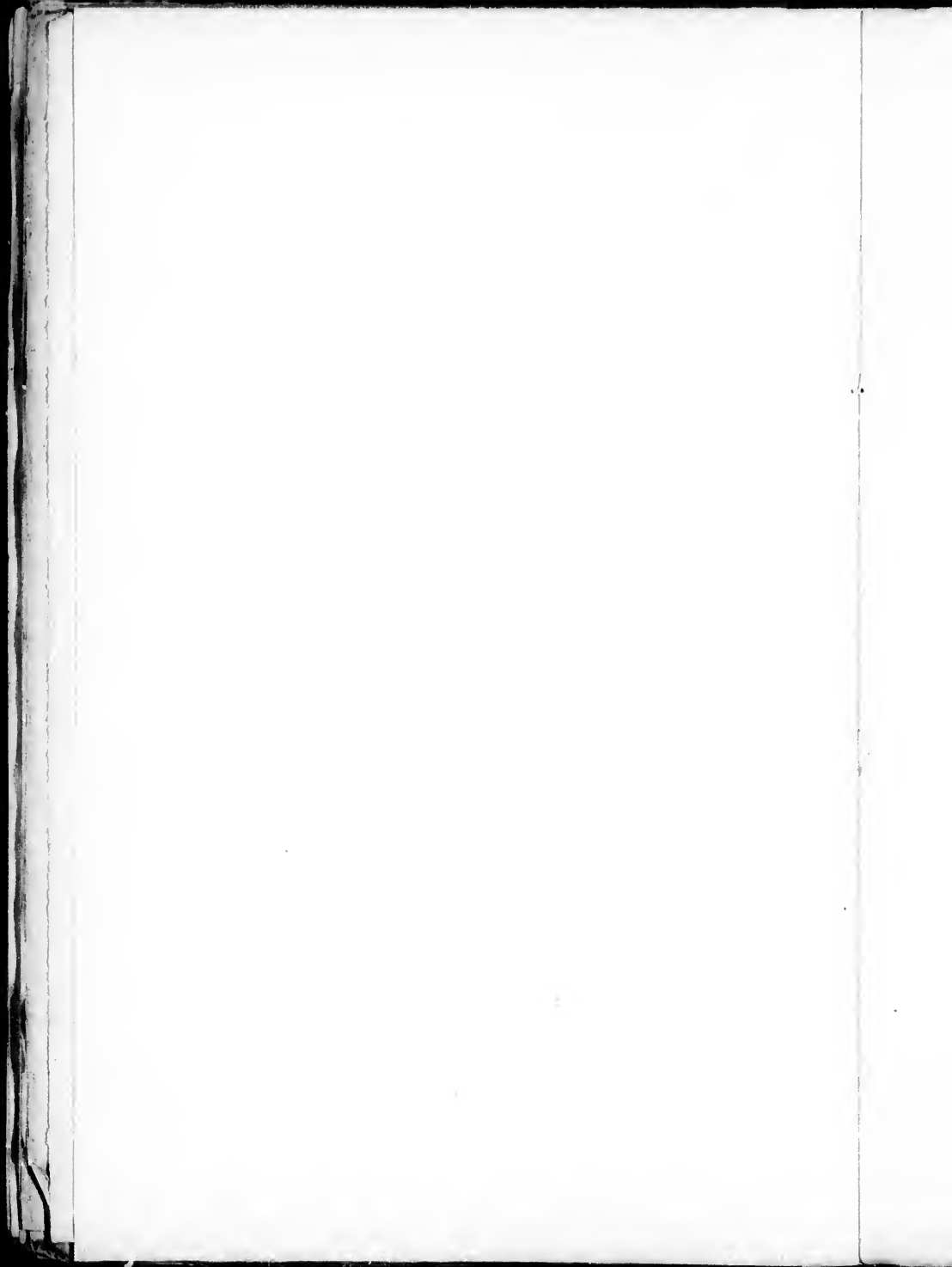
Puis, la piste est devenue meilleure et nous sommes arrivés, le soir, au gué des Antilopes, qui sépare Bennett du Tagish. Là nous avons eu la bonne fortune de trouver le camp de M. Taché, l'ingénieur chargé de l'établissement de la ligne télégraphique de Dawson et de l'amélioration du Yukon.

Nous avons été très cordialement accueillis par lui et ses compagnons, qui nous ont offert l'hospitalité. Nous avons passé la nuit là et nous en sommes repartis le matin pour Tagish-house, par un vent glacial, balayant une neige abondante qui cachait la piste. Il a fait très froid aujourd'hui.



*14 mai 1899.*

Notre train au. — Second départ pour aller camper  
à Tagish House.



Dire qu'il y a des femmes qui font ce voyage! Nous en avons rencontré deux, hier, avec un traîneau attelé de cinq chiens. Elles étaient bien fatiguées et leurs chiens ne pouvaient plus avancer. Aujourd'hui, nous avons rendu un vrai service à trois hommes qui avaient hissé un bateau sur un traîneau et établi une voile pour profiter du vent arrière. Mais le vent était contraire et ils étaient là ne pouvant plus bouger de place. Nous avons alors remorqué leur attelage. Ils descendent comme cela jusqu'à Dawson, tantôt en bateau, tantôt en traîneau. J'ai profité de l'occasion pour prendre une photographie.

Un troupeau de vaches se rendant à Dawson vient d'arriver ici. Elles sont déjà réduites à l'état de squelettes.

Le repas à l'auberge coûte 2 dollars 1/2 (12 fr. 50). C'est cher, mais nous sommes à Tagish et le menu n'est pas mauvais: bifteck, haricots au salé, pommes de terre, beurre,

pain, brioche, marmelade de pêche, thé ou café. Il faut cela pour nous réconforter, car nous avons une rude étape à faire demain. La première auberge est en effet à 60 milles d'ici. Si notre cheval ne peut les faire, nous serons obligés de coucher en plein air sur la neige, car nous n'avons pas de tente. Nous avons vu l'inspecteur Strickland, dont je vous ai parlé. Il nous a fort bien reçus... Nous partons demain, de très bonne heure, pour Atlin, qui est à une centaine de milles d'ici.

Bennett, 9 mai.

J'ai effectué mon voyage d'Atlin ; je n'y ai passé que trois jours, pour pouvoir revenir avant le dégel et ne pas manquer le premier bateau pour Dawson. J'ai pu me faire une idée suffisante de la valeur du pays. Je me suis rendu sur les creeks Pine et Spruce : partout où j'ai vu laver des *pans*, on y a



trouvé de l'or, mais en petites quantités, faisant ressortir la tonne de 5 à 8 dollars. Ces claims sont petits (100 × 100 pieds), le pays très boisé, ce qui rend l'exploitation difficile, la main-d'œuvre y est très chère (16 dollars la journée d'ouvrier), et les propriétaires de claims très exigeants. Ce n'est donc pas le cas d'employer la méthode ordinaire. Mon impression est que l'avenir appartient à l'exploitation hydraulique. Cela demande la mise en œuvre de gros capitaux.

On m'a offert l'option sur un groupe de six bench-claims, sur le Spruce, pour 6,000 dollars; et un autre, sur le même ruisseau, de huit bench-claims et de deux creek-claims, pour 6,000 dollars également. L'un quelconque de ces marchés m'aurait trop dénué de mes moyens d'action à Dawson, qui est mon véritable but. Il eut fallut renoncer à Dawson, n'ayant pas le moyen d'éparpiller mes forces, et je ne pouvais y consentir qu'autant qu'une très bonne occasion se serait offerte.

Les rivières Pine et Spruce présentent une curieuse succession de terrains formant une suite de plateformes à pente très régulière, comme on en voit sur les bords du Fraser et du côté de Dawson. On ne travaille pas encore beaucoup sur les claims. Le gros du travail commence le 1<sup>er</sup> juin, date à laquelle les propriétaires sont obligés d'exploiter leurs terrains.

L'animation n'est pas très grande à Atlin. Atlin-City commence à s'organiser, et les constructions en bois remplacent peu à peu les tentes. Il y a du bois en quantité considérable dans la région. A la découverte, sur Pine-Creek, s'est fondée une petite ville, Discovery, qui paraît prendre de l'extension.

Il est certain que l'exploitation hydraulique donnera là de bons résultats. J'ai pu étudier particulièrement une affaire qui m'a paru se présenter dans d'excellentes conditions. Il s'agit de toute une colline formant promontoire, entre la Pine et la Spruce, et

d'une contenance d'environ 175 hectares. Il y a à peu près 60 pieds de différence de niveau avec le lac Surprise, où l'on pourrait capter la force hydraulique suffisante. Le concessionnaire est un maître d'hôtel qui a beaucoup contribué à l'élection d'un ministre de la British Columbia, qui lui a fait obtenir cela en récompense. Si une société française était désireuse de prendre l'affaire, le propriétaire serait disposé à nous donner une option. Il demande pour sa part 100.000 dollars d'actions de la société qui exploiterait cette concession.

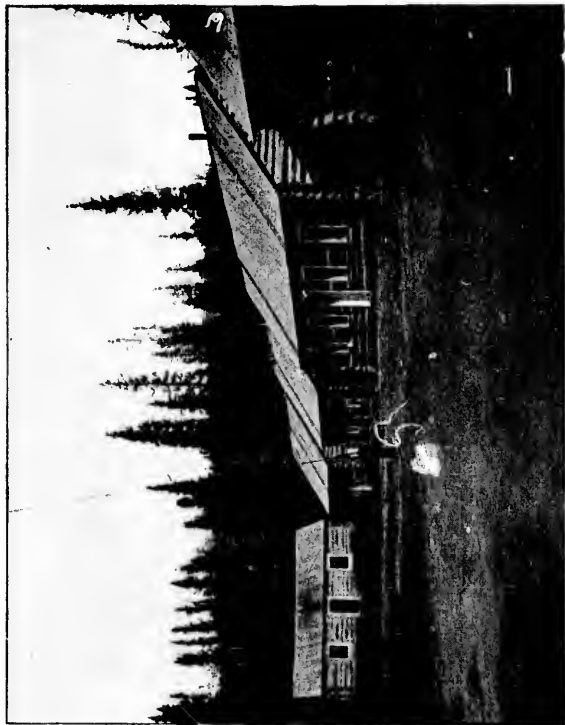
J'estime qu'il faudrait tout d'abord dépenser 10,000 dollars pour faire une étude approfondie du terrain, s'assurer de sa richesse et évaluer approximativement la dépense. Comme vous le voyez, c'est une affaire de large envergure. Je ne pouvais que vous l'indiquer.

Le gouvernement canadien fait procéder à ce moment à la vente des lots de terrain

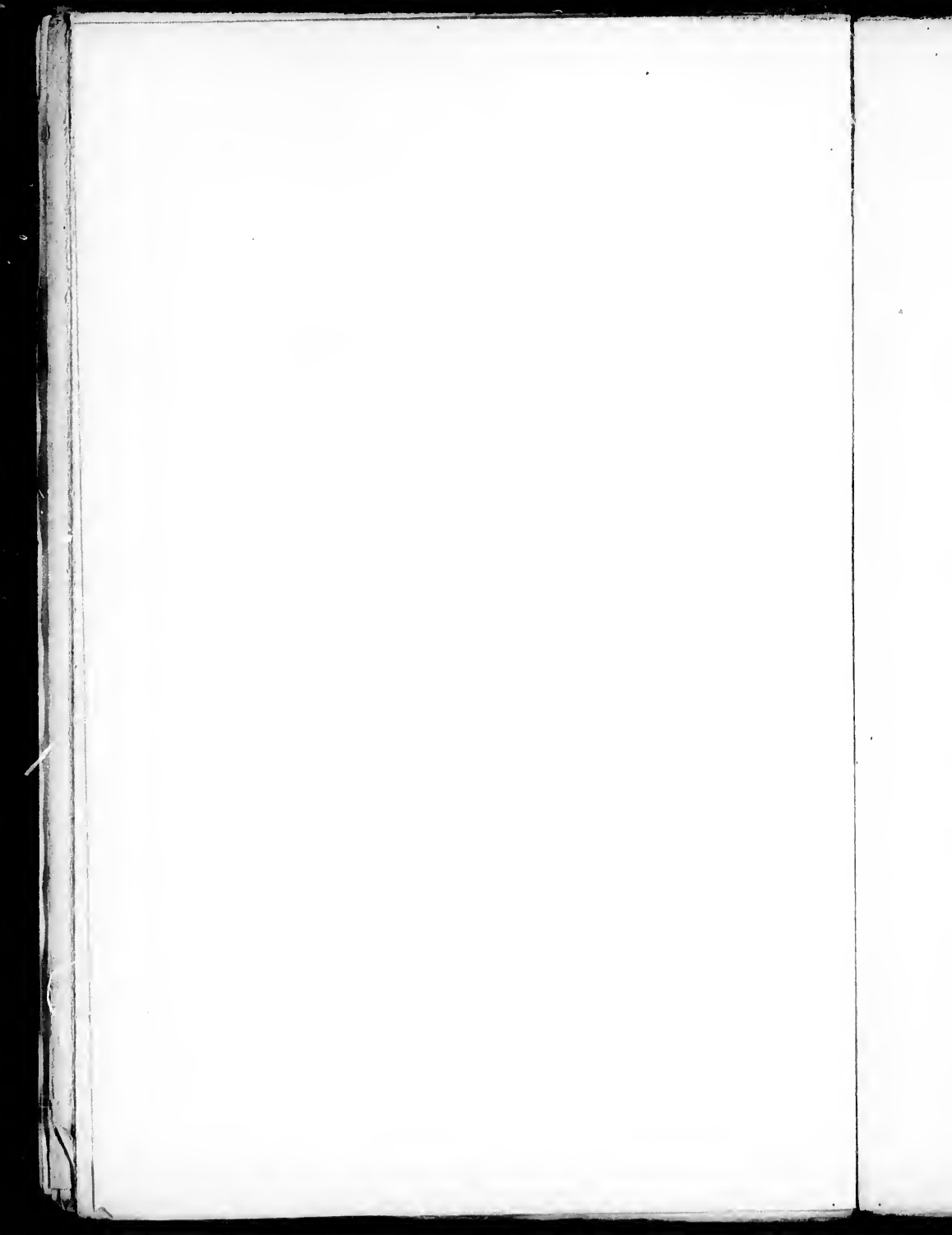
de la ville d'Allin. Ces lots n'ont que 25 pieds de long sur la rue, par 100 de profondeur.

Leur petite dimension, le prix élevé de ceux qui sont bien situés, l'obligation d'indemniser le premier occupant du lot des dépenses qu'il y a faites laissent peu d'espoir de faire des spéculations fructueuses sur les terrains d'Allin-City.

Nous sommes retournés hier à Log-Cabin pour remplir les formalités de la douane. Le préposé américain nous a fait poser un bon bout de temps, comme à plaisir. Il n'en avait cependant que pour deux minutes avec nous. Nous avons pu en finir et revenir ici le même soir. Nous attendons nos provisions d'un moment à l'autre, et nous nous installerons sous notre tente pour attendre l'ouverture de la navigation. Je me porte très bien quoique j'aie beaucoup souffert du froid dans mon voyage à Allin.



*1<sup>er</sup> juin 1899.*  
Caserne de la police montée à Tagish House.



Tagish-house, 15 mai.

Nous avons quitté Bennett pour venir camper ici. Je me hâte d'envoyer mes lettres, car on s'attend, d'un moment à l'autre, à la rupture des glaces ; les communications seront, de ce fait, impossibles pendant deux semaines. Je n'ai aucune nouvelle ; l'inspecteur Strickland ayant renvoyé mon courrier à Atlin, je ne suis donc pas près de l'avoir.

Ce voyage d'Atlin m'a intéressé, quoique, pour toutes les raisons que je vous ai dites, je n'aie pu y traiter aucune affaire, me réservant pour Dawson.

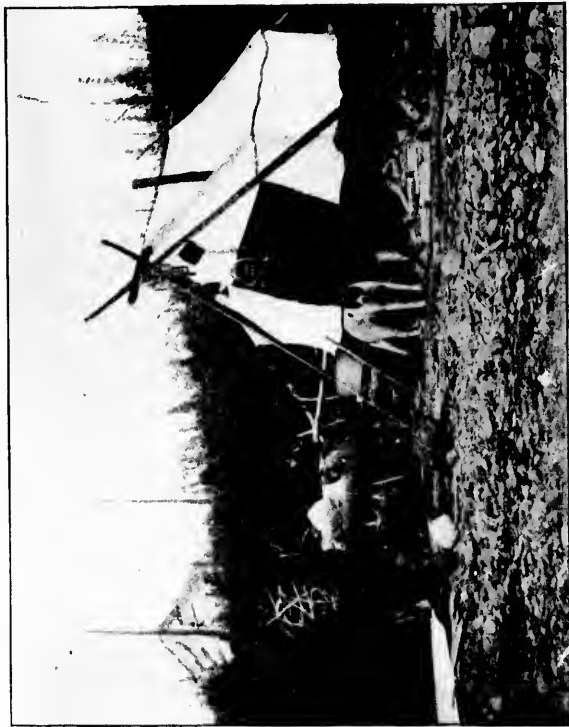
Le pays est assez pittoresque, très boisé, avec le lac d'un côté et, de l'autre, de superbes montagnes couvertes de neige. La plus grande partie de la ville est faite de tentes réunies ; à travers ces campements passent

des femmes en jupes courtes et en bottes, tenue pratique pour leurs marches à travers des obstacles continuels.

La vie y est chère, mais on mange de la viande fraîche ! Les hôtels, par contre, sont pareils aux taudis rencontrés sur la route. Nous couchions dans une chambre commune, véritable dortoir, dont les lits sont formés de toiles suspendues les unes au-dessus des autres. A la nuit tombante, on est obligé d'assister au spectacle peu intéressant du coucher de ces voyageurs, éreintés et salis par tant d'efforts sur des chemins impraticables.

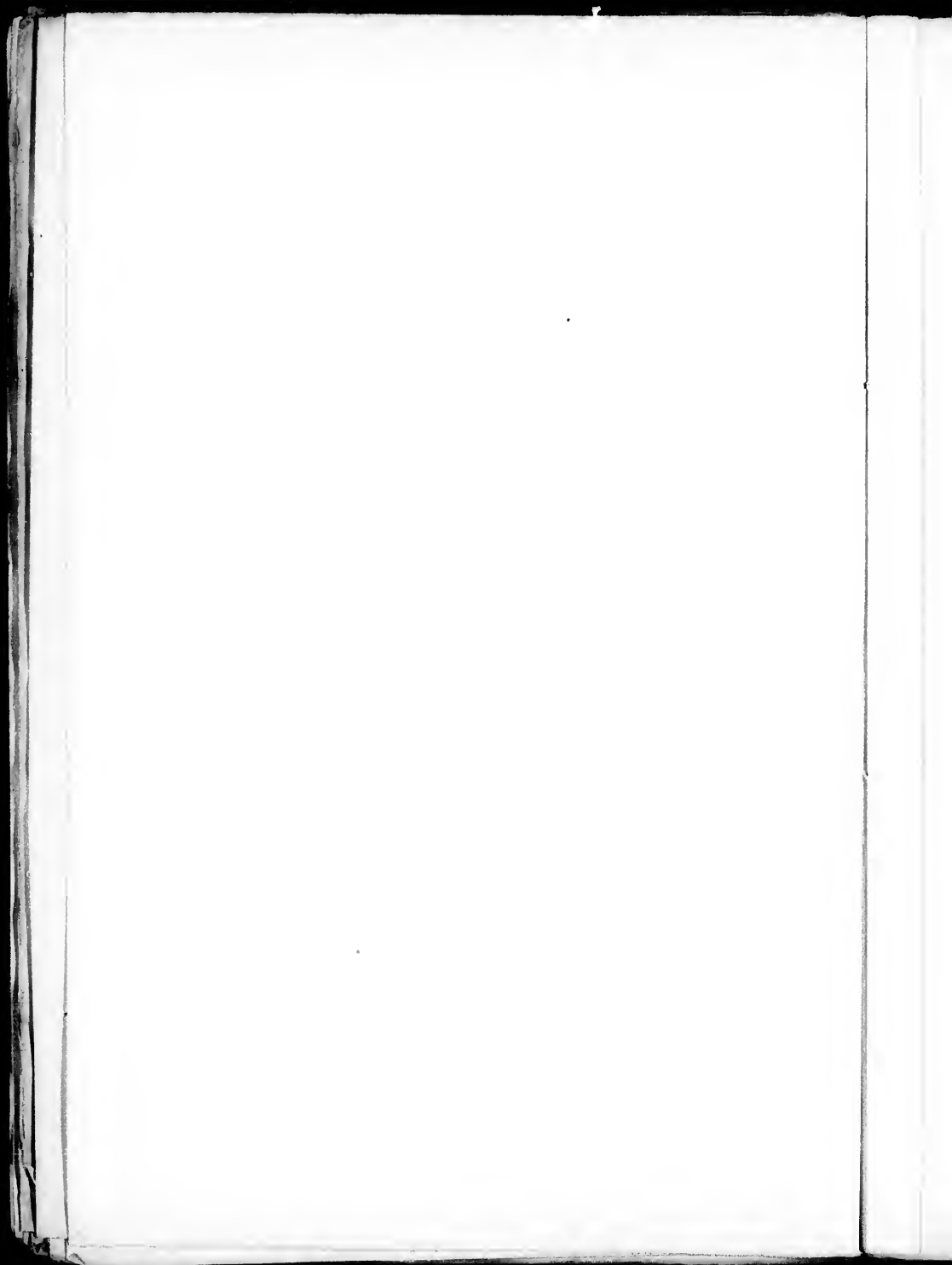
J'ai beaucoup souffert du froid dans ce voyage. Nous avons subi parfois dix degrés au-dessous de zéro avec une bise glaciale. Aussi avais-je le visage en feu en arrivant à Atlin et je souffrais surtout d'entrer dans un endroit chauffé ; mais mon visage à commencé à peler et maintenant il fait peau neuve.





*14 mai 1899.*

Campement d'une Française sur le lac Bennett,  
attendant l'ouverture de la navigation  
pour descendre jusqu'à Dawson.



Au sortir de Tagish-house, le cheval que nous avons loué n'a pu faire ce raid de 95 kilomètres, et nous avons dû construire un abri de branchages et coucher en pleine campagne dans nos lits-sacs. Nous avons soupé avec deux hommes et une femme qui s'étaient mêlés à notre campement et j'ai bien regretté d'être empêché par la nuit de prendre une vue de notre groupe.

En revenant, nous avons passé à côté de Cariboo-Crowning, près du campement d'une française, M<sup>me</sup> A., qui revient de Paris, où elle est allée chercher une cargaison d'articles de mode qu'elle compte revendre à Dawson. Elle campe là, attendant, comme nous, qu'il soit possible de naviguer.

A Bennett, j'ai trouvé M. X. et son secrétaire, qui ne me reconnaissent plus, avec ma figure brûlée et ma barbe de sapeur. Il y avait un Parisien avec eux, un parent de Bazin, l'inventeur malheureux du bateau rouleur. On a mis (je ne sais qui) 10,000

francs à sa disposition et il est parti emmenant un Alsacien et un Canadien qui parle l'anglais, car lui n'en sait pas le premier mot. A trois que feront-ils avec 10,000 francs, quand leurs frais de voyage seront prélevés là-dessus ? Je ne puis espérer pour eux comme je le voudrais, et je le regrette, car ils me font l'effet de braves gens. Nous étions ainsi sept Français au Yukon-Hotel et, avec le renfort de ce Parisien à la blague impayable, nous faisons un bon volume.

J'ai tendu ma tente, heureux de me sentir enfin chez moi, à l'abri de promiscuités répugnantes. Ma santé est très bonne. Le froid m'avait valu une assez forte fièvre, dont je suis complètement remis. Je ne me sens pas fatigué du tout et j'ai toujours et plus encore bon courage.

J'apprends qu'un grand incendie a détruit Dawson. Je ne sais aucun détail.

---

Tagish-house, 22 mai.

Il y a huit jours que nous avons quitté Bennett, où nous attendions l'arrivée de nos sacs, pour venir camper ici. Notre impatience s'explique par plusieurs raisons : d'abord le désir d'avoir nos lettres adressées à l'inspecteur Strickland (nous les avons manquées d'un jour, l'inspecteur venait de les envoyer à Atlin quand nous sommes arrivés ici) ; nous voulions, en outre, nous rendre compte d'une prétendue découverte faite dans les environs de Tagish et dont je parlerai tout à l'heure ; enfin Bennett est si laid et si sale qu'il me répugnait d'y camper quinze jours ou trois semaines.

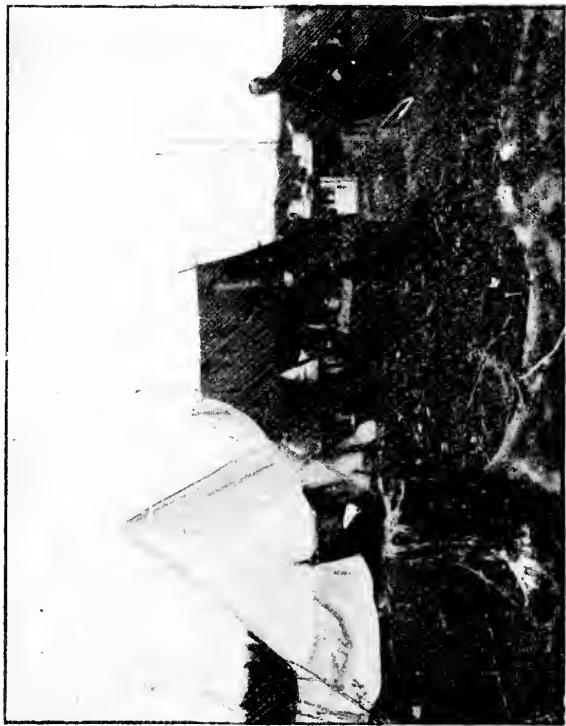
Nous avons avec nous le Parisien dont je vous ai parlé et ses deux compagnons.

C'est un brave homme, d'une cinquantaine d'années, qui s'est lancé, sans argent suffisant, dans une aventure dont il aura de la peine

à se tirer. Il attendait ses marchandises qu'on devait lui expédier de Skagway, mais, ne recevant rien, il a été obligé d'envoyer son Canadien pour remplir les formalités et, quand nous avons quitté Bennett, le Canadien n'était pas encore de retour.

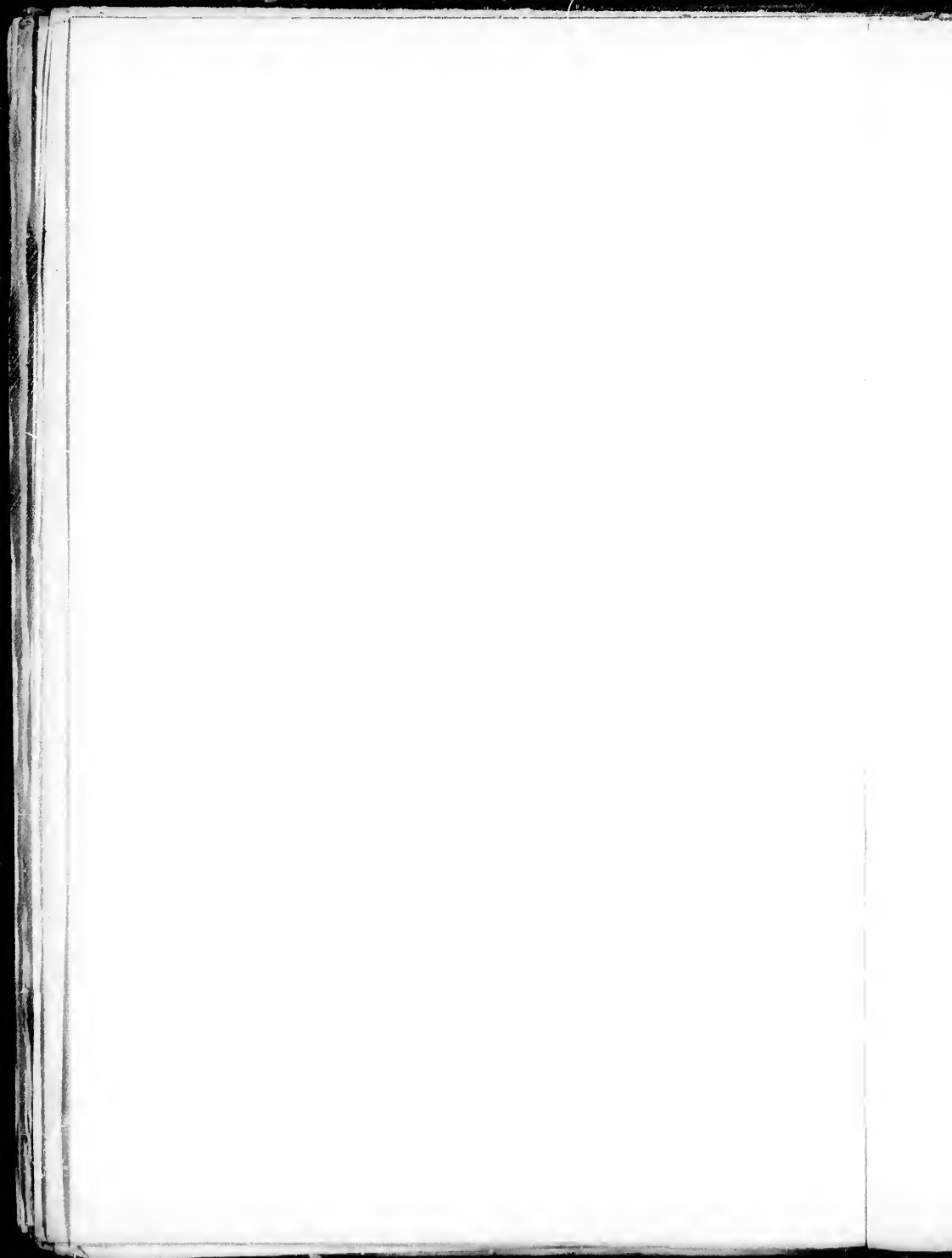
Il était temps pour nous de partir : la glace n'était plus très sûre. On nous disait, en route, que plusieurs personnes avaient fait un plongeon dans le lac, mais nous n'avons pas voulu rebrousser chemin. Nous avançons avec précaution, en sondant la glace dans les endroits qui nous paraissaient dangereux. Nous avons tout notre chargement sur le traîneau. Enfin, nous sommes arrivés sans accident.

A Cariboo-Crowning, nous avons mangé et couché chez les ingénieurs chargés de l'établissement de la ligne télégraphique de Skagway à Dawson. Elle fonctionnera jusqu'ici au 1<sup>er</sup> juin, et jusqu'à Dawson au mois de novembre. De Dawson à Vancouver, la



22 mai.

Notre campement à Tagish House, coté de la cuisine.





dépêche coûtera 4 dollars 56 cents (20 fr. 80) les dix mots. Je crois que, de Vancouver en France, le mot coûte 1 fr. 90. La dépêche mettra au moins cinq jours, car il faut compter le trajet de Skagway à Vancouver en bateau.

Nous voilà donc installés ici, dans un assez joli endroit. C'est un petit plateau, entre le poste de Tagish-house, où il y a à peu près une quarantaine de policemen, un capitaine et deux majors, et l'hôtel où nous prenons notre pain. Nous sommes assez loin de l'eau et, pour l'aller chercher, il nous faut traverser un vrai marécage où l'on enfonce jusqu'aux genoux ; aussi mettons-nous nos bottes de caoutchouc pour cette circonstance.

Nous avons dressé notre tente, que nous avons garnie des deux côtés de branches de sapin sur lesquelles nous couchons dans nos lits-sacs. Nous avons installé notre cuisine derrière la tente, sous un abri ; il ferait trop chaud pour avoir le poêle dans la tente

maintenant. Nous sommes très bien installés et je suis dans le cas de regretter ce petit endroit, quand nous le quitterons pour descendre à Dawson. Nous sommes chez nous, au moins, et nous nous trouvons infiniment mieux qu'à l'hôtel. J'ai pris deux photographies de notre campement. Notre cuisine est peu difficile à faire : du lard, des haricots, du riz et des conserves de viande.

Voici notre menu d'hier, qui était exceptionnel puisque c'était la fête de la Pentecôte. Le matin, chocolat ; à midi, saucisson (celui du frère Euthyme, nous l'avons trouvé excellent), conserve de mouton avec des pommes de terre, compote de fruits et café avec crème. Le soir, soupe julienne au Liebig et le reste de notre boîte de conserve accommodé avec du riz, compote de fruits et café. Avant de nous coucher, un petit grog au whisky, dont nous avons réussi à passer une bouteille à la visite de la douane, qui a fouillé toutes nos caisses et nos sacs.

Je confectionne des soupes au lard excellentes, à la *Lormoise*. Quant à la vaisselle, nous n'en salissons que le moins possible et ne nous donnons pas le luxe de changer d'assiettes. Nous sommes très contents de nos marmites et plats en aluminium.

Il faut faire ici tous les métiers : charretier, canotier, bûcheron, charpentier, cuisinier, etc..., c'est une bonne école pratique.

Nous avons été visiter, l'autre jour, un village indien tout près d'ici, et composé de sept à huit maisons en bois peint en rouge, vert, bleu, etc. Nous n'avons trouvé que trois ou quatre femmes, sous une tente, au milieu d'une salété sans nom, et dévorées par une infinité de grosses mouches, attirées par les détritits et l'odeur de peaux de bêtes qu'elles fument pendant que les hommes sont à la chasse.

Il y a pas mal de gibier : pluviers, bécassines, canards, oies sauvages, et aussi de belles truites dans la rivière. Nous avons tué,

l'autre jour, quelques pluviérs qui nous ont fourni un excellent rôti.

La semaine dernière, nous avons fait une petite expédition, dans le but de nous rendre compte d'une découverte que l'on prétendait avoir été faite sur un petit lac, le petit Atlin, situé à 12 milles d'ici. Nous sommes donc partis jeudi avec, sur notre dos, des couvertures pour coucher et des provisions pour deux jours. Nous avons eu beaucoup de peine à trouver lapiste, car il faut, à tout moment, traverser des marécages, et ce n'est pas drôle de marcher là-dedans. Enfin, jeudi soir, nous étions au bord du petit Atlin, où nous n'avons rien trouvé, sauf deux Américains venus dans le même but que nous. Ils nous ont offert leur tente pour coucher et nous avons décidé de faire le lendemain une reconnaissance dans les environs. Nous avons eu bien froid pendant la nuit et j'ai vu arriver 4 heures du matin avec joie pour nous lever et partir. Après

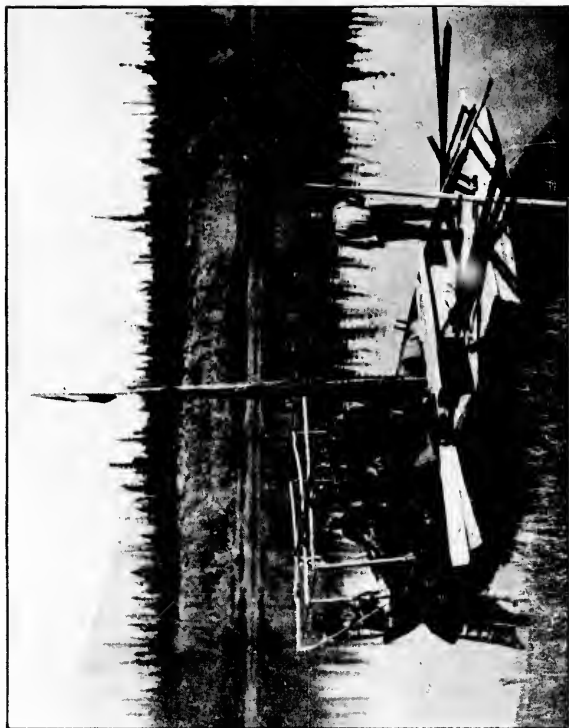
avoir contourné le lac en marchant dans une boue gluante et au milieu d'un fouillis inextricable d'arbres morts et renversés les uns sur les autres, nous sommes arrivés, vers 11 heures, sur les bords d'un creek assez important, où ne sont jamais venus que des Indiens probablement, et que nous quatre, sur ma proposition, avons baptisé « Emma-Creek ». Après l'avoir traversé sur un arbre abattu en travers, nous avons commencé à l'explorer en le remontant et en lavant de temps en temps un *pan* ; mais nous n'y avons pas trouvé d'or, la vallée était encore trop large et il aurait fallu remonter au moins encore 10 à 12 milles. Je crois que, plus haut, on peut trouver quelque chose, car la formation du terrain est la même qu'à Atlin. C'est une expédition d'une huitaine de jours qu'il faudrait. Ces sortes d'explorations sont très pénibles et ne peuvent être faites que par des hommes rompus à ce métier et capables de trainer avec eux

ustensiles, outils, provisions et campement, ce qui n'est pas facile dans ces fourrés et demande du temps. Je ne désespère pas de l'avenir de « l'Emma-Creek ».

Les deux Américains vont continuer leurs recherches. Nous avons regagné leur tente, le soir, harassés de fatigue, et il a fallu encore faire la cuisine avant de se reposer.

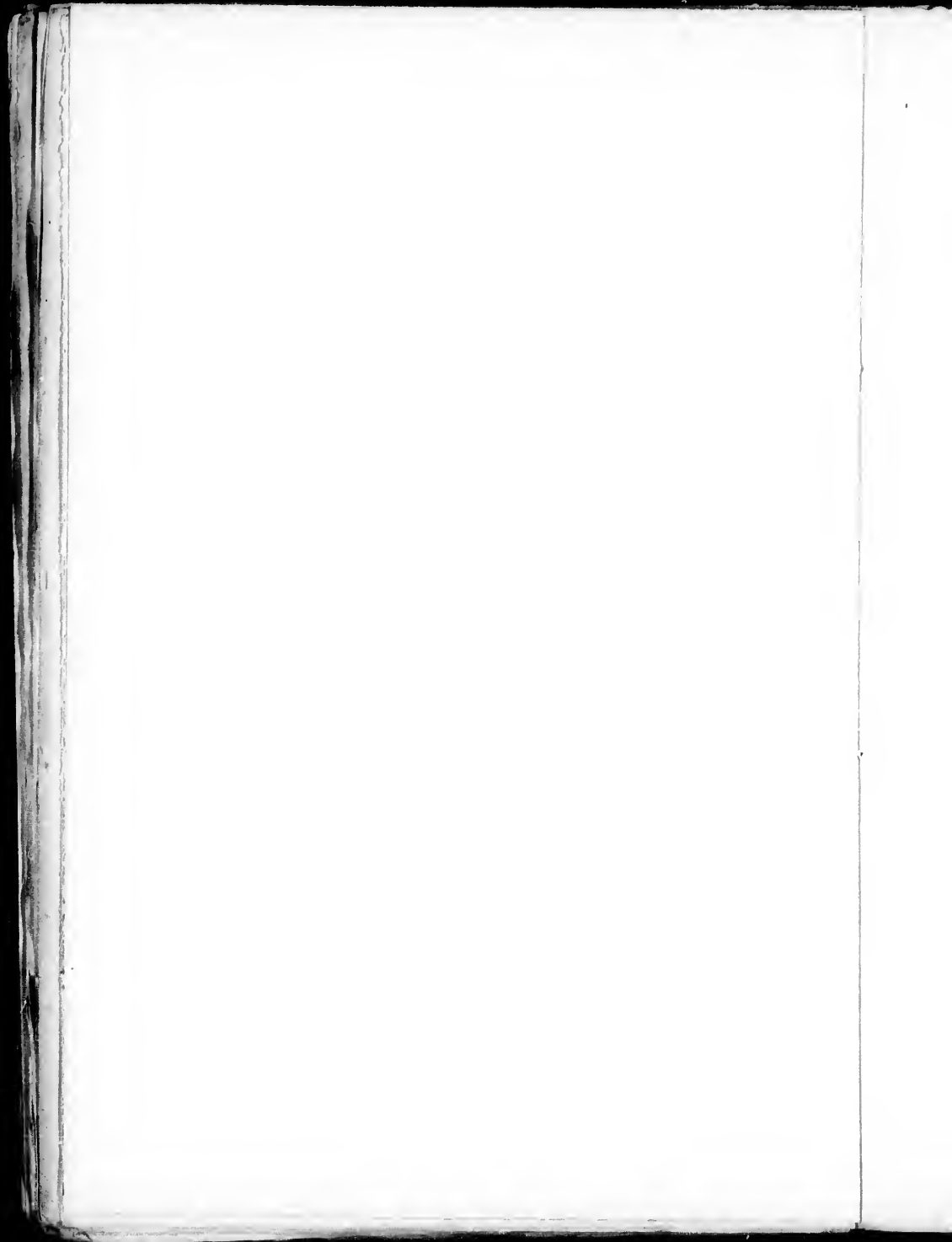
Nous avons vu, de loin, de magnifiques élans qui paissaient sur le flanc d'une colline ; nous avons aussi rencontré beaucoup de traces d'ours, mais sans apercevoir un seul de ces charmants voisins.

Enfin, samedi, nous avons regagné notre campement, après avoir éprouvé, pendant trois jours, ce que c'est que prospector. Je suis en parfaite santé de corps et d'esprit.



*12 juin 1899.*

Notre bateau " Le Lac Saint-Jean " au départ le matin,  
après avoir campé sur le rivage pendant la nuit.





Tagish. 31 mai.

Les Américains sont revenus, quelques jours après nous, sans aucun résultat. Ils continueront cependant à fouiller ces parages, où ils ont trouvé des « couleurs » pas très loin, et nous restons en relation avec eux.

Depuis mon retour, je m'occupe à rédiger un rapport à la Société sur mon voyage d'Atlin. Il parviendra à Lyon sans doute en même temps que ma lettre. J'ai également rédigé un article, avec trois cartes, pour la maison Hachette, dont le représentant m'avait fait des offres à Montréal, où je l'ai rencontré. Je pense que la librairie Hachette le fera publier dans la *Lecture pour tous*.

Nous chassons un peu pour améliorer notre ordinaire, car le gibier abonde.

Nous sommes dans l'attente du premier bateau qui passera ici. Il y en a un qui a

essayé de partir hier de Bennett et, comme nous en étions avisés par le téléphone, qui fonctionne jusqu'ici maintenant, nous nous apprêtions à tout boucler pour pouvoir le prendre. Mais, à 10 milles de Bennett, le bateau a été obligé de rebrousser chemin, arrêté par les glaces. Néanmoins, cela ne peut tarder beaucoup; la rivière monte rapidement et charrie des glaçons...

5 juin.

Nous nous embarquons pour Dawson.

Dawson, 20 juin.

Je suis arrivé enfin, avant-hier 18, à destination. Le voyage depuis Tagish a donc duré treize jours. Parti le 5 de Tagish sur le bateau de M<sup>me</sup> A..., le *Lac Saint-Jean*, un petit bateau carré construit par les quatre



Sur le lac Marsh. — La flottille des bateaux profitant de la première rupture des glaces.



Canadiens qui l'accompagnent, nous sommes arrivés, le même soir, sur le lac Marsh, où la banquise de glace nous a barré le chemin. Forcés de nous arrêter, nous avons campé à terre et, peu à peu, tous les bateaux partis de Bennett sont venus se heurter à cette barrière et tout le monde a campé. A un moment donné, il y avait bien, à cet endroit, deux cents bateaux et autant de tentes : une vraie ville. Nous sommes restés jusqu'au 10, la glace persistant. Nous avons employé notre temps principalement à chasser le canard et la sarcelle, qui abondent dans les petits étangs d'alentour. Nous avons trouvé, dans nos promenades, de très belles fleurs qu'on est tout étonné de voir dans ce pays. Tout était verdoyant, avec des quantités de fraisiers, de groseillers en fleurs dans les bois et de rosiers près d'éclorre.

Nous avons quitté notre campement, le 10 au matin. Il y avait toujours de la glace. Tous les bateaux se sont engagés dans le chenal, au

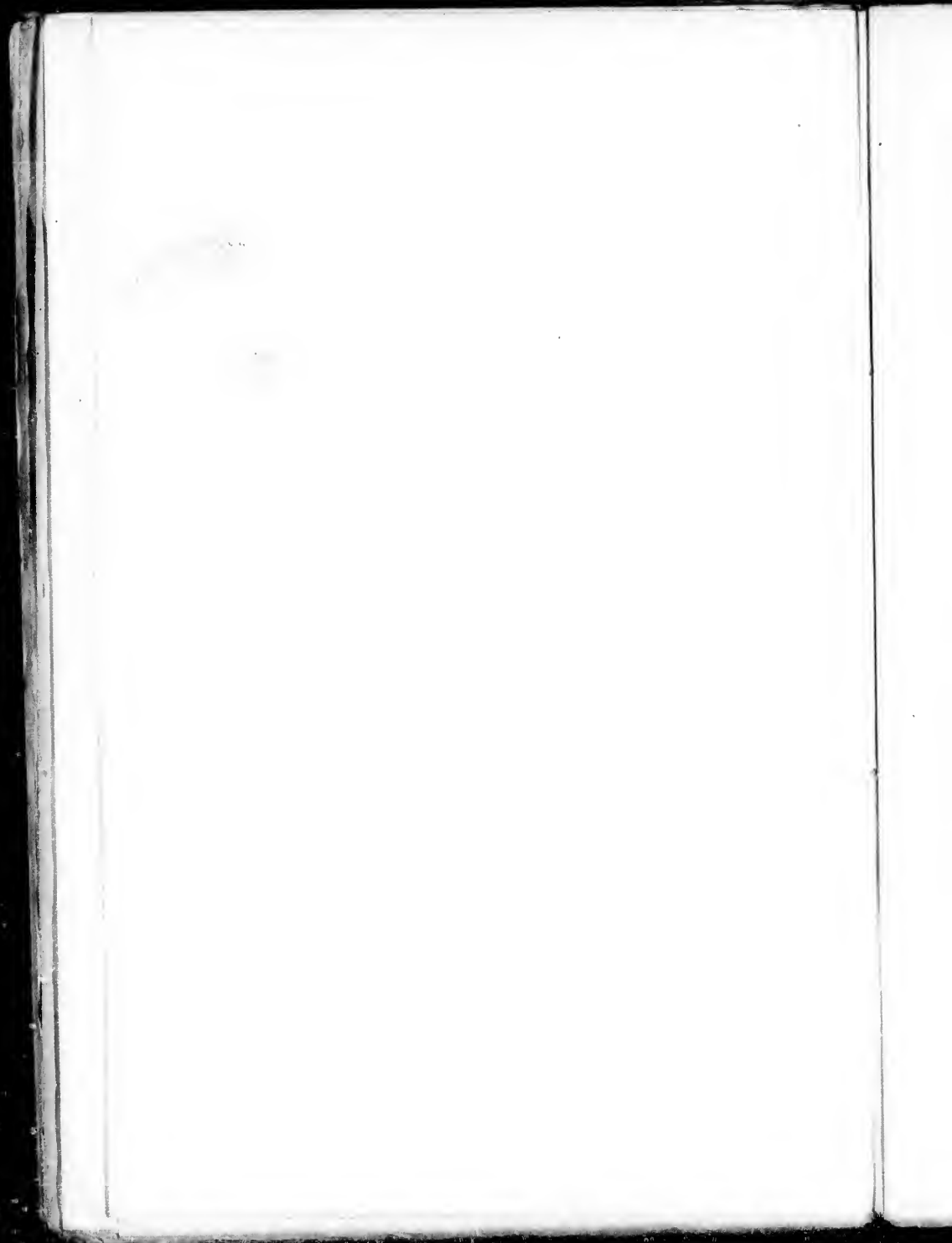
risque de se faire briser entre les blocs, dans le cas où un coup de vent serait arrivé; tout le monde s'est mis à casser la glace pour ouvrir un chemin aux bateaux. Nous avons failli là être écrasés par un gros bateau plein de bœufs. Enfin, le soir, nous avons traversé le mauvais passage et l'eau était libre devant nous.

Nous avons marché toute la nuit et, le 11 au matin, nous sommes arrivés au White-Horse, d'où j'ai écrit un mot. J'ai déchargé mes marchandises pour ne pas risquer de les perdre et je les ai fait transporter de l'autre côté des rapides par le tramway qui les longe.

Les quatre Canadiens, avec un pilote, ont sauté le rapide sans accident. J'ai pris là quelques vues : c'est très beau. Il y a un tourbillonnement d'eau effrayant; les bateaux sautent là-dessus comme des coquilles. Il y en a quelques-uns qui ont chaviré, mais sans accident de personne.



*11 juin.*  
Point de départ du tramway de "White Horse rapids"  
où s'opère le transbordement des marchandises  
jusqu'au bas des rapides.





Le lendemain, nous arrivons au lac La-barge, 45 kilomètres à traverser, et, quand on n'a pas le bon vent, c'est très dur à la rame ; aussi nous nous sommes arrêtés un moment à un village indien pour attendre le vent favorable. J'ai vu là des types très curieux que j'ai eu de la peine à photographier. Ils se sauvaient aussitôt qu'ils voyaient l'objectif braqué sur eux. Les femmes ont des anneaux au nez et un clou qui traverse la lèvre inférieure. Il y en avait une avec un beau peignoir pompadour, et une autre avec une jaquette et un chapeau.

L'une d'elle était très gentille ; elle est restée tout le temps à admirer M<sup>me</sup> A. et tout ce qu'elle avait sur elle, en lui demandant le prix de tout. Elle avait un bébé, pas trop vilain, de sept à huit mois, qui ne faisait que rire en me regardant. Je crois bien que mon lorgnon a le don de faire rire les petits indiens. Ils répètent assez bien les mots que l'on prononce devant eux. Cette femme a été

ravie d'un ruban violet de Saint-Etienne que M<sup>me</sup> A. lui a donné.

Enfin, le vent s'est mis à souffler dans la bonne direction et nous nous sommes mis en route. Bientôt, nous avons été assaillis par une véritable tempête, absolument comme sur la mer. Le lac était d'un beau vert émeraude et les vagues nous ballotaient furieusement. La partie peut-être la plus dangereuse de ce voyage est la rivière les Trente-Miles, qui fait suite au lac Labarge. Elle est semée de rochers, dont quelques-uns sont invisibles et fatals aux embarcations. Il faut une attention de tous les instants pour les éviter.

Là, nous avons eu quelques émotions. Je me rappelle notamment qu'à un tournant où la rivière est très rapide, nous avons aperçu tout d'un coup les signaux que l'on nous faisait d'un steam-boat échoué juste en travers de la rivière et ne laissant qu'un étroit passage. En forçant sur les rames, nous

avons pu passer sans être jetés contre le vapeur. Il fallait constamment avoir l'œil sur les remous produits par les écueils, pour s'en garer à temps. Une fois, en voulant en éviter un trahi par son bouillonnement, nous avons failli nous jeter sur une autre roche, à laquelle nous ne prenions pas garde. Il s'en est fallu de peu que l'arrière de notre bateau ne vint se briser contre l'écueil.

Après cette rivière des Trente-Miles, tout a bien marché. Le lendemain, nous franchissions les Five-Fingers, qui sont très beaux à voir, puis le Rink-Rapid.

En arrivant un peu au-dessous de Fort-Selkirk, où l'on commence à trouver des îles sur lesquelles le courant vient se briser en causant des amoncellements de débris et de troncs d'arbres, il faut faire très attention et s'y prendre de loin pour diriger le bateau soit à droite, soit à gauche. Une fois, nous voulions passer à gauche d'une de ces îles,

mais il faut croire que nous ne nous sommes pas mis à ramer assez tôt: le courant nous a jetés juste sur la pointe, notre bateau s'est cabré en se renversant presque, et nous avons été rejetés à gauche sans aucun mal. S'il y avait eu là des débris comme en beaucoup d'endroits, notre barque aurait pu s'y briser, mais la force de projection nous aurait lancés dans l'île. Nous aurions été alors de nouveaux robinsons, sans provisions, dans cette petite île.

On rase parfois ces îlots de très près et les arbres qui penchent sont très dangereux. Pas moyen de les éviter si l'on ne s'y prend pas à temps, le courant est trop rapide. Une fois, un de ces arbres a accroché notre drapeau.

Plus bas encore, nous avions très vilain temps. Un vent violent nous jetait contre de hautes murailles de rocher bordant le fleuve. Il a fallu s'arrêter à temps dans un abri pour ne pas être pris par la rafale. Enfin, tout s'est bien passé.

C'est bien moins dangereux de faire la descente en bateau à vapeur, mais aussi bien moins intéressant et plus coûteux.

Le soir, nous étions arrivés sans avaries, mais non sans péripéties, à la Steward, où le mari de M<sup>me</sup> A... nous attendait. Enfin, le 18, nous étions à Dawson. Nous nous sommes installés sous la tente, la maison de M. Tarut étant d'une malpropreté repoussante, après avoir été, tout l'hiver, habitée par toute espèce de gens. Nous resterons ainsi provisoirement jusqu'à ce que j'aie trouvé l'occasion d'acheter une petite maison.

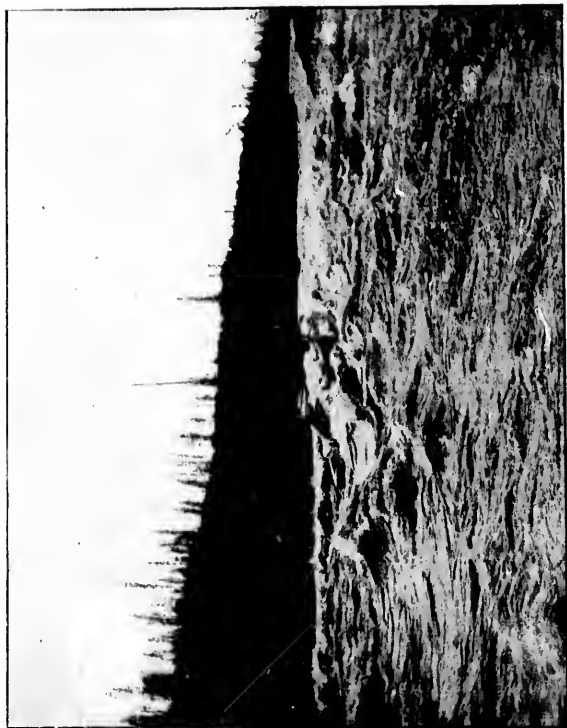
D'ici, nous dominons la ville ; nous avons une bonne source à proximité et l'église catholique est au-dessous de nous.

L'incendie de Dawson n'a pas laissé de trace, tout est déjà rebâti. Il y a de jolies petites maisons, très coquettes, très bien arrangées, avec de petits jardins où poussent des fleurs, de la salade, etc... Le premier bateau à vapeur venant de Bennett est arrivé

seulement deux jours avant nous. La poste est arrivée, mais le bureau est resté fermé hier et aujourd'hui. Je n'aurai donc que demain mes premières lettres.

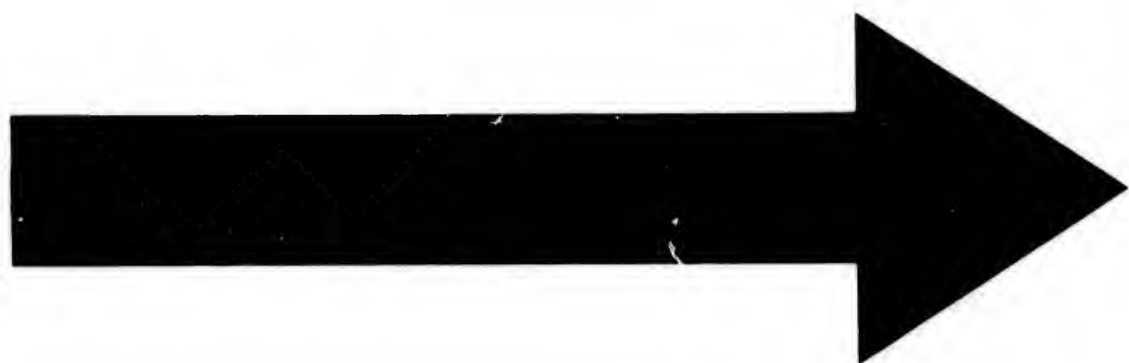
Dawson, 29 juin.

Je me suis à peine arrêté à Dawson et immédiatement j'ai entrepris une tournée sur les creeks. Je suis rentré hier de mon exploration sur le Bonanza, le Hunker, le Bear et le Dominion où j'ai étudié différentes propositions. J'ai arrêté mon choix sur deux claims et j'ai acheté l'un deux aujourd'hui. Pour l'autre, je suis en pourparlers avec ses propriétaires. Celui que j'ai acheté est un bench-claim, n° 15, du Bonanza — 250 × 250 pieds. — Il y a eu un commencement d'exploitation, cet hiver, et l'on en a retiré 5,000 dollars. Ce travail est très bien commencé et m'a permis de me rendre compte, autant

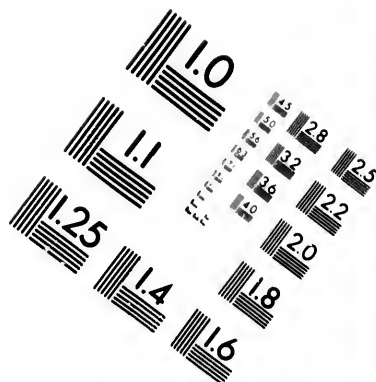
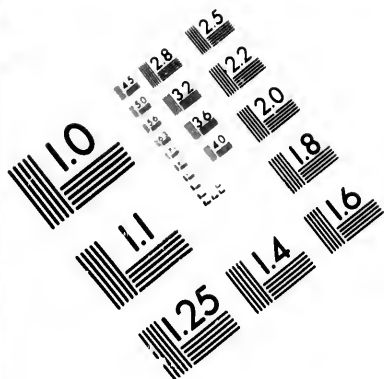


*10 juin 1899.*

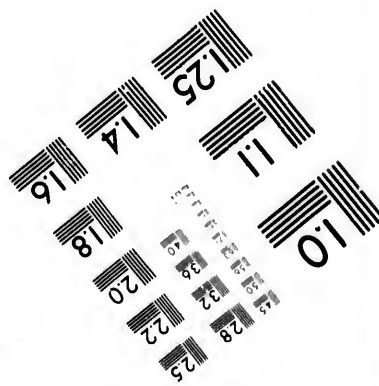
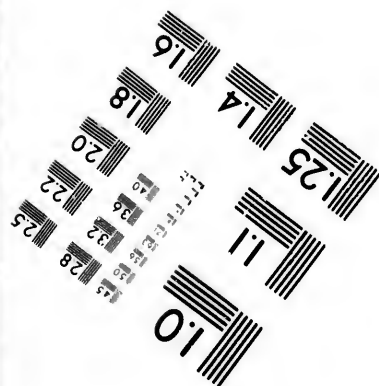
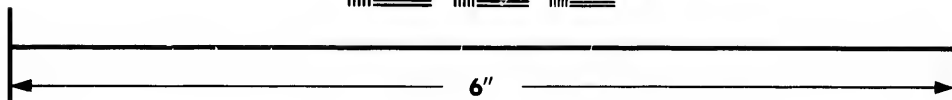
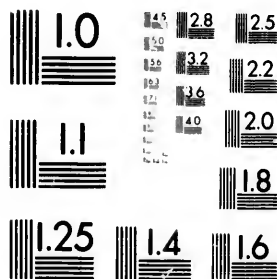
Rapides du White Horse au moment où un bateau traverse  
la partie la plus dangereuse.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**

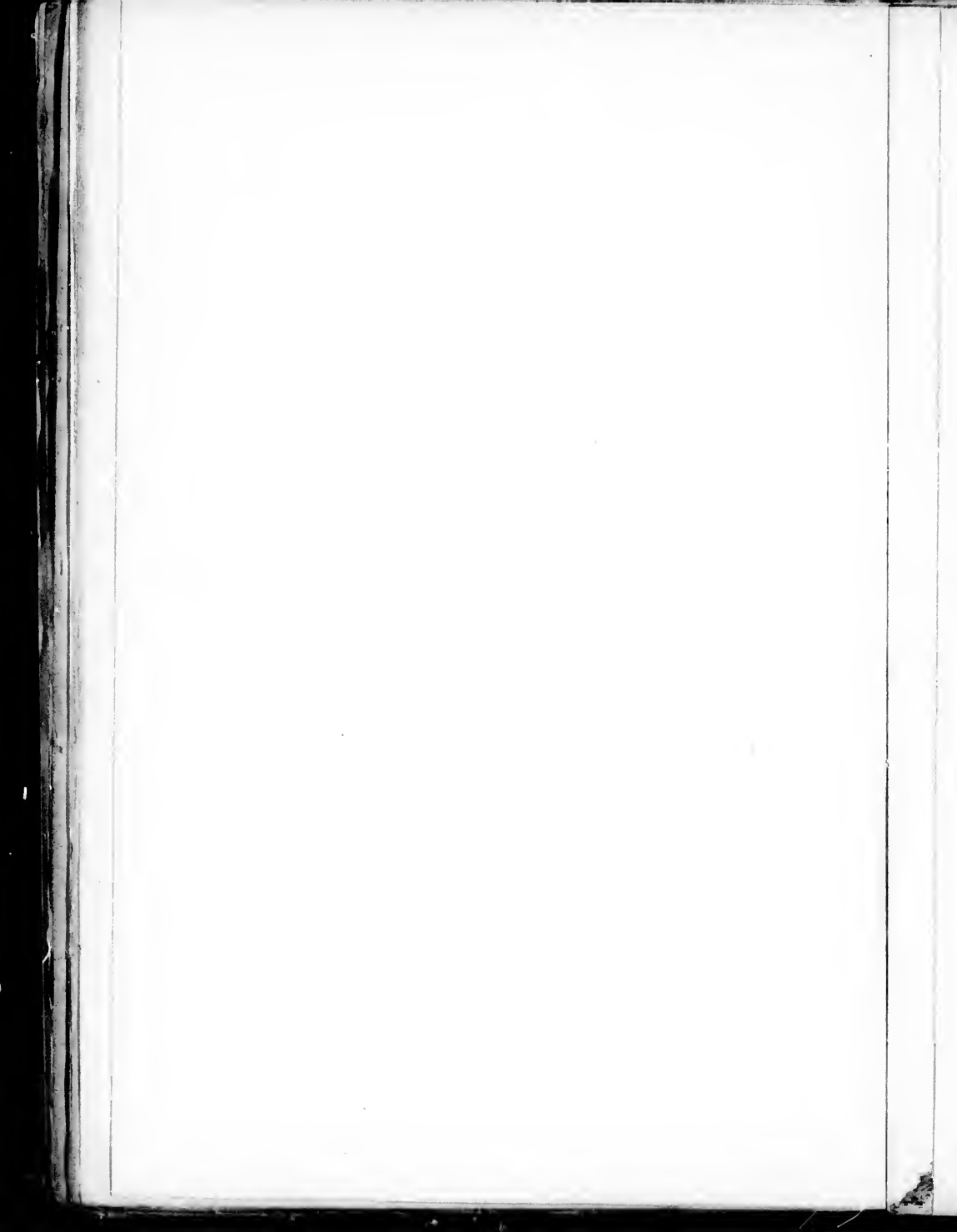


**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40  
45

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20



qu'on peut le faire, de la valeur de ce claim. Il y a huit galeries déjà creusées. Nous avons pris des « pans » à divers endroits de ces tunnels ; tous ont été bons et nous avons recueilli quelques dollars. L'épaisseur de la couche payante est partout supérieure à deux pieds. Je ne vous donnerai pas le résultat de mon calcul concernant la valeur de ce claim, car il faut toujours se méfier des calculs théoriques, mais je le crois bon. Il appartenait à trois propriétaires qui ne s'entendaient pas entre eux et qui veulent quitter le pays. Ils en voulaient 8,000 dollars ; je l'ai eu pour 6,000. Il y a deux cabines sur le claim ; je me propose de m'y installer prochainement et de le faire activement travailler. Ces bench-claims présentent cet avantage de pouvoir être travaillés toute l'année, de sorte que j'aurai des résultats immédiats. Mais je ne me contenterai pas de le faire travailler au « rocker », ce qui est bien trop long. Je ferai descendre la terre

sur le creek, où elle sera lavée par une « *sluice-box* » s'embranchant à une déjà existante, dont le propriétaire me louera l'eau. J'ai aussi l'intention de dégeler la terre par un appareil à vapeur. Enfin c'est toute une exploitation un peu sérieuse à organiser. Je vais m'y employer activement. Ce claim est actuellement travaillé par sept hommes, qui ont un « *lay* » jusqu'au 1<sup>er</sup> août, pour deux d'entre eux; et jusqu'au 15 septembre, pour les cinq autres. Voici ce que c'est qu'un « *lay* » : les ouvriers travaillant ainsi ne sont ni nourris, ni payés, mais ont droit à la moitié de ce qu'ils retirent. Cette méthode, si elle donne un bénéfice moindre, permet du moins d'engager un plus petit capital, puisque les dépenses d'exploitation sont réduites à très peu de chose.

Je crois bien avoir fait une bonne affaire pour commencer. La seconde, que je suis en train de traiter, est un creek-claim sur le Dominion; je vous en parlerai lorsque ce

sera terminé, si je m'arrange avec les propriétaires.

Je marche presque à coup sûr, car je ne m'engage qu'à bon escient. Il y a beaucoup de bonnes occasions à très bon compte et de quoi employer avantageusement de gros capitaux, mais je dois être prudent, très prudent, en conséquence du petit capital dont je dispose.

Nous avons fait notre exploration en compagnie de M. Leyton, ce jeune Anglais dont je vous avais parlé et que nous devons retrouver à Londres. Lui, a pu mettre, de suite, 50,000 dollars à l'achat d'une série de bench-claims qu'il va faire exploiter hydrauliquement.

En résumé, d'après tout ce que j'ai vu, je puis vous dire que j'ai grande confiance dans la réussite.

Il y a beaucoup à faire dans ce pays, pour ceux qui ont les capitaux suffisants. Il était impossible d'arriver plus tôt à moins de

partir de France au mois de février. Nous sommes venus très vite. Notre bateau, conduit par de vigoureux rameurs, dépassait tout les autres, à tel point qu'on nous appelle ici les « *fleet-frenchmen* », les « Français volants ».

Il fait une chaleur accablante; nous préférons marcher la nuit, et il faut être bon marcheur dans ce pays. Nous sommes revenus, d'une seule traite, depuis le Dominion, soit 35 milles (56 kil.), avec quelques heures de repos sur le *Hunker* et le *Bear*. Je vous enverrai, ainsi qu'à l'*Exploration*, une carte de la région; elle n'est pas bien dressée, mais elle vous donnera une idée suffisante de l'emplacement de nos propriétés.

Mon impression sur le Klondike est que ce pays est sur le point de subir une crise à laquelle peu de régions minières échappent.

On a dit d'abord de telles merveilles que la foule est accourue de tous côtés. Tous ces gens, plus ou moins sans argent, pensaient



*juin.*

« Miles Canyon ». — Le fleuve s'engouffre entre deux murailles  
de basalte de 30 mètres de hauteur.





faire fortune en peu de temps et, pour beaucoup, la désillusion a été cruelle. La plupart de ces claims, pris au hasard et éloignés de la découverte, n'ont rien donné ou presque rien. Aussi, bien des gens vont quitter le pays, cet été, désabusés, et parmi eux plusieurs Français. Cela ne pourra que faire du bien.

Le commerce de bois n'a pas marché cette année. Tout le monde s'était jeté dessus et le bois s'est vendu 15 dollars la corde, au lieu de 50 qu'il valait l'année dernière. La réaction peut s'opérer à nouveau et c'est une question à étudier.

Les gages sont encore très chers, 1 dollar l'heure, mais les vivres ont bien baissé de prix.

Nous campons à côté de la maison de M. Tarut. Je compte acheter une bonne cabine à Dawson, pour nous servir de quartier général.

J'ai employé mes premiers jours à faire quelques visites. Le capitaine Steams, le juge

Dugas, le gouverneur, M. Ogilvie, auquel j'ai remis la lettre de M. Fabre.

L'incendie de Dawson n'a pas laissé de traces. Tout est rebâti. Les rues sont propres, couvertes de copeaux et de sciure de bois. Il n'y a pas eu d'inondations comme l'année dernière.

Un « *excitement* » a eu lieu aux environs de Saint-Michel. Sur la foi de nouvelles plus ou moins vraies, beaucoup sont partis; mais on ne se gêne pas pour dire que ce mouvement est produit par la Compagnie des bateaux du Yukon, pour avoir du monde.

En somme, j'ai bon courage et grande confiance dans la réussite, malgré que je sois bien limité dans mes moyens d'action. J'agirai lentement et en petit, suivant mes ressources, mais j'arriverai tout de même. Je ne suis nullement disposé à me laisser influencer par les bruits pessimistes mis en avant par des gens découragés et qui n'avaient, du reste, rien de ce qu'il faut

pour réussir. Je supporte sans peine les privations et les fatigues qui accompagnent la vie de mineur, mais ne pensez pas que je sois malheureux le moins du monde. Je crois qu'on a dépeint le Klondike plus noir qu'il ne l'est réellement.

J'ai été heureux d'avoir enfin des nouvelles de France. Grâce à l'obligeance de M. Seyton, j'ai pu obtenir hier mon courrier sans faire queue à la poste (il y a eu une queue d'au moins cent mètres de long toute la journée). Il est inutile de m'envoyer des journaux, car j'apprends que la poste ne les transmet jamais à Dawson. Je vous prierai de m'envoyer, de temps en temps, dans vos lettres, les coupures qui pourraient m'intéresser.

Le commerce d'absinthe et de whisky est toujours le plus fructueux. M. X., qui avait obtenu une licence du ministre à Ottawa, malgré les prohibitions, s'est défait de sa cargaison avec un beau bénéfice. Il m'a proposé de s'associer avec moi pour une sin-

gulière affaire dont je vous parle à titre de curiosité, n'ayant ni le goût, ni la volonté, ni les moyens de me lancer dans cette voie, qui, à vrai dire, donne ici de magnifiques résultats. Il s'agit du Monte-Carlo de Dawson, qui est à céder par son propriétaire (établissement de jeux, bals, théâtre). Celui-ci a fait fortune, il est malade et veut se retirer. M. X. paraît y tenir beaucoup et cherche des associés. . .

Dawson. 3 juillet.

Je n'ai pas fait moins de 110 kilomètres à pied, dans ma tournée sur le Dominion. mais, ici, on s'habitue à marcher, quoique les chemins ne soient pas fameux. J'ai vu, sur le Dominion et sur le Hunker, de très bons claims, et je trouverais certainement à placer là des capitaux considérables, car on rencontre de bonnes occasions. Mais attendons et, pour le moment, je vais tâcher de

prouver, le plus vite possible, que l'on peut faire quelque chose dans ce pays.

Je suis allé, avant-hier, prendre possession de mon claim. Quand nous sommes arrivés, deux des propriétaires étaient déjà partis et le troisième nous attendait avec impatience pour nous faire la remise de la propriété. Il était bien content de partir, car il se croit très malade, et il nous a montré de beaux sacs d'or représentant sa part dans ce qui a déjà été retiré du claim. Il nous a avoué — et il n'avait aucun intérêt à nous tromper, puisqu'il partait — que ce claim leur rapportait environ 40 dollars par jour pour leur part, les ouvriers en ayant autant. Et encore, à ce moment, c'est la partie du claim qui paye le moins qui est travaillée, puisqu'ils creusent en profondeur. Quand on abattra des deux côtés et que j'aurai installé le travail convenablement, cette production sera bien augmentée. Il y a deux cabines appartenant au claim. Nous habiterons l'une d'elles quand

nous irons nous y installer, cette semaine, je pense. L'autre est occupée par les ouvriers. J'ai acheté la tente de l'un des propriétaires, montée sur cadre en bois, avec poêle, ustensiles de cuisine et pas mal de provisions, à très bon compte. Nous en ferons notre cuisine et la salle à manger pour l'été, car il fait trop chaud pour faire du feu dans les cabines. Il y a, en outre, une autre cabine et cinq tentes appartenant aux ouvriers; c'est un vrai chantier. Je ne paye pas les ouvriers et ils se nourrissent à leurs frais, mais ils ont droit à la moitié de l'or qu'ils retirent et ont, par conséquent, intérêt à bien travailler. Ils ont néanmoins besoin d'être surveillés, ce qui serait la même chose, d'ailleurs, si j'avais des ouvriers à gage. J'en ai sept actuellement et je vais en augmenter le nombre. Comme chaque ouvrier ne considère avoir gagné sa journée normale qu'avec 10 dollars et que j'en aurai autant qu'ils en retireront tous en-

semble, je puis espérer rentrer dans mon argent en très peu de temps.

Ce matin, j'étais à l'église catholique avec tous nos amis français, formant un noyau respectable. Le reste de l'assistance se composait de Canadiens et, en majeure partie, d'Irlandais.

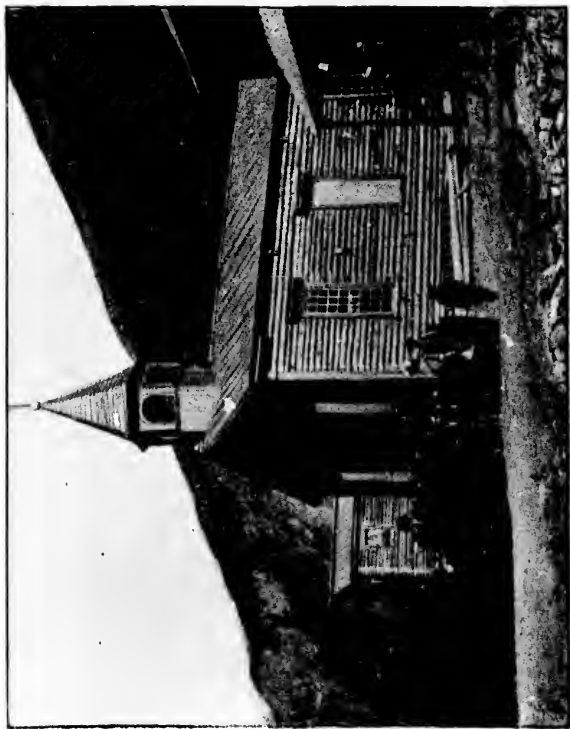
L'église est fort jolie, en bois naturellement, mais avec des peintures et des tableaux. Elle avait brûlé, l'année dernière, et Mac Donald, « le roi du Klondike », a donné au curé, le lendemain de l'incendie, un chèque de 25.000 dollars (125.000 francs). Nous demeurons juste au-dessus d'elle, et c'est un casse-cou pour y descendre. Il y a deux messes chaque dimanche : l'une à 8 h. 1/2, où le sermon et les annonces sont faits en français ; l'autre, à 10 h. 1/2, qui, avec le sermon et les chants, dure plus de 2 heures. Ce matin, il y avait deux dames et deux messieurs à la tribune, qui ont chanté le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, etc. . . en musique et fort bien. Je ne pensais



pas entendre de si belle musique à Dawson.

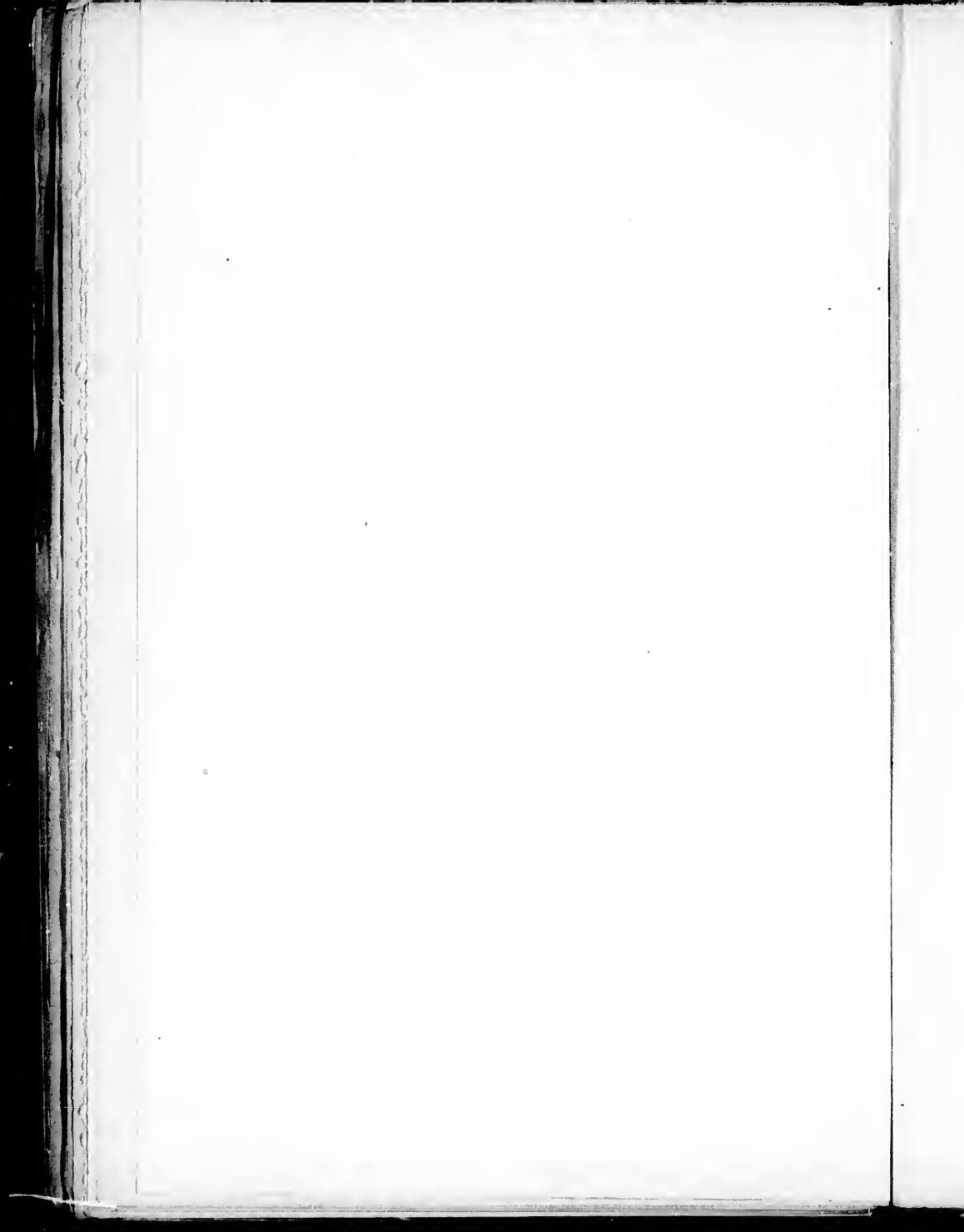
J'ai fait nettoyer de fond en comble et passer au sublimé la cabine de M. Tarut, et nous avons commencé à emménager hier seulement. Ce sera notre pied-à-terre à Dawson provisoirement, car nous passerons presque tout notre temps sur nos claims. Elle est située sur une colline dominant la ville, à une extrémité. C'est en bon air et sain, mais, l'hiver, il paraît que c'est dur d'y monter l'eau et le bois.

Il vient d'arriver quatre ou cinq Français, dont M. M., conseiller de préfecture, et M. B., officier de cavalerie. Ils vont monter un restaurant ici. C'est assez drôle. Les modes de Paris de M<sup>me</sup> A. ont un grand succès et elle paraît très contente de ses ventes, qui, les trois premiers jours, ont produit 1.500 francs. Un simple canotier lui est payé 10 dollars (50 francs), et tout dans la même proportion. . .



*Août 1899.*

Sortie de la messe à l'église de Dawson :  
à droite : un coin du presbytère : à gauche, l'hôpital catholique.



---

Claim du Bonanza, 8 juillet.

J'ai étudié le claim d'un peu plus près. Sur les 8 tunnels, quatre sont mal boisés et il ne serait pas prudent d'y travailler avant l'hiver. C'est ainsi qu'un ouvrier s'est fait tuer dans un claim tout près du nôtre. Mes ouvriers sont les plus grands paresseux que j'aie jamais vus ; je n'en ai qu'un, un Norvégien, qui travaille courageusement. Ils espèrent trouver une plus riche paie à mesure qu'ils s'enfoncent.

Pour le moment, je ne peux ni augmenter la production, ni améliorer les moyens d'exploitation. L'eau manque pour laver et on ne peut faire ce travail qu'au *rocker* ; je ne puis non plus forcer les ouvriers à travailler, puisqu'ils ne sont pas à gage ; mais, comme leur contrat finit le 15 septembre, je m'arrangerai, à cette date, pour m'assurer un travail sérieux, cet hiver. En attendant, je

patienterai avec la petite production actuelle.

Je ne me hâte pas pour faire d'autres achats; il faut agir avec beaucoup de prudence et sans hâte. Pour le claim du Dominion, dont je vous ai parlé, j'attends de voir venir le propriétaire, qui est forcé de partir. Il m'en demande le double de ce que je puis lui offrir.

Dawson, 10 juillet.

Je suis de retour à ma maison de ville, car j'ai maintenant maison en ville et habitation à la campagne; mais, contrairement aux habitudes de France, je passe la semaine à la campagne et le dimanche à la ville.

Je suis donc parti, mercredi dernier, pour commencer mon installation sur le claim. Je suis arrivé juste pour partager l'or que les ouvriers avaient extrait pendant mon absence. Cela représentait un petit tas assez

rondelet que j'ai eu un certain plaisir à peser dans mes petites balances et à mettre en mon sac, que je tiens d'une Indienne du lac Labarge, mais il me tarde d'être débarrassé de mes paresseux d'ouvriers et de voir mon travail sérieusement organisé. L'or du claim est généralement assez fin, mais il y a quand même de beaux morceaux ; on en a lavé, samedi, de très jolis.

Nous nous sommes donc installés dans l'une des deux cabines qui appartiennent au claim. Elle est bien bâtie, assez grande pour moi et M. Tarut, et éclairée suffisamment par deux petites lucarnes. Il n'y a pas de plancher : nous tâcherons d'en établir un. Notre premier travail a été de nous installer des lits, composés seulement d'une toile tendue sur deux traverses. Nous laissons nos lits-sacs ici, à Dawson, et nous couchons là-bas enveloppés dans une couverture. Nous faisons la cuisine sous une tente à côté, mais il nous faut aller chercher l'eau à 500 mètres

de là, par un chemin très difficile, dans un trou creusé pour recevoir les eaux de pluie. Heureusement que nous possédons un filtre pour la purifier.

Le claim est presque au sommet d'une colline et il faut fortement grimper pour y arriver. Nous avons la vue sur toute la vallée de la Bonanza et l'air y est très bon. Vendredi dernier, nous avons aperçu, de là, un très gros feu, qui a détruit une grande partie du bois, sur la colline dominant Dawson. Nous croyions bien que Dawson brûlait encore une fois ; il n'y a eu qu'une trentaine de cabines brûlées.

J'étais à la grand'messe hier. Il y avait beaucoup de monde. On y voyait de belles toilettes à côté de pauvres diables dégueuillés. Ainsi, il y avait devant moi un homme pieds nus, en chemise déchirée, sans veston et la tête toute rasée, à côté d'une belle dame en jupe de satin. Cela faisait un drôle de contraste. Mais, en général, les assistants sont

proprement habillés. Les dames portent toutes au bras leur petit sac d'or enveloppé dans un mouchoir de dentelles, et elles mettent leurs billets de banque dans leurs bas. C'est très drôle de les voir se détourner et chercher dans ce porte-monnaie d'un nouveau genre.

Claim du Bonanza, 15 juillet

J'ai assisté, jeudi, à Dawson, à une vente de claims par autorité de justice. On peut quelquefois trouver, à ces ventes, de très bonnes occasions. L'un de ces claims, sur le Gold Hill, était, paraît-il, une bonne affaire, mais j'ai été prévenu trop tard pour aller m'assurer par moi-même de la valeur de ce claim.

Dans les deux claims qui m'avoisinent, beaucoup plus avancés en travail que le mien, on vient de trouver des poches très



riches. De celui immédiatement à côté, on a retiré 200 dollars par jour, et le propriétaire a mis, en outre, de côté, en quatre jours, pour 400 dollars de pépites. De l'autre, il a été retiré, cette nuit, une pépité de 112 dollars ; je l'ai vue, c'est un très beau morceau. Mon tour viendra aussi. Mercredi, nous avons trouvé, au lavage, nos premières pépites, dont l'une, d'un or jaune splendide, est admirée de tous ceux qui la voient, quoiqu'elle ne soit pas bien grosse. Nous espérons qu'elle nous en annonce beaucoup d'autres.

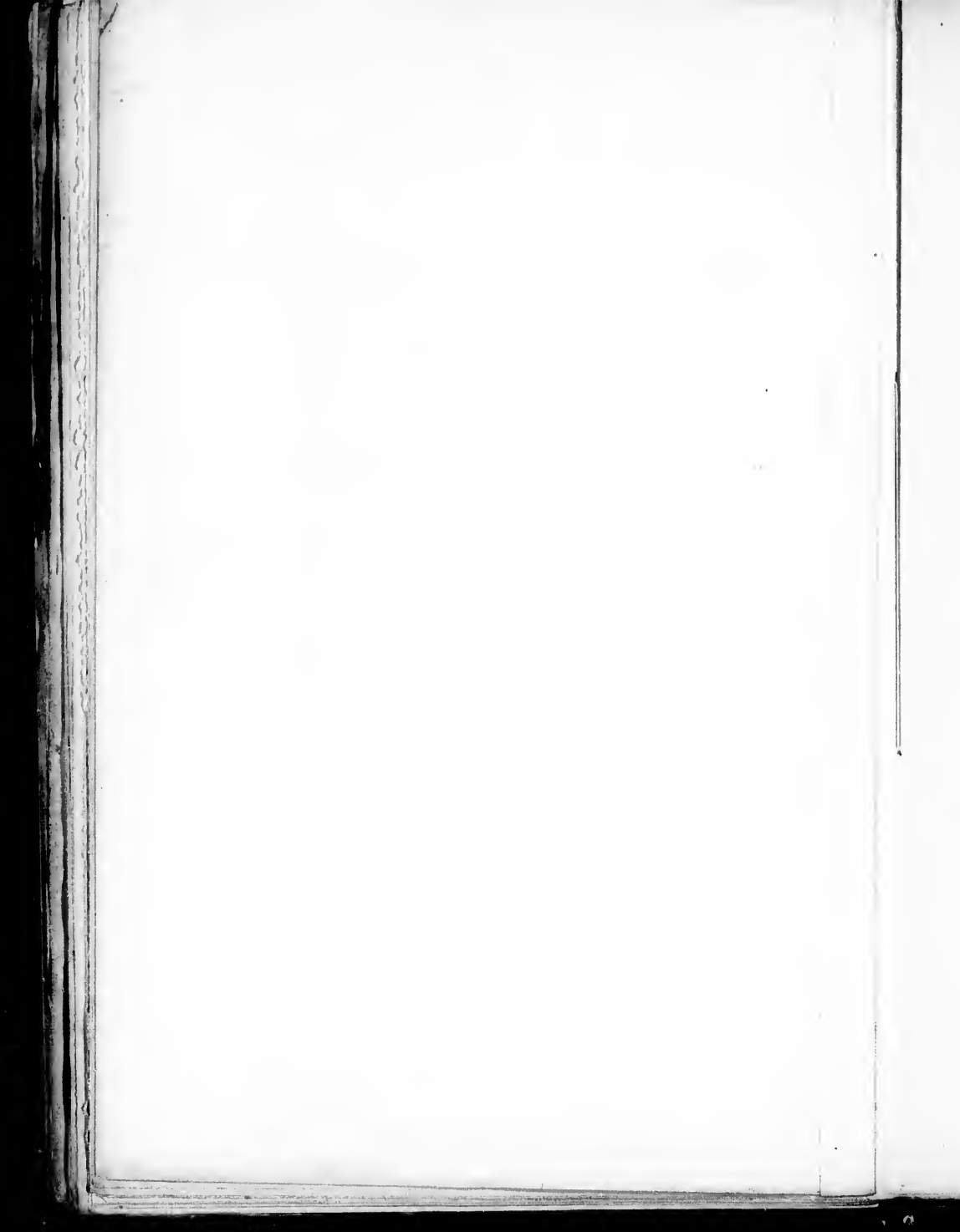
Le propriétaire du claim du Dominion a abaissé ses prétentions de 2.000 dollars. D'ici au mois de septembre, au départ des derniers bateaux, peut-être sera-t-il forcé d'en venir à mon chiffre.

En attendant, je visite d'autres claims à vendre. Nous sommes montés, hier au soir, sur le fameux Gold Hill et sur l'Eldorado. Ce mont d'or est une colline située à l'embouchure de l'Eldorado. C'est sur cette montagne



Sept 1899.

M. Paillard et M. Tarut devant leur cabine sur le haut  
de la colline dominant Dawson.



que l'on a découvert les premiers bench-claims. Tout ce coin est travaillé avec une grande activité. On a l'impression d'être là en face du vrai Klondike, de celui qui fait rêver tant de personnes par les richesses que l'on en retire. Partout, sur le creek et sur le flanc des collines, le terrain est éventré ; de nombreuses machines à vapeur pompent l'eau, dégèlent la terre et montent les déblais du fond des puits qui, sur le sommet du Gold Hill, atteignent 98 pieds de profondeur. On comprend qu'une véritable ville, la Fourche, se soit fondée au confluent de l'Eldorado et du Bonanza.

J'espère donc bien faire fructifier le petit capital dont je dispose, mais qui semble vraiment comme une goutte d'eau dans l'océan, en ce pays où l'on parle de mille dollars comme de vingt francs en France. Je n'avancerai qu'avec prudence, autant que possible avec la certitude de retirer un bon intérêt de mon argent, et j'aurai de plus la

chance de trouver un endroit riche ; je crois que cette année est très favorable pour acheter.

La ville de Dawson s'améliore de jour en jour. On établit actuellement un réseau de distribution d'eau, avec des tuyaux en bois qui conduiront, cet hiver, l'eau du Klondike, bouillie, filtrée et portée à une certaine température pour éviter la congélation.

De temps en temps il y a un *stampede* vers tel ou tel endroit. Au mois d'octobre dernier, c'était au Kentuki, petit creek en aval de Dawson. Tous nos amis français et d'autres s'y rendirent et y parvinrent, après avoir beaucoup souffert du froid, qui les avait pris à l'improviste. Arrivés sur place, leur enthousiasme tomba aussitôt ; ils firent des trous où ils recueillirent quelques couleurs, mais ne poussèrent pas plus loin leurs *prospects*. A leur

retour à Dawson, ils « recordèrent » quand même leurs claims.

C'est, je crois, un claim sur ce creek qui fut vendu 8 ou 9 fois par son propriétaire et chaque vente était enregistrée au bureau du *gold-commissioner*. Ce trafic fut arrêté par l'un des acheteurs, qui eut l'idée d'aller s'enquérir au bureau des titres de propriété. On s'aperçut alors que ce claim avait été bel et bien vendu plusieurs fois successivement à plusieurs personnes.

Les aventuriers et chevaliers d'industrie ne manquent pas dans ce pays. Ils savent exploiter au loin l'attrait que le métal jaune a toujours pour l'homme ; ici, ils sont souvent forcés de vivre d'expédients.

Beaucoup de mineurs descendent maintenant aux nouveaux champs d'or, près de Saint-Michel, à l'embouchure du Yukon. Il paraît que l'on y trouve quelque chose, mais le climat est rude et le bois manque totalement.

La banque paie l'or du Bonanza 15 dollars 25 à 15 dollars 30, l'once. Je crois que le propriétaire du claim voisin du mien le vend même 16 dollars. Je tâcherai de le vendre à ce prix, quitte à faire faire un essai.

Je suis allé voir M. Gosselin, ce fonctionnaire pour lequel M. Lafontaine, à Ottawa, m'avait remis une lettre, dans le cas où j'aurais voulu obtenir une concession de bois. Il n'a fait que confirmer ce que je savais déjà, c'est-à-dire qu'en ce qui concerne les bois de construction, les grandes scieries ont des concessions qu'elles exploitent elles-mêmes ; quant au bois de chauffage, il n'y a rien à faire pour le moment ; il a valu 15 dollars l'hiver dernier et il y en a encore de grandes quantités non vendues.

M. Lafontaine, dont je vous parle plus haut, vient d'arriver ici, où il a d'importants intérêts.

---

Claim du Bonanza. 22 juillet.

Le propriétaire du claim du Dominion, dont je vous ai entretenu, est parti, cette semaine, sans avoir pu se résoudre à me le laisser au prix que j'en offrais et qui eût été assez avantageux pour nous. En raison de l'éloignement de ce claim et de l'inconvénient de trop disperser mes intérêts, je ne l'aurais acquis qu'en le payant très bon marché. Mais il est bien préférable pour moi de grouper mes achats dans un cercle restreint qu'il me sera plus facile de surveiller, et les claims à vendre ne manquent pas aux environs. Maintenant que j'ai pris pied, j'aime mieux ne pas me presser et être prêt à profiter de très bonnes occasions qui se présentent quelquefois.

J'ai visité encore hier de très beaux bench-claims à vendre pas loin d'ici. Qu'il



faut faire de pas, avant de traiter une affaire ! Aussi n'ai-je guère de moments libres et je n'ai pu encore rédiger mon rapport officiel sur l'achat du claim.

Sans contenir une fortune (à moins de surprise), ce claim est bon ; j'en ai la conviction. J'ai encore fait d'excellents « pans » dans la 5<sup>e</sup> galerie, où travaille mon Norvégien, le seul bon ouvrier que j'aie. Il a failli se laisser prendre dans un éboulement et il s'est empressé de consacrer deux ou trois jours à consolider son boisage ; malgré la perte de temps, il a cependant obtenu un bon résultat dans sa semaine. Au lavage d'hier, nous avons obtenu d'autres pépites, comme les premières.

Ces tunnels ne sont pas très sûrs pour y travailler l'été ; ils sont généralement mal boisés, les terres dégèlent et s'effondrent. Je me rends bien compte que le gros du travail doit s'effectuer en hiver.

J'ai réussi à me débarrasser de mes autres

ouvriers ; je les remplacerai beaucoup mieux. Il me faut un peu de temps pour bien m'organiser.

Ce propriétaire du claim du Dominion a donc préféré confier ses intérêts, pendant son absence, à un *foreman*, c'est-à-dire à un contre-maitre qui surveille le travail des ouvriers. C'est une grosse dépense pour le propriétaire, qui paye cet homme fort cher et s'expose à être volé. C'est ainsi que deux associés, possédant un bon claim sur l'Eldorado, descendaient joyeusement le Yukon, le mois dernier, avec la perspective de se partager une bonne somme, extraite pendant leur absence par les soins de leur *foreman* ; mais ce dernier, qu'ils payaient 4,000 dollars par an, venait de s'enfuir, emportant 15.000 dollars.

Le gouvernement met en adjudication, pour le 1<sup>er</sup> septembre prochain, une série de fractions de claims qui lui appartiennent sur le Dominion. Mais cette vente aura lieu à

Ottawa, c'est-à-dire qu'elle est réservée aux privilégiés. Il existe, d'ailleurs, une clause par laquelle le gouvernement se réserve de ne pas accepter la plus haute soumission.

Nous avons moins chaud ici qu'à Dawson, environ 25°, et les moustiques tendent plutôt à disparaître, mais, dans nos tournées de côté et d'autre, nous avons souvent été harcelés par ces insectes, qui nous infligeaient un vrai supplice.

Claim du Bonanza, 29 juillet.

M. Turenne, qui remplit maintenant les fonctions de consul de France à Dawson, m'a fait appeler, l'autre jour, pour me parler d'un claim à vendre sur le Gold-Hill ; je l'ai visité et je n'ai pu me rendre encore bien compte de sa valeur. Je vais y retourner et je vous en reparlerai,

L'exploitation des claims du Gold-Hill est rendue assez difficile par la rareté de l'eau

et le prix élevé du bois, qui commence à disparaître. On dit qu'un entrepreneur se propose d'y monter l'eau du Bonanza à l'aide de pompes puissantes. Cette région continue à être travaillée très activement. Il y a beaucoup de machines à vapeur employées à épuiser, à élever l'eau nécessaire pour le lavage dans les *sluice-boxes*, à dégeler la terre, à la remonter des puits, etc., etc. Il arrive continuellement de nouvelles machines. Certains claims ont un travail très bien organisé, avec des lignes de vagonnets pour transporter la terre. On commence à exploiter les creek-claims en été; le travail consiste à ouvrir complètement le claim en enlevant, au moyen de dragues attelées de chevaux, les couches successivement dégélées par la chaleur du soleil. Cette méthode économise le combustible et permet une meilleure surveillance des ouvriers.

Le gouvernement va faire construire une

route à voitures de Dawson à la Fourche, et une autre jusqu'au Hunker et au Dominion. Il y a longtemps que ce travail devrait être fait ; il retire d'assez beaux revenus de ce pays pour qu'il améliore les moyens de transport, dont l'insuffisance contribue à maintenir les prix très élevés, dès qu'on s'éloigne de Dawson.

Sur mon claim, le travail continue tout doucement. Le tunnel n° 5 n'est plus sûr du tout et il n'est pas prudent que mes ouvriers continuent à y travailler avant l'hiver ; j'ai mis mes deux Norvégiens (j'en avais adjoint un second au tunnel n° 5) au tunnel n° 1, qui est plus solide. Ce tunnel a 170 pieds de long et, comme il n'existe qu'un seul puits d'aération à environ 50 pieds de l'ouverture, il faut, pour qu'il soit possible d'y travailler d'une manière suivie, creuser un autre puits d'aération débouchant au fond du tunnel. Mes ouvriers mènent donc de front ces deux travaux : continuer le tunnel et creuser le

puits, Tant que celui-ci ne sera pas terminé, il ne sera pas possible de faire plus de deux ou trois feux par semaine dans le tunnel, ce qui diminuera un peu la production. Mais il faut absolument que ce puits soit creusé ; il sera terminé, je pense, avant quinze jours. Mes deux Norvégiens, qui ne veulent pas perdre leur droit au tunnel n° 5, qu'ils considèrent comme très bon, préfèrent se contenter d'un profit un peu moindre en attendant qu'ils puissent y travailler de nouveau.

On est bien tranquille sur notre coteau. L'emplacement des *dumps* forme un terrain d'où l'on aperçoit un coin de la vallée du Bonanza où le travail est très actif. On y voit, de là, les hommes qui remuent la terre et la chargent, comme des fourmis occupées à construire leurs galeries en traînant leurs lourds fardeaux. Le soir, on n'entend que le bruit monotone du balancement des *rockers*, qui travaillent nuit et jour, et les clochettes des mules conduites

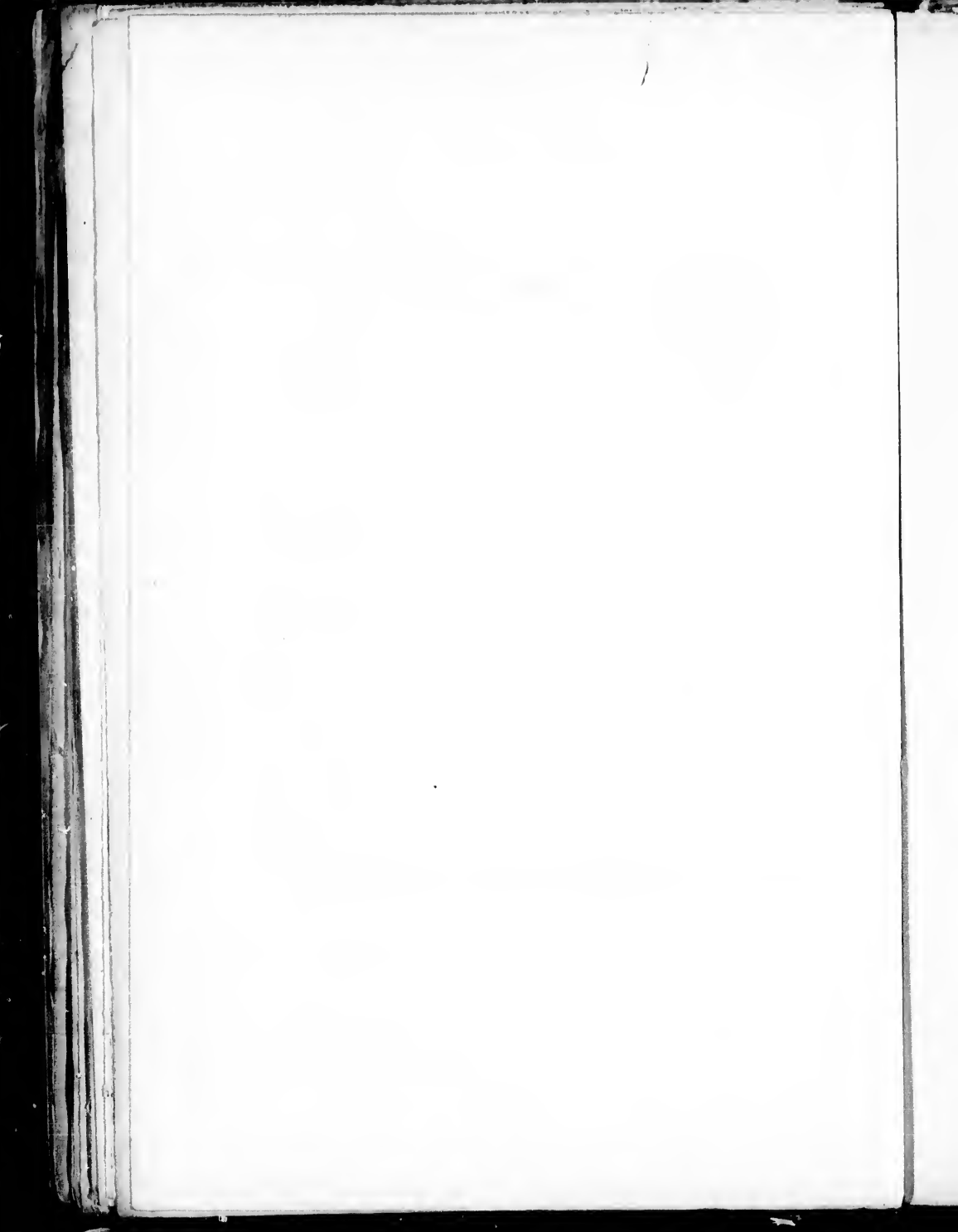
par leurs guides, qui les excitent par des cris. On aperçoit, en face, dans les derniers rayons du soleil, tout rouge au travers des brumes du soir, leurs longues files gravissant le sentier qui contourne la colline.

La ville de Dawson s'améliore de jour en jour ; chaque fois que j'y rentre, je puis constater de nouveaux progrès. On commence à élever de hautes constructions ; des trottoirs s'établissent de chaque côté des principales rues ; on assainit en créant des rigoles, etc. Sans ces boîtes de conserves éventrées qui gisent en nombre d'endroits, ce serait une ville assez propre, mais il y a encore beaucoup à faire au point de vue de l'hygiène, dont les règles sont bien négligées. En certains endroits écartés, on respire des odeurs épouvantables. Malgré cela, il y a du progrès et l'état sanitaire est plus satisfaisant que l'année dernière. Le scorbut, la fièvre typhoïde deviennent rares. Cela résulte de ce que, la fièvre d'or étant un peu calmée, on



*Juillet 1899.*  
Rue principale de Dawson.





se nourrit mieux, on est mieux logé, on a plus de bien-être que l'année dernière, où toute cette foule est arrivée d'un seul coup, après un voyage rempli de privations et de fatigues. Entassés au hasard, sans prendre le temps de s'installer, tous ces gens couraient aussitôt sur les creeks, en négligeant les règles les plus élémentaires de l'hygiène : il en est naturellement résulté un grand nombre de maladies. Cette année, il en est tout autrement : la première fièvre est passée, on est plus rassis, on fait plus attention à l'alimentation et à l'hygiène ; les provisions affluent, les prix diminuent, et les pauvres diables qui forment le principal contingent des maladies, venus sans argent dans l'espoir de n'avoir qu'à se baisser pour ramasser de l'or, après avoir mis de côté un petit pécule, en travaillant, se sont hâtés de quitter le pays. La vie prend un cours normal, et la région va maintenant se développer régulièrement après ce bond formidable.

Nous avons encore de fortes chaleurs. A 8 heures du soir, il fait encore très chaud, le soleil étant haut sur l'horizon. Cependant les jours diminuent et on commence à s'en apercevoir.

On va exécuter, le 4 août, 3 ou 4 condamnés à mort ; c'est la pendaison qui est employée ici. Parmi ces condamnés, deux ou trois sont des Indiens de Tagish-house qui, l'année dernière, ont tué deux blancs pour s'emparer de leurs provisions. Ils devaient être exécutés au mois de novembre dernier, puis l'exécution a été retardée, et ce retard a même permis de constater un procédé bien américain. Le jour où devait avoir lieu l'exécution, un journal d'ici en avait imprimé tout le compte-rendu d'avance, et déjà les exemplaires étaient partis pour l'extérieur.

## Claim du Bonanza, 5 Août.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre du claim du Gold-Hill, au sujet duquel M. Turenne m'avait fait appeler à Dawson et que j'avais été voir la semaine dernière. Ce claim est un de ceux qui appartiennent justement à ces deux Américains velés par leur *foreman*, comme je vous l'ai raconté. Je vous ai dit aussi que ce claim ne m'avait pas fait très bonne impression à première vue. Malgré cela, j'ai acheté, de moitié avec M. T., une option valable pendant neuf mois ; avec cette option, nous pouvons acquérir ce claim, jusqu'à l'expiration du délai, pour la somme de 6,000 dollars. Nous avons versé comptant 550 dollars, dont 275 dollars pour ma part. Si l'achat a lieu, cette somme sera retranchée du total.

Voici la seule raison qui nous a engagés

à obtenir une promesse de vente de ce claim : c'est qu'à côté on vient de découvrir une veine très riche, reposant sur un *bed-rock* d'une toute autre formation que celui qu'on trouve plus haut. Cette veine se continue-t-elle autour de la colline et traverse-t-elle par conséquent ce claim ? C'est la chance de l'affirmative que nous avons voulu courir, moyennant le risque de la somme versée comptant. Si cette veine se trouve, le claim peut acquérir une grande valeur et alors nous l'achèterons au prix convenu, soit pour l'exploiter, soit pour le revendre un bon prix. Les deux propriétaires s'en vont ces jours-ci. Ils m'ont délégué pleins pouvoirs pour faire travailler deux *laymen* sur leur claim. Le produit que j'en retirerai servira à prospecter et chercher la veine. Ce claim a été très mal travaillé. C'est un vrai gâchis, quand les propriétaires ne sont pas là. Les voisins ne se sont pas gênés pour y faire leurs dépôts de terre et même pour s'y

installer. Je vais les sommer d'enlever tout cela ou de me payer une certaine somme, qui servira à couvrir nos 550 dollars.

Je suis remonté sur le Gold-Hill pour continuer à étudier le claim que j'y avais déjà visité. Il me produit bonne impression et j'y retournerai encore la semaine prochaine.

Rien de nouveau sur mon claim. Le puits a maintenant 24 pieds : il en reste encore 11 à creuser, après quoi le tunnel avancera vite. Ce puits me coûte cher, mais il est absolument nécessaire pour que l'on puisse travailler le tunnel d'une manière suivie. Il sera terminé, je pense, la semaine prochaine.

Tous les mois, du 1<sup>er</sup> au 5, je dois déclarer, au bureau de police de la Fourche, la quantité d'or retirée du claim pendant le mois précédent.

On monte beaucoup de machines à vapeur de ce côté. Quand la route décidée sera construite, le transport de cet outillage

coûtera bien moins cher. Il y a dix jours, j'ai vu une énormeaudière que 12 hommes et 4 chevaux s'efforçaient de faire avancer sur des rouleaux. Imaginez-vous ce que doit coûter une telle machine rendue à destination. Je la vois chaque fois que je descends à Dawson. Elle a parcouru à peu près 8 kil. en 8 jours. Une fois, elle était engagée sur un pont en bois, à moitié écroulé sous son poids énorme. On a dû avoir bien du mal à la sortir de là. Toutes ces machines sont chauffées au bois, qui devient rare. Quant au bois de construction, je n'en ai guère vu que dans le bas du Hunker, en allant sur le Dominion. Là, il y a de beaux arbres et la vallée est assez jolie. Le sentier serpente autour du ruisseau entre deux haies d'églantines et de plantes variées en pleine floraison. L'herbe y pousse épaisse et donne envie de se reposer à l'ombre des grands arbres.

Sur le Dominion il n'y en a presque plus, même sur les hauteurs qui séparent sa vallée

de celle du Hunker. On découvre de là une grande étendue et l'on se rend bien compte de la configuration des vallées du Klondike, du Flat-creek et du Hunker. J'ai assisté là, en revenant du Dominion, à un magnifique coucher de soleil, dont les derniers rayons doraient les cimes neigeuses des Montagnes-Rocheuses, que l'on aperçoit, dentelant l'horizon, au nord-est.

Les bateaux à vapeur faisant le service de Dawson au White-Horse luttent entre eux de vitesse. Le record était détenu par le *Victoria*, qui avait remonté le fleuve, d'ici au White-Horse, en 4 jours 2 heures ; puis il a été battu par le *Canadian*, de la même Compagnie, effectuant le même trajet en 3 jours 22 heures. On affiche le temps employé, chaque fois qu'un bateau détient le record, et on arbore un balai à côté : c'est significatif.

Le télégraphe fonctionne maintenant jus-



qu'au poste de Little Salmon. On compte qu'il atteindra Fort Selkirk en septembre.

Dawson, 12 août.

Notre domaine s'est augmenté hier d'un nouveau claim, situé sur le Gold-Hill. Je ne l'ai acheté qu'après un examen des plus sérieux, quatre fois renouvelé. A chaque visite le résultat a été des plus satisfaisants. Ce claim appartenait à un vieil Anglais, à l'air vénérable, qui y travaillait avec ses deux fils, âgés d'une vingtaine d'années. Ce sont des *gentlemen* et non des mineurs, qui, du reste, conduisaient assez mal leur travail, et surtout pas vite.

Ce claim a 100 pieds de front sur 140 de profondeur. Il est attaqué par deux tunnels complètement achevés jusqu'au fond. L'un est travaillé par deux *laymen* ; l'autre, l'était par les propriétaires.

Pour des raisons que je ne connais pas, cet Anglais avait hâte de quitter le pays.

Mardi, nous sommes donc monté visiter ce claim, pour la quatrième fois depuis le 14 juillet. Nous sommes allés dans tous les recoins des galeries, piocher nous mêmes les « pans », que nous avons lavés. Comme les autres fois, nous avons obtenu des « pans » très satisfaisants. Les quatre « pans » pris dans le tunnel des propriétaires ont donné une moyenne de 1 dollar 43. Les quatre pris dans le tunnel des laymen ont donné une moyenne de 1 dollar. Comme vous le voyez, c'était assez encourageant.

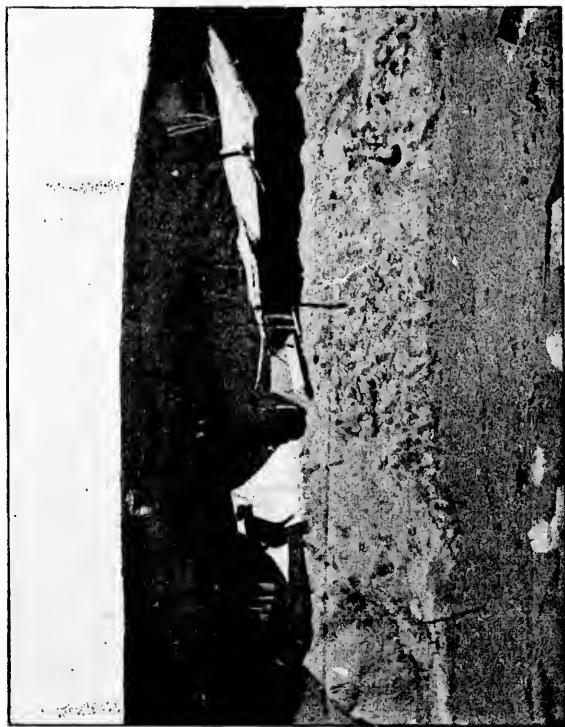
Puis, nous avons abordé la question de prix. Je suis parti de 4.000 dollars; le propriétaire, de 7.000 et, après une discussion interminable, nous nous sommes entendus sur le chiffre de 5.400, tout le matériel compris. L'affaire était terminée et j'ai poussé un soupir de soulagement, car cela a été vraiment dur à tirer.

Il était temps ; j'ai appris hier, en effet, que M. C. qui, comme vous le savez, est à la tête d'une grande Compagnie, pour laquelle il effectue des achats importants, se disposait à monter sur ce claim ; il ne l'aurait certes pas laissé échapper. Je lui ai coupé l'herbe sous le pied.

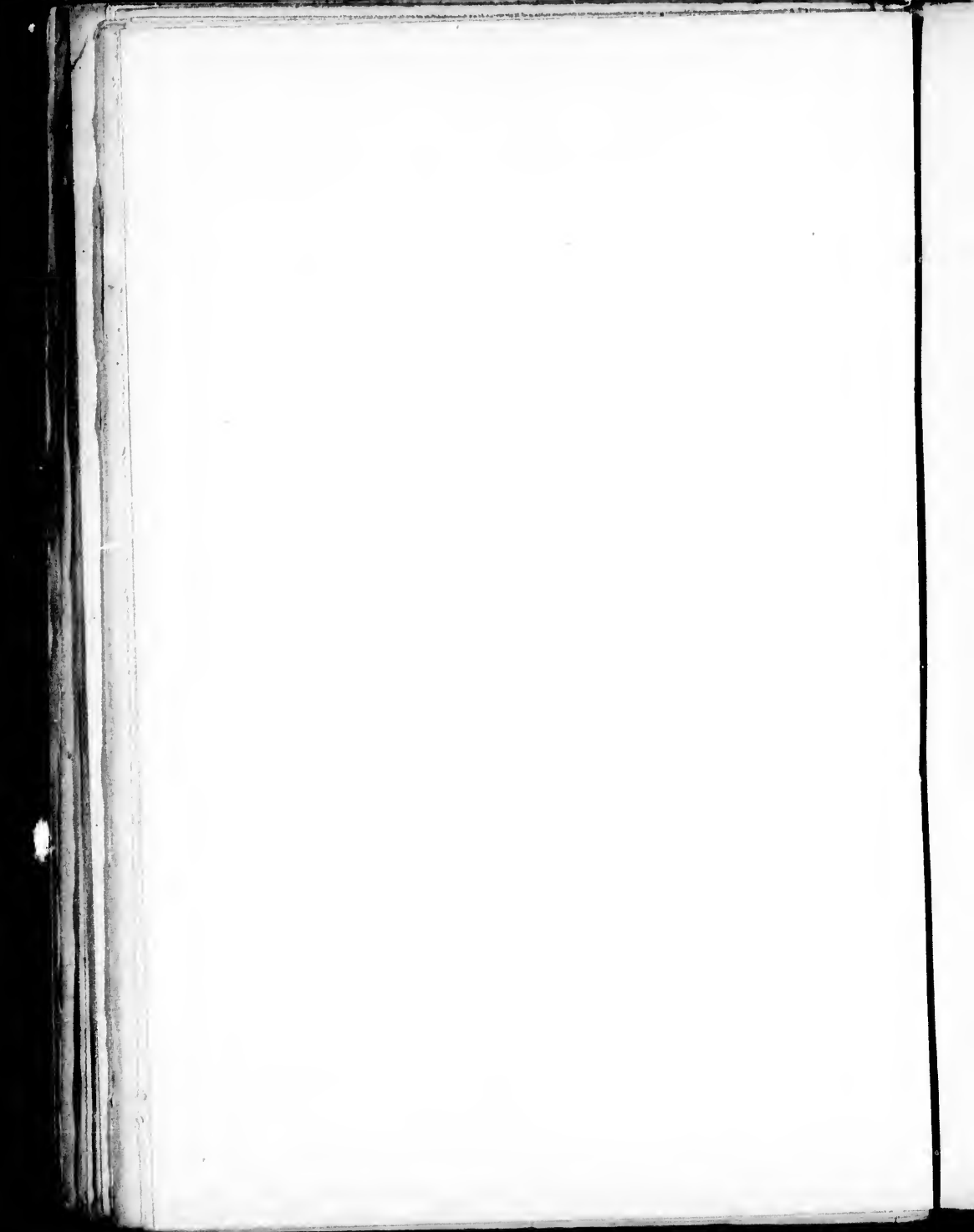
Depuis le mois de février, où l'on a commencé à exploiter ce claim, il en a été retiré 5.000 dollars. J'ai reconnu que les laymen travaillaient un peu trop haut ; nous avons pris des « pans » plus bas et ils étaient fort beaux.

D'après un certificat d'essai, la banque *North British* paie l'or de ce claim 16 dollars. On ne trouve pas de pépites et presque pas de poudre ; c'est du *coarse gold* (or en morceaux).

Je vais maintenant m'occuper des moyens de le faire travailler. Le contrat des « laymen » expire le 1<sup>er</sup> septembre. Je verrai si



*Avril 1899.*  
Notre claim sur le Magnet-Bonanza.



j'ai avantage à le faire travailler à la journée ou en lay.

Nous avons passé l'acte de vente hier; 20 minutes après, quelqu'un m'offrait 6.000 dollars comptant de ce claim, mais je préfère le garder. Je crois que je suis tombé à temps pour le prendre. Mardi soir, en rentrant de notre claim du Bonanza, nous avons eu la visite d'un individu venant nous demander combien je voulais vendre ce claim. Je lui ai répondu que je ne cherchais pas à le vendre; mais, sur son insistance, je lui ai déclaré que je ne le céderais pas à moins de 20.000 dollars. Il a pris note de ce chiffre et est parti. Pour moi, cet individu a été envoyé par quelqu'un pour tâter le terrain; peut-être pour le compte de mon voisin, qui possède trois claims au-dessus de moi, veut y amener l'eau du Bonanza au moyen d'une pompe puissante et serait, pour cela, obligé de passer sur mon claim. C'est pourquoi il voudrait peut-être s'en rendre acqué-

reur. Le puits d'aération est à 37 pieds. Il y en a encore 8 à creuser.

Soyez assurés que je marche avec prudence et en tâtant bien le terrain devant moi. Il ne faut pas, en effet, que je rate mon essai. En agissant comme je le fais, il y a beaucoup de chances pour que je réussisse. Pour employer un petit capital actuellement, il est bien plus sage de le placer dans des claims déjà travaillés, où l'on sait que l'on ne perdra pas son argent, au lieu d'acquérir (bien moins cher, c'est certain), des claims non prospectés, où l'on a peu de chances de trouver quelque chose.

Il est facile de faire « recorder » des quantités de claims, où l'on ne trouverait pas seulement une « couleur », et de laisser supposer que l'on possède des propriétés considérables.

Avec un gros capital, c'est aussi la meilleure manière de marcher pour retirer des bénéfices certains; mais on peut en consacrer une partie à des travaux de recherches qui,



*3 juillet 1899.*

Notre cabine au-dessus de Dawson.  
Photographie prise à minuit.





parfois sont couronnés de succès, tout en courant le risque de perdre son argent.

Claim du Bonanza, 18 août

J'ai déjà recueilli une petite quantité d'or dans notre claim du Gold Hill. Comme je vous l'ai dit, c'est du *coarse gold*. J'en ai mis un peu de côté pour vous l'envoyer par M. d'H., s'il n'est pas encore parti dimanche. Vous verrez que cet or est très joli et que les morceaux en sont gros. Je compte m'installer là-haut la semaine prochaine et y mettre des hommes au travail pour obtenir un petit résultat avant l'hiver. Si je vois qu'il est plus avantageux de le faire travailler à la journée, nous nous y installerons tant bien que mal pour y passer l'hiver.

Le claim dont j'ai la 1/2 option est travaillé, en ce moment, par trois hommes, qui em-

ploient 2 heures, tous les jours, à creuser là où l'on pense trouver une riche paie, dans le prolongement de la veine trouvée à côté. C'est un éboulis de grande épaisseur et il faut enlever toutes ces roches écroulées. Le propriétaire a promis aux ouvriers une bonne récompense s'ils trouvaient ce que l'on attend. Il est évident que nous ne lui achèterons son claim que si cela se produit.

Ici, je vais mettre des ouvriers au tunnel n°1, car il y en a beaucoup qui me demandent du travail. Ceux qui y travaillaient n'ont pas d'ouvrage depuis le 8, jour où ils ont cessé. Cela leur fait une bonne somme de perdue, mais ils préfèrent cela plutôt que de céder. Il y en avait comme cela, paraît-il l'hiver dernier, à Dawson, qui aimaient mieux crever de faim que d'accepter du travail à 50 cents (2 fr. 50) l'heure !

On s'occupe beaucoup d'amener l'eau sur différents points, où l'on va commencer à travailler hydrauliquement. Au 62 du Bo-

anza, deux puissantes machines accouplées pompent l'eau du ruisseau pour la lancer sur les claims à gauche. C'est l'une de ces grosses machines que j'avais vu trainer avec tant de peine, ces jours derniers, pour l'amener là. Les méthodes d'exploitation font beaucoup de progrès et, l'année prochaine, je pense que la production dépassera bien celle de cette année qui, avec des moyens primitifs, s'élève quand même à 13 millions de dollars. Le pays se développe rapidement et a beaucoup d'avenir.

Les deux Américains avec lesquels nous avons baptisé l'*Emma creek* viennent de m'écrire une deuxième fois. Ils ont prospecté sans succès les environs du lac Bennett et, finalement, ils ont quitté le pays pour retourner chez eux. Ils me disent que beaucoup de mineurs quittent Atlin.

J'ai aussi une lettre de ce Parisien qui se rendait à Atlin. Il y est tout de même par-

venu, non sans peine, et n'y fait rien de bon.

Claim du Gold-Hill, 26 août.

J'ai acheté, à Dawson, une petite maison bien située. Je ne l'ai pas payée bien cher : 450 dollars, y compris le lot de 30 × 32 pieds sur lequel elle est bâtie. Elle avait été achetée 600 dollars et le terrain 150. Je n'ai pas fait une mauvaise affaire ; l'un des deux propriétaires avait absolument besoin d'argent et a diminué, sur sa part, le prix qui en était demandé. J'y ai fait transporter nos provisions, qui sont arrivées, et nous allons en faire notre quartier général.

M. d'H. s'est embarqué lundi dernier. Je lui ai confié, comme je vous l'ai dit, quelques spécimens des pépites du Bonanza, de l'or du Gold Hill et une vue de ce dernier.

J'ai engagé deux ouvriers sur le claim du

Bonanza pour faire terminer le puits du tunnel n° 1. C'est l'affaire de 4 ou 5 jours, après quoi je m'entendrai définitivement avec eux pour continuer le travail.

J'ai également engagé deux ouvriers à la journée ici, sur le Gold Hill, où je suis venu m'installer provisoirement. Ils ont commencé à travailler hier et, vraiment, le résultat de leur journée me donne les plus belles espérances sur ce claim. Il est plus que probable que je continuerai à le faire travailler à gages et, dans ce cas, nous passerions l'hiver ici.

Le premier lavage d'hier m'a fourni deux jolies pépites: l'une très irrégulière, l'autre absolument plate et ronde comme une pièce de monnaie. Je suis très satisfait et vais faire travailler ce claim activement, maintenant que mes achats sont terminés. En effet, il faut que je conserve le capital qu'il me reste, soit dans le cas où j'achèterais

une machine à dégeler, soit pour payer les gages des ouvriers cet hiver, s'il y a lieu.

Nous voilà donc avec un pied sur le Bonanza et un pied sur le Gold Hill, bien établis. Je crois que je suis en bon chemin.

On me propose tous les jours des affaires très belles, surtout sur le Dominion. Ce pays offre un débouché illimité pour les capitaux qui, employés avec prudence, ne courent aucun risque.

A Dawson, on construit fiévreusement. Partout on n'entend que coups de marteaux, bruits de scies, etc. Une armée de charpentiers et de menuisiers élèvent de nombreuses constructions, que l'on s'applique maintenant à faire aussi confortables que possible et même assez coquettes. On double beaucoup de maisons en tôle peinte ; les murailles sont formées de deux cloisons en planches avec l'intervalle bourré de sciure de bois.

La plus grande animation continue à y régner ; les trottoirs sont sans cesse sillonnés

par une foule compacte. En passant devant les *saloons*, on peut entendre les sons nasillards du phonographe et ceux de la boîte à musique, deux instruments qui, avec le piano et l'orgue mécaniques, sont en grand honneur chez les Américains. On en rencontre sur les claims les plus reculés. Ils font partie de l'*outfit* indispensable de l'Américain, au même titre que ses balances et son *gold pan*.

Gold Hill, 2 septembre.

J'ai eu, en partant de Dawson, le 28 août, votre lettre du 30 juillet. Je vois que la nouvelle de l'achat de mon claim de Bonanza a produit une bonne impression.

Comme je vous l'ai dit, je ne puis plus engager le capital qui me reste. Il faut que je le garde à ma disposition, soit pour payer ce claim dont j'ai l'option, si le *prospect* que l'on y fait en ce moment tourne bien ; soit



pour payer mes ouvriers pendant l'hiver, car, ici seulement, j'en ai cinq à 7 dollars 1/2 par jour.

Et cependant, il y a encore de bonnes occasions. Un bon petit claim voisin, sur lequel j'avais des vues, vient d'être vendu très bon marché. Avec de la prudence et de la circonspection, il faudrait être tout à fait malchanceux pour rater son affaire. Tout ce voisinage est riche. Espérons que, lorsque les capitaux se décideront à venir, il y aura encore de quoi les placer avantageusement. Les capitaux étrangers commencent à apparaître. Des syndicats sérieux font des achats importants. Ce M. S., dont je vous ai parlé, représente une société disposant d'un énorme capital. Non seulement il a fait cet achat de 50.000 dollars sur le Bonanza, mais il a aussi acquis des claims importants sur le Hunker. Les bench-claims du Bonanza seront exploités en amenant l'eau du Yukon. C'est un très gros projet.

La proposition que l'on m'avait faite dernièrement concernant les claims du Dominion, et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, consistait à exploiter trois bench-claims en y lançant l'eau, amenée par une forte pompe, pour alimenter les sluice-boxes. On n'a pas voulu me donner d'option. L'argent comptant, le *cash* est plus recherché et permet d'acquérir à meilleur marché. Il est certain qu'avec l'exploitation à l'aide de machines, le rendement est bien supérieur. Mais l'installation des machines exige d'abord un capital assez élevé.

D'ici à la fin du lavage, soit vers les derniers jours de ce mois, j'espère obtenir et vous annoncer un résultat qui pourra vous satisfaire et détruire tous les doutes au sujet de la valeur de nos claims.

Je pousse le travail rapidement, car les froids arrivent. J'ai cinq ouvriers sur le Gold Hill, qui me font un excellent travail. Je suis très satisfait ; une bonne partie de la terre

qu'ils retirent contient un dollar au pan ; j'en ai fait l'expérience en comptant les brouettes.

J'ai à m'inquiéter de la question du bois, car, à aucun prix, je ne dois arrêter le travail. Il faut déjà aller loin pour en trouver. Le plus près que j'ai pu trouver est encore à 1 mille d'ici et je le paie la somme énorme de 25 dollars la corde, rendu à pied d'œuvre. (La corde est  $4 \times 4 \times 8$  pieds, environ 4 stères et demi). J'en ai acheté 8 cordes dans ces conditions pour me faire attendre l'hiver, où les transports coûtent bien moins cher. J'en ai acheté également 25 cordes sur l'Adam, à 5 dollars, pris sur place. Je le ferai amener l'hiver. Il faudra que j'en cherche d'autres encore. Sur le claim du Bonanza, le puits du tunnel n° 1 est terminé. Cela a pris plus de temps que je ne le pensais, parce que, arrivés à une certaine profondeur, les ouvriers ont dû dégeler la terre au moyen de grosses pierres chauffées ; il n'y avait plus

assez de tirage pour la combustion des bois et l'échappement des gaz. J'ai donné cette partie du claim à travailler en lay à deux bons ouvriers qui auront 50 0/0 de l'or qu'ils retireront.

Il m'en faudra encore au moins quatre sur ce claim, aux mêmes conditions. Je ne puis songer, en effet, à leur donner des gages. Vous voyez ce que cela me coûterait, à 7 dollars 1/2 par jour, comme ici, où j'en ai déjà cinq. Le fonçage du puits a été ce qu'on appelle du *dead work*, du travail qui ne produit pas, mais maintenant les ouvriers que j'y ai mis peuvent marcher de l'avant.

L'éclairage des tunnels et galeries est vraiment trop incomplet et dispendieux [au moyen de la bougie, employée jusqu'à présent. J'avais justement pensé que de petites lampes à acétylène, telles par exemple que les lanternes de bicyclette, rendraient ici de réels services pour l'éclairage des mines. C'est lorsqu'on est aux prises avec les dif-

ficultés que l'on s'attache à chercher les moyens les plus pratiques de les vaincre. Je ne pouvais prévoir cela avant de partir. J'aurais pu en apporter une certaine quantité qui se serait vite et bien vendue.

Les ouvriers ont appris, probablement par les journaux, que M. Tarut remplit les fonctions d'agent consulaire et cela lui donne un certain prestige vis-à-vis d'eux.

Nous allons vers l'hiver. La nuit fait descendre le thermomètre à 24 degrés, soit 5 degrés centigrades. Le jour, il souffle un vent très froid. C'est un brusque changement de température. Ah ! si j'avais seulement trois bons mois devant moi pour pouvoir laver. Mais on retrouvera tout cela au printemps.

Je compte envoyer hier-tôt un rapport officiel sur mon achat ; puis, un peu plus tard, un rapport sur ma situation générale et sur les ressources du pays.

Dawson, 10 septembre.

J'active le travail sur le claim du Gold Hill, pour profiter des derniers beaux jours. Les résultats de chaque journée sont assez variables, mais la moyenne que j'obtiendrai à la fin du mois me fixera à peu près sur ce que peut produire le claim.

En beaucoup d'endroits, une très bonne paie, bien constatée, existe juste au-dessous du niveau où l'on travaille actuellement, mais je ne puis creuser, car l'eau des parties dégelées s'y accumulerait tout de suite et empêcherait le travail. On repassera cela très soigneusement cet hiver. Je continue à chercher du bois, de côté et d'autre. Je calcule qu'il m'en faut au moins 150 à 200 cordes. Il me reviendra au moins à 20 francs la corde cet hiver, rendu sur place.

Ce claim du Gold Hill m'a encore été demandé. Comme je ne suis pas sûr de tomber

aussi bien en achetant un autre, je préfère l'exploiter, malgré le bénéfice immédiat qui m'est offert.

Sur le Bonanza, on trouve des pans de 60 cents (3 francs) dans le tunnel où mes deux laymen travaillent en ce moment ; c'est un bon présage. Ces deux hommes vont se mettre à creuser, avant les gelées, un fossé prenant assez haut sur la montagne pour amener un peu d'eau sur les claims au printemps prochain.

On vient de trouver, au n° 34 de l'Eldorado, sur un claim qui n'avait rien donné jusqu'à présent et allait être abandonné, une grosse pépite pesant plus de 3 livres et estimée 1145 dollars. C'est vous dire que l'on peut toujours s'attendre à des surprises.

On commence à construire la route de Dawson à la Fourche. Le gouvernement emploie de préférence, pour ce travail, les hommes venus par Edmonton, pour les dédommager un peu des longues souffrances

qu'ils ont endurées en prenant cette direction, sur des rapports officiels mentionnant cette route comme praticable.

Il vient d'arriver encore de ces malheureux, qui sont partis depuis l'année dernière au mois de février. D'autres ont mis plus de trente mois. Sur un groupe de 16 hommes, deux seulement sont arrivés ; les autres sont morts en route. On dit qu'il est parti au moins 3 à 4000 personnes d'Edmonton, l'année dernière pour venir ici. Le plus grand nombre a rebroussé chemin après avoir enduré de terribles souffrances.

Maintenant que la voie est frayée du bon côté, tous ces dangers, qui ont rendu le Klondike si redoutable, n'existent plus.

Je suis descendu seul, aujourd'hui, à Dawson, pour emménager notre nouvelle cabine. Je commencerai le déménagement, et M. Tarut descendra à son tour pour le terminer. Comme cela, nous ne laisserons pas nos ouvriers seuls ; ils en prendraient



par trop à leur aise si personne n'était là pour les surveiller.

Cette cabine sera très commode pour l'eau. Il y a, en effet, maintenant des tuyaux installés pour amener l'eau du Klondike, et des bornes-fontaines fonctionnent de place en place. J'en ai justement une à deux pas de la cabine.

En cherchant du bois, cette semaine, j'ai grimpé sur les montagnes au-dessus du Gold Hill. De là, on domine les deux profonds ravins du Bonanza et de l'Edorado, dont les pentes, creusées par les petites vallées secondaires, présentent des croupes, apparaissant, à ce moment de l'automne, tachetées de jaune d'or, de vert sombre, rouge, etc. Par-dessus ces hauteurs, le regard découvre au loin un coin des Rocheuses, et en bas, le fond bouleversé du Bonanza et de l'Edorado apparaît comme un ruisseau de sable avec ses monceaux de cailloux et de terre lavée. Le Gold Hill, s'avancant à leur confluent,

arrondit sa croupe éventrée, sur laquelle vient se décharger sans cesse la précieuse terre que l'on extrait de ses flancs.

Chaque soir, je fais une jolie petite récolte, qui remplit souvent le plateau de ma balance. Il est vrai que le plateau n'est guère large. Je couche sur mon petit sac d'or, qui se gonfle peu à peu.

Une de nos grandes occupations journalières, le soir, après diner, — je dirai même que c'est la plus intéressante, — consiste à débarrasser l'or, une fois séché, des poussières et du *black-sand* (sable noir) avec lesquels il reste mélangé. Nous nous mettons à le souffler avec précaution, et nous opérons ensuite solennellement le pesage. Nous commençons à devenir assez habiles à ces diverses opérations.

Cela fait, nous allumons nos pipes et nous nous chauffons au coin du poêle, comme deux bons vieux. C'est le meilleur

moment de la journée, où je puis me recueillir et penser aux êtres chers, si éloignés...

Gold Hill, 16 septembre.

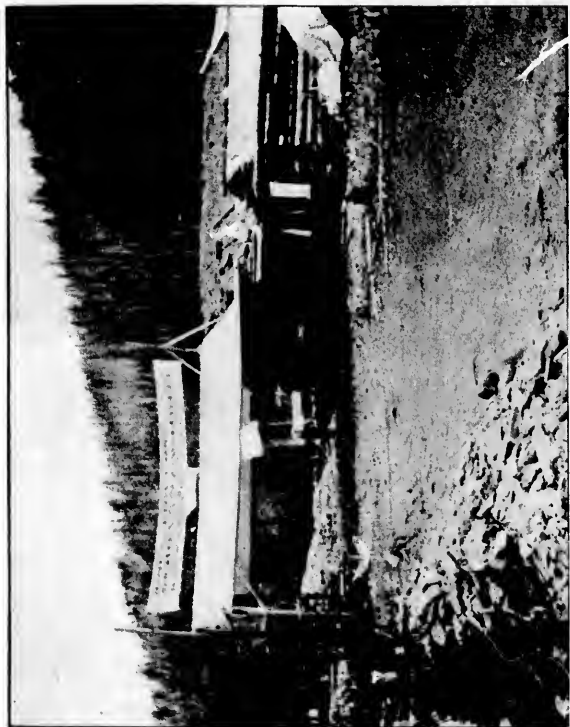
Sur le Bonanza, cela marche aussi bien qu'on peut le souhaiter pour le moment, parce que, comme je vous l'ai dit, le mauvais état des tunnels ne permettra de les travailler que pendant l'hiver, sauf toutefois le n° 1, qui est le mieux boisé. Les laymen que j'y ai mis sont deux bons ouvriers, actifs et intelligents.

Je vais m'arranger avec les propriétaires voisins pour établir, à frais communs, un fossé de débit suffisant pour pouvoir laver à la sluice-box, au printemps prochain. Ce serait une énorme économie de temps et on pourrait laver, par ce moyen, les graviers qui ne *paieraient* pas au rocker. J'espère arriver à faire creuser le fossé avant les gelées, pour que tout soit prêt à la fonte des neiges.

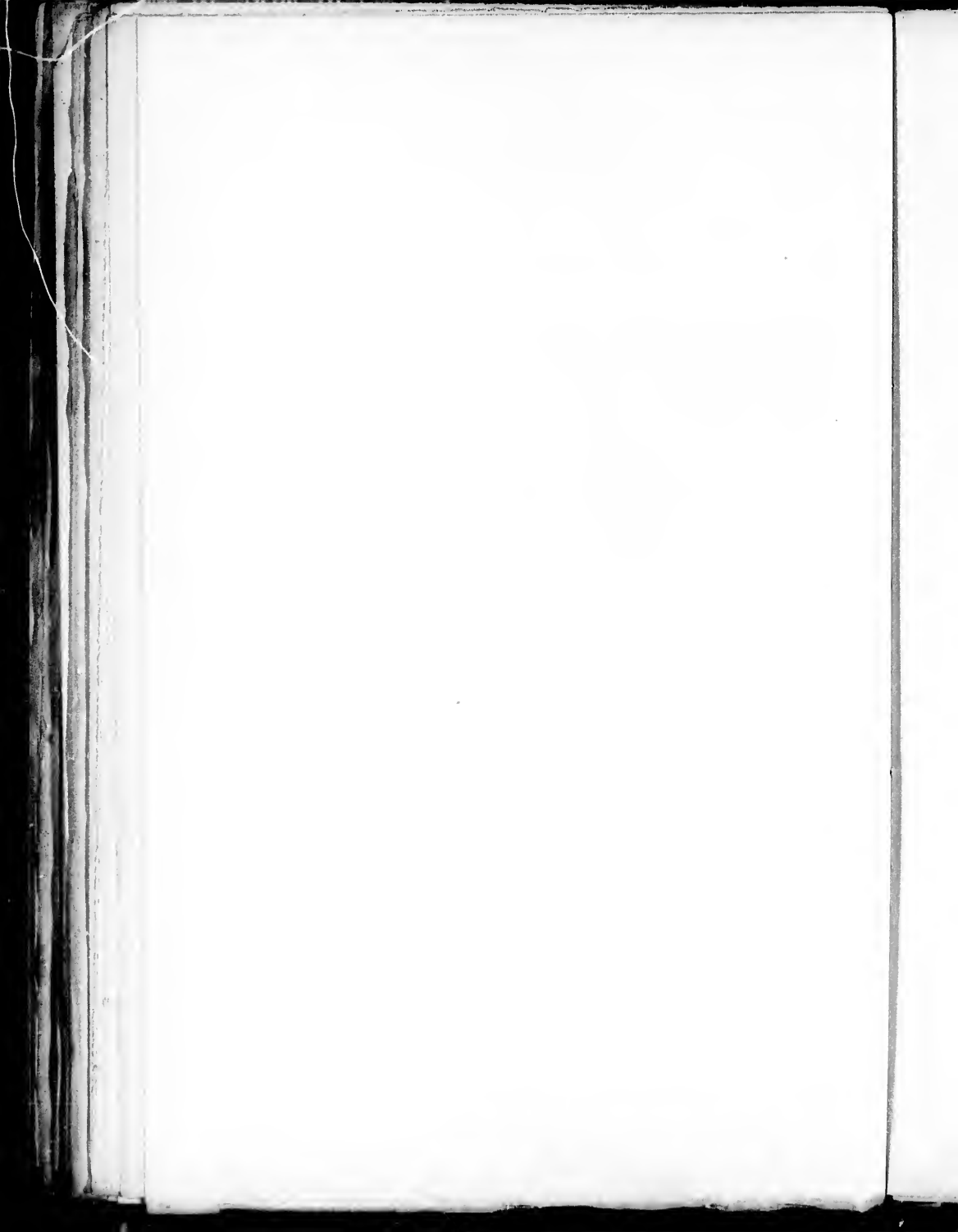
re-  
és...

e.  
bien  
ment,  
trvais  
miller  
1, qui  
j'y ai  
intel-

taires  
fossé  
à la  
serait  
pour-  
qui ne  
ver à  
pour



*Aout 1899.*  
Road House (auberge) au n° 60 du Bonanza.



Ici, mes cinq hommes me font du bon travail. Je les ai mis dans le tunnel d'aval, qui était travaillé par les propriétaires. Ces derniers ont commencé leur tunnel au moins trois pieds trop haut. En effet, souvent le *bed-rock* s'enfonce brusquement et, pour atteindre la *pay-dirt*, il faudrait creuser en contre-bas, ce qui amènerait immédiatement l'eau des parties dégelées. Il faudra que le niveau général soit abaissé d'au moins deux pieds, et je suis sûr de trouver encore une bonne paye dans les parties déjà travaillées.

Le tunnel en amont, où travaillaient les laymen, a été très mal poussé et il n'est pas prudent de s'y aventurer pour le moment.

Au fonds de ce tunnel est creusé un puits d'aération, qui communique également avec le tunnel aval, et que j'ai fait surélever par une cheminée de tôle pour augmenter le tirage et faciliter l'évacuation des gaz qui rendaient le travail pénible toute la matinée. Voici comment mon chantier est organisé :

le soir, on allume un feu à 5 endroits différents ; les feux dégèlent une profondeur de 15 à 16 pouces, que l'on extrait le lendemain, en mettant à part la terre payante et en jetant l'autre au remblai.

Le produit de chaque feu est placé séparément, et les ouvriers marquent le nombre de brouettes qu'ils apportent sur chacun des cinq tas, au moyen d'une aiguille en bois se mouvant sur un cadran en carton où sont inscrits les chiffres de 1 à 15.

Le produit de chacun des tas est placé séparément, et je me rends compte ainsi exactement de la richesse de chaque endroit.

Les tunnels sont poussés jusqu'au bout du claim. Je fais travailler actuellement des galeries latérales, laissant entre elles un palier de 4 pieds d'épaisseur pour soutenir les terres.

Je crois que nous avons encore une dizaine de jours bons pour le lavage.

Pour le moment, j'ai complètement rempli

mon sac d'or et j'en commence un second.

Les capitaux venus d'Europe apparaissent et font de gros achats. M. C. vient d'acquérir encore trois claims sur le Hunker pour 115.000 dollars. Un syndicat français, russe et belge vient d'acheter quatre claims de l'Eldorado pour 300.000 dollars. Je connais le représentant russe, qui est venu nous voir.

Il semble que l'argent, d'abord hésitant à se lancer, prend confiance dans l'avenir du pays.

Gold Hill, 23 septembre.

Nous touchons, je le crains, à la limite de la période de lavage. Il gèle fortement pendant la nuit et la chaleur du soleil n'est plus suffisante pour dégeler. On est obligé de casser la glace pour que le travail du rocker soit possible et on ne peut plus faire des pans que dans les tunnels où le froid se



fait moins sentir. Si cela continue, nous n'en avons plus que pour quelques jours. Quoiqu'il en soit, je suis très satisfait de mon résultat.

Le travail de ce claim est assez délicat. Il faut suivre, pas à pas, ce que fait chaque ouvrier, pour le guider au besoin et ne lui faire négliger aucun moyen d'obtenir le meilleur résultat possible.

Je n'ai pas à me plaindre d'eux. Ils sont intelligents et il suffit qu'ils sachent qu'on a l'œil sur eux. Mais c'est un soin constant.

La route de Dawson à la Fourche vient d'être terminée. Ce travail a été rapidement mené, mais cette route ne donne pas satisfaction à la majorité des mineurs. On l'a fait passer par le sommet des collines de la rive droite du Bonanza, sous prétexte que, établie dans le creek, elle aurait été sujette à des dégradations constantes ; cela va très bien si l'on se rend directement de Dawson à la Fourche, mais, pour tous ceux qui ont affaire sur

les claims, il n'est pas pratique de la suivre. Il paraît que l'on construit un chemin de Bennett à Fort-Selkirk en suivant la voie tracée par la ligne télégraphique. Ce chemin est destiné à être suivi par les courriers cet hiver. C'est la *Canadian Development Company* qui s'est chargée d'assurer le service postal avec des attelages de chiens.

On dit aussi que la continuation du chemin de fer, de Bennett à Fort-Selkirk, est décidée. La ligne suivrait la rive des lacs et du fleuve.

Mais le projet le plus intéressant serait celui d'un chemin de fer, à traction électrique ou à vapeur, pour desservir tous les creeks les plus importants : Bonanza, Eldorado, Hunker, Dominion, etc... Un embranchement aboutirait au Rocky-creek (affluent de droite du Klondike, à environ 12 milles de son embouchure), dans le but d'exploiter et d'amener à bon marché, à Dawson, le charbon d'une mine que l'on a découverte là.

On étudierait aussi le moyen de fournir l'énergie électrique pour l'éclairage et l'exploitation des claims. Il y aura loin alors de la simple chandelle qui, dans le début, se payait jusqu'à 1 dollar pièce.

Tous ces projets prouvent que beaucoup ont confiance dans l'avenir de ce pays; et cette confiance est justifiée, tout en mettant de côté les grosses illusions que l'on se forgeait sur la richesse du Klondike. Il ne suffit pas de s'y rendre pour faire fortune, comme certains ont intérêt à le faire croire. Dès mon arrivée ici, j'ai vu ce qu'il en était, c'est-à-dire que l'on peut faire des placements de capitaux très avantageux avec, en plus, la chance de tomber sur des endroits très riches.

J'ai toute confiance dans la réussite de mon entreprise et, dès que les lavages seront terminés, je vous annoncerai mon résultat, dont il y a lieu d'être très satisfait, si l'on con-

sidère le peu de temps que j'ai mis à l'obtenir.

Avec des capitaux suffisants pour pouvoir se munir d'un outillage, on peut augmenter beaucoup la production, avec des frais d'exploitation bien moindres.

Gold Hill, 30 septembre

La période des lavages est terminée depuis mardi dernier (26 septembre) ; maintenant, la terre gèle aussitôt qu'elle est extraite et nous organisons le travail d'hiver.

Sur le claim du Bonanza, il y a peu de travail de fait à cause, comme je vous l'ai dit, du danger de travailler dans les tunnels avant les gelées, et aussi en raison du temps employé au percement d'un puits de 40 pieds de profondeur.

Sur le Gold Hill, j'ai commencé le travail le 21 août, avec deux ouvriers, et j'en ai eu cinq à partir du 2 septembre. J'ai retiré en

tout 2872 dollars (14.360 fr.) dont 638 dollars pour le claim du Bonanza.

Je suis assez satisfait de ce résultat, que je n'espérais pas obtenir en si peu de temps, étant donné surtout que j'avais à organiser complètement le travail.

Voici comment j'organise le travail pour cet hiver.

J'ai commencé à faire creuser ici des fossés embrassant toute la surface du claim et destinés à recueillir toute l'eau possible provenant de la fonte au printemps. Je l'emmagasinerai dans deux réservoirs et, s'il y en a suffisamment, nous laverons tout le stock en quelques jours à la sluice-box, ce qui exigerait deux ou trois mois au rocker. Si je n'ai pas assez d'eau, j'examinerai un autre moyen. Je fais égaliser la plate-forme devant la bouche des tunnels pour recevoir la terre que mes ouvriers vont extraire. Elle sera retenue, du côté du Bonanza, par une muraille

qui permettra de l'élever considérablement sans augmenter sa base.

On commence à creuser les galeries et les tunnels, ce qui exige le reboisement de ces derniers. On trouve une très bonne paye en faisant ce travail, ce que ne soupçonnait probablement pas mon prédécesseur.

La dépense de bois sera moins forte que je ne l'estimais tout d'abord, en travaillant sur le claim d'une certaine façon que je vous expliquerai. Je suis paré de ce côté : j'ai une provision de bois d'environ 140 *cordes*. Ce sera, je crois, suffisant pour travailler tout ce claim. Le plus cher me reviendra à 11 dollars au pied du Gold Hill. J'en ai d'autre plus près. Je pense que cela coûtera bien deux dollars la corde pour le faire monter du pied de la montagne jusqu'ici.

J'ai acheté, à environ 200 mètres d'ici, une cabine où nous pourrons passer l'hiver, ce qui nous permettra de suivre de près le travail. Nous nous y installerons la semaine

prochaine, et je mettrai dans celle-ci les trois ouvriers qui logent encore sous la tente ; les deux autres ont une cabine. Nous pourrons nous y abriter pendant que nous serons sur le claim et y entretenir constamment de l'eau chaude pour *panner*.

Cet achat s'élève à 125 dollars. J'aurai vite fait de les rattraper en louant la cabine du Bonanza, que des ouvriers m'ont souvent demandée.

Sur le claim du Bonanza, je me suis décidé à établir une chute (260 pieds de longueur) pour envoyer la terre au bord du ruisseau et la laver à la *sluice*. J'organiserai ce travail la semaine prochaine, pour qu'on puisse descendre la terre au fur et à mesure de son extraction.

La ligne télégraphique a gagné Dawson hier. Je calcule que vous serez près de deux mois sans recevoir mes lettres, et moi je serai privé des vôtres pendant trois mois peut-être.



*Avril 1899.*

Maehm: a vapeur fonctionnant sur le Gold-Hill et servant  
- en même temps à dégeler la terre et à remonter les  
déblais d'un puits de 90 pieds de profondeur.



187

Gold Hill, 27 octobre

Le Yukon, après avoir charrié d'énormes glaçons, dont quelques-uns ont plus de 50 mètres de longueur, est pris depuis lundi, bien plus tôt que l'année dernière. Ce brusque amoncellement de glace a causé un accident qui a failli coûter la vie aux passagers d'un bateau à vapeur, *le Stratkon*, qui descendait à Dawson. Dimanche dernier, à minuit, il a été pris par les glaces qui l'ont brisé sous leur formidable pression. Les passagers, à moitié endormis, n'ont eu que le temps de sauter, sans être habillés, sur la glace, et le bateau a sombré aussitôt, avec trente-deux sacs de dépêches qu'il apportait. C'est le télégraphe qui nous a appris tout cela. On dit que l'on va envoyer des scaphandriers pour faire des recherches et tâcher de retirer les sacs de lettres, mais ce sera difficile, car on ignore même l'endroit où ce bateau a

sombré, la glace s'étant reformée immédiatement au-dessus de lui.

J'ai eu assez de mal à me procurer un chien convenable. J'ai fini par en trouver un que j'ai payé assez cher, 35 dollars. C'est un gros chien noir, à poil frisé ; nous l'appelons *Niger*, un gros pataud avec une bonne tête de bête ; il est robuste et tire le traîneau courageusement. Quand je joue du violon, ce qui ne m'arrive pas souvent, il se met à pousser de petits grognements ; je ne sais pas encore si je dois les attribuer à la satisfaction ou au mécontentement.

Nous sommes remontés sur le Gold Hill, le 17, avec le chien, pour pouvoir redescendre le traîneau, qui était ici.

La cabine que j'ai achetée était enfin libre et nous nous sommes mis en devoir de nous y installer. Du claim à la nouvelle cabine, il y a beaucoup à monter : nous nous sommes attelés au traîneau avec le chien, et nous l'avons hissé sur la neige glissante, en nous cram-

ponnant des pieds et des mains. Après quatre ou cinq voyages, le déménagement était fait et nous avons commencé l'installation : monter le poêle, poser les rayons pour la vaisselle, etc., etc. Les lits sont de simples toiles tendues sur deux traverses. Nous nous y couchons dans des couvertures jusqu'à ce que le froid nous oblige à transporter nos lits-sacs dans tous nos déplacements. Les fenêtres, du côté de Stockum, n'avaient plus de vitres ; nous y avons collé de la toile. Les planches de la porte laissaient des intervalles à passer la main ; nous les avons bouchés avec du papier et des chiffons et nous avons tendu une toile par-dessus.

Nous nous sommes confectionné une table tant bien que mal et nous avons apporté nos tabourets. Je crains que nous n'y soyons pas bien chaudement, car on sent déjà de petits zéphirs qui viennent de partout, et qui n'ont rien d'agréable.

La moitié seulement de la cabine est

planchéiée. Elle est tendue d'étoffes des plus disparates : drap, toile blanche, toile bleue, etc., cela garantit toujours un peu du froid.

Samedi dernier, nous sommes redescendus à Dawson avec le chien attelé au traîneau. La piste n'est pas encore bien bonne : il n'y a pas assez de neige pour faire disparaître les rochers, les morceaux de bois, etc., qui gênent bien les traîneaux. De plus, le chien n'était pas encore bien habitué à nous. Nous n'avions pas de cordes pour le tenir en laisse et, si nous l'abandonnions à lui-même, il filait comme une flèche avec le traîneau à vide dansant derrière lui, au risque d'occasionner un accident en rencontrant d'autres attelages. Enfin nous avons fini par arriver à Dawson, en traversant le Klondike sur la glace. Cela va nous épargner maintenant, à chaque passage, 50 centimes qu'il nous fallait payer pour traverser le pont ou prendre le bac.

A Dawson, on ne voit plus maintenant que des traîneaux dans les rues et l'on n'entend plus que des "*much on!*" C'est le cri unanimement employé pour exciter les chiens, qui le comprennent à merveille.

Les dames semblent prendre un grand plaisir à se faire promener en traîneau par les chiens. Mais le progrès marche et, cette année, les traîneaux à chevaux ont fait leur apparition, de jolis traîneaux comme en voit à Montréal, avec des grelots aux harnais du cheval. Il y a ainsi quelques jolis attelages.

Je crois que nous pourrons avoir, à Dawson, de l'eau à la borne-fontaine, tout l'hiver. En effet, la Compagnie qui a fait installer ces borne-fontaines les a fait entourer d'une petite construction en planches abritant un poêle chauffé nuit et jour. De plus, l'eau est envoyée chaude dans les tuyaux et avec une grande pression, ce qui l'empêchera probablement de geler dans les

grands froids. Je paye l'eau un dollar par mois.

Nous avons arboré nos casquettes de fourrure et nos gros paletots en cuir doublés de peau de mouton. Nous portons comme chaussures, ici sur le claim, de gros bas froncés, qui s'ajustent par-dessus le pantalon, et une paire de mocassins. Ces mocassins sont très incommodes et l'on se fatigue beaucoup à marcher avec lorsqu'on n'y est pas habitué.

A Dawson, nous avons été, cette semaine, pour la première fois, au grand opéra. On y donnait *Faust*, et nous avons voulu voir ce que c'était que *Faust* joué à Dawson. Cruelle déception ! D'abord, c'était *Faust* sans musique ! Il y avait bien quatre ou cinq musiciens, mais il ne jouaient que pendant les entr'actes. Et quels costumes ! quels acteurs ! Méphistophélès lisait tranquillement son rôle, et le reste à l'avenant. Ce théâtre est assez grand, avec deux étages de

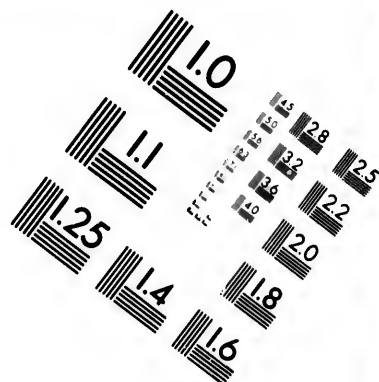
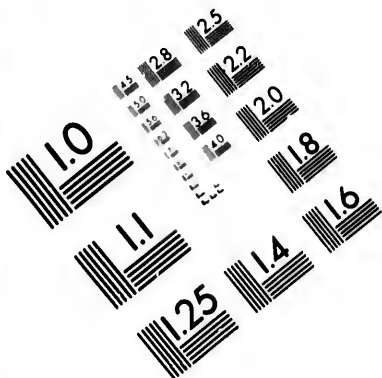
loges. Le public était curieux à voir : des mineurs, pour la plupart, avec de gros pale-tots et des bonnets de fourrure, et tout ce monde fumant à qui mieux mieux. C'était amusant à voir ; mais, quant à *Faust*, lorsque je le reverrai en France, je me souviendrai de cette représentation.

Mais j'arrive à l'affaire qui m'a retenu à Dawson jusqu'à hier. C'est l'achat d'un terrain à l'angle de la troisième avenue et de la deuxième rue. Cette troisième avenue se bâtit beaucoup et prend une grande importance.

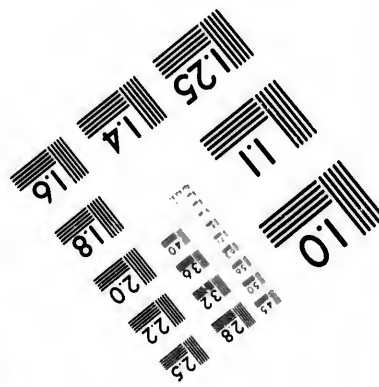
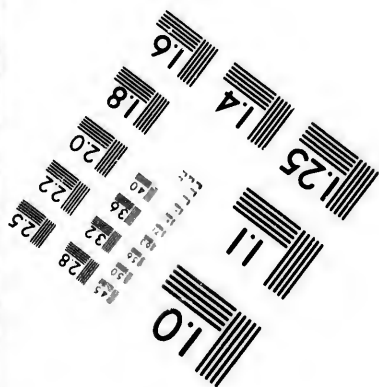
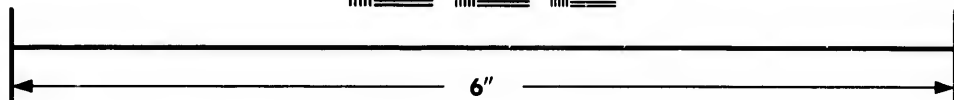
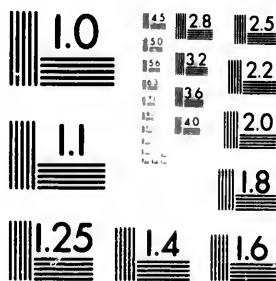
Sur ce terrain est bâtie une maison très bien construite, très coquette, avec un étage et toutes les commodités que l'on peut trouver maintenant à Dawson. Au rez-de-chaussée, il y a une salle à manger, une cuisine pour un restaurant et une grande salle où doit s'installer le *Dawson-Club*. Au premier étage, il y a neuf chambres, dont deux sur la façade, très jolies. Les fenêtres







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 28  
16 32 25  
18 22  
20  
18

10  
01

sont dans une petite tourelle s'avancant en avant de la façade et produisent le meilleur effet du dehors. Toute la construction est très soignée. Cette maison occupe un peu plus de la moitié du lot que j'ai acheté. L'autre partie pourra être bâtie, comme j'en ai l'intention, et rapporter un bon bénéfice.

Elle est louée 350 dollars par mois, payables d'avance. Comme j'ai payé le tout 7.000 dollars, c'est un bon revenu.

Nous voilà donc propriétaires, à Dawson, d'une jolie maison bien louée. Il y a comme cela beaucoup de bonnes occasions à saisir.

Le propriétaire de cette maison était criblé d'hypothèques qu'il devait amortir, avant le 25, sous peine de perdre sa propriété, ce qui l'a rendu plus coulant sur beaucoup de choses.

Pour le moment, il n'y a rien à craindre de l'incendie venant de l'extérieur, puisqu'il n'y a aucune construction adjacente. Si l'on bâtit à proximité, je ferai assurer la maison.

La prime à payer est de 7 0/0 de la valeur déclarée.

Sur le claim du Gold Hill, mes six ouvriers sont en plein travail. J'ai fait creuser de deux pieds le sol des tunnels des galeries, et l'on gratte ainsi une quantité notable d'or qu'il eût été dommage de perdre. Je crois que ce claim sera exploité, cet hiver, d'une façon modèle.

Mes ouvriers me sont attachés par contrat, sans augmentation de prix, jusqu'à la fin des lavages du printemps.

Au claim du Bonanza, mes laymen ont été pris de *la fièvre d'or du cap Noune* et sont partis. Il faut que je les remplace. Peut-être ferai-je travailler à gages.

Malgré les nombreux départs pour le cap Noune, qui ont eu lieu par les derniers bateaux, Dawson est toujours aussi animé. La même foule encombre les trottoirs des rues et, comme toujours, la base de la conversa-

tion est le dollar. On n'entend que ce *dollar*. C'est bien le dieu du pays.

On peut prévoir qu'il y aura encore une forte émigration pour le cap Nouné au printemps prochain. Ce sera une crise passagère pour Dawson, mais il n'y a rien à craindre, car le pays est riche et il y a de l'or pour longtemps.

On oblige les émigrants à hiverner à Saint-Michel et, malgré cette précaution, on craint que plus de 25 0/0 des mineurs périssent sur les nouveaux champs d'or. Il paraît que c'est un pays terrible l'hiver, surtout à cause du manque de bois. A Saint-Michel même, nous apprenons qu'il y a 350 cas de fièvre typhoïde.

A Dawson, au contraire, l'état sanitaire est excellent. Les hôpitaux sont obligés de fermer et de se transformer en *bars*. Les médecins cherchent une autre profession ou émigrent.

Dawson, 13 novembre

Notre chien s'est habitué à nous. Il remue intelligemment la queue quand on lui parle. Je lui dit qu'il a l'air bête et qu'il n'est qu'un gros pataud. Il est content et prend cela pour des compliments.

Comme nous montons, presque chaque fois, avec des provisions ou des outils, nous suivons le traîneau à pied, mais, en descendant, nous montons sur le traîneau et il nous mène rapidement.

J'ai engagé un ouvrier de plus sur le claim. Il y a déjà un fameux tas de terre d'extrait. Combien contient-il d'or ? Mystère. Il faut patienter jusqu'aux lavages, mais les indices sont très bons.

Depuis trois ou quatre jours, il souffle une petite bise qui vous coupe la figure en quatre. Quand nous sommes descendus, samedi, le thermomètre marquait 28 degrés

au-dessous de zéro : c'est déjà un joli petit froid. En arrivant à Dawson, ma barbe était transformée en un seul bloc de glace, produit par l'haleine qui gèle aussitôt. Ma moustache, à chaque brin de laquelle était suspendu un glaçon, était collée avec ma barbe, de sorte que je ne pouvais presque pas ouvrir la bouche. Le chien, lui-même, était tout blanc de givre. Ce sont les extrémités qui craignent le plus : pieds, mains, nez, oreilles.

Nous portons un casque de fourrure qui se rabat tout autour du cou et des joues, de sorte qu'il n'y a que le milieu du visage qui soit exposé au froid. Encore en voit-on quelques-uns coiffés de casques formant masque ; nous avons d'énormes gants de peau d'ours et, quand il fera plus froid, nous mettrons encore des mitaines par-dessus : cela nous fait de longs bras qui descendent presque jusqu'aux genoux et nous font ressembler à des gorilles.

Nous allons prendre deux ou trois jours



pour organiser notre cabine à Dawson, qui est notre quartier général ; je veux que nous ayons ici une habitation convenable, car il ne faut pas oublier que nous abritons, ici, le Consulat de France !

Nous avons déjà cloué du papier sur les murailles. Le papier empêche beaucoup le froid de pénétrer. Nous avons tendu le plafond de toile blanche et nous allons tendre les murs avec une belle étoffe à fond rouge sur lequel se détachent de jolies fleurs. Cela ne fait pas mauvais effet du tout. Après, nous mettrons des rideaux aux fenêtres, une tenture à la porte, etc.

Je me félicite d'avoir bien jugé Atlin, lorsque nous y avons passé au printemps. Nous voyons journellement des gens qui en reviennent. Le travail d'été n'a pas été satisfaisant et très peu de monde y passera l'hiver. Il y a certainement de l'or, mais pas en quantité suffisante pour être exploité individuellement par les méthodes ordinaires.

L'exploitation hydraulique, par de puissantes compagnies, peut seule y donner des résultats.

Quand on a quelque chose à faire à Dawson, cela n'en finit plus. Les gens ne se lèvent qu'à 10 ou 11 heures, et toutes les matinées sont perdues.

J'ai touché, le 2, mon loyer de 350 dollars pour le mois de novembre. Je vais faire construire une petite cuisine derrière le bâtiment afin de donner plus d'espace à la salle à manger. Je me suis entendu avec mon locataire général, qui me payera 5 0/0 par mois de l'argent dépensé à cette petite construction.

On s'occupe de mettre la grande salle de devant en état de recevoir le *Dawson-Club* qui aura sa salle à manger et sa buvette.

La viande a bien augmenté, à cause d'une quantité de bateaux, amenant du bétail, qui sont pris dans les glaces. Nous nous en privons un peu en attendant qu'elle baisse de

prix. Il faut payer, au minimum, 85 cents (4 fr. 25) la livre.

C'est étonnant ce qui se consomme de bonbons à Dawson. Il y a un marchand qui, avec une petite boutique de quatre sous, a gagné 30.000 dollars.

Le premier courrier sur la glace va partir après demain. Pourvu que mes lettres ne fassent pas un plongeon au fond du Yukon. En somme, l'interruption n'aura pas duré longtemps, grâce au télégraphe qui permet d'être renseigné sur l'état de la glace à chaque point du fleuve.

C'est aujourd'hui que l'école catholique a commencé à recevoir des enfants. C'est notre curé, le Père Gendreau, qui l'a fait bâtir.

Hier, à l'église, était exposé le chapelet en pépites dont les catholiques de Dawson ont fait présent au Père Gendreau, qui va l'envoyer à l'Exposition de Paris. C'est un joli travail. Les pépites qui le composent sont remarquablement belles.

J'espère que le Père Gendreau le confiera en mains sûres pour l'emporter, et que le chapelet en question n'aura pas le sort d'un lot de pépites qu'il avait remis à un soit disant comte de X... et que ce dernier a vendues en route, au lieu de les remettre à leur destinataire.

Tous les dimanches, Mac Donald, le roi du Klondike, assiste à la grand'messe avec sa jeune femme qu'il vient d'épouser à Londres. Ils ont de splendides appartements à l'hôtel Mac Donald, récemment terminé et qui lui appartient. C'est ce Mac Donald qui a fait reconstruire, en partie, l'église détruite par un incendie.

Gold Hill, 17 novembre

Je suis revenu ici hier, sans même que notre installation à Dawson soit complètement terminée. Maintenant que le plus gros du travail est fait : le plafond, les murailles,

les rayons pour la vaisselle et notre linge, etc., notre cabine a un aspect très engageant ; quand les rideaux et les portières seront posés, ce sera parfait.

Nous la garderons le plus propre possible, quoique ce soit assez difficile pour une pièce qui sert à tout faire. A ce sujet nous avons, Tarut et moi, les mêmes goûts de propreté.

Notre table à toilette est formée d'une planche clouée contre le mur et que nous avons recouvert d'une belle serviette blanche.

Les rayons pour la cuisine, placés dans l'endroit le moins apparent, sont revêtus de toile blanche ; ceux destinés à notre linge sont habillés de la même étoffe que celle des murailles. L'ensemble n'a pas mauvais air. Nous avons planté force clous.

Nous avons pu, enfin, déballer tous nos effets, dont beaucoup étaient encore dans des sacs.

C'est une grande amélioration pour nous d'avoir un intérieur propre, bien tenu, même

un peu coquet . . . pour le Klondike. Nous y dépenserons, avec plaisir, trois ou quatre jours, de temps en temps, pour nous reposer de la rude vie que l'on mène sur les claims.

Je suis remonté seul au Gold Hill et j'ai couru toute la journée pour le bois, dont il me faut une bonne quantité chaque jour. Les charretiers sont très occupés et ont besoin d'être poussés.

Ici, je suis obligé de faire fondre la neige pour me procurer l'eau nécessaire au filtre. Il n'y a pas moyen de faire autrement, mais c'est long et cela nous fait perdre du temps.

Il y a beaucoup de femmes sur le Gold Hill. Les Américaines n'ont pas froid aux yeux. On en rencontre même conduisant, aussi bien qu'un homme, leur traîneau de trois ou quatre chiens. Aujourd'hui, sur mon chemin, j'ai croisé un petit bonhomme de cinq ans environ, qui s'efforçait d'atteler quatre chiens à un traîneau. Il m'a appelé à son secours, ne pouvant y parvenir seul, puis

il est parti comme un homme avec son attelage, lançant force *mush-djé-ha*. Il avait de grands cheveux blonds s'échappant en mèches folles de son bonnet pointu.

Ils sont à bonne école, ces gamins, pour devenir débrouillards.

On rencontre, en ville et sur les creeks, quelques bicyclistes semblant fort bien s'accommoder du plus ou moins bon état des chemins.

Ce serait fort agréable, l'été, si l'on avait de belles routes, car la marche est bien fatigante.

Les Indiens profitent de ce temps froid pour faire de belles pêches. Ils sont curieux à voir, hommes et femmes, enveloppés dans des couvertures, accroupis, immobiles, au bord d'un trou creusé à coups de hache dans la glace. Ils semblent être pétrifiés. Seul, le bras, qui manie une courte ligne, s'élève et s'abaisse alternativement. On les rencontre ensuite en ville, promenant leurs poissons gelés, raidis, qui ressemblent aux poissons

en fer-blanc des enseignes des marchands d'engins de pêche, en France. Leur butin vendu, ils vont faire leurs emplettes et se chauffer auprès des gros poêles des magasins. Là, ils observent, attentifs, le va-et-vient des clients, mais sans montrer jamais aucun étonnement à la vue de tous les produits de la civilisation, bien qu'intérieurement ils soient émerveillés.

Je suis donc seul, ce soir, et j'ai passé ma soirée à écrire. C'est mon seul plaisir ici, au milieu de cette vie de luttes, d'anxiétés et de fatigues.

Dawson, 20 novembre.

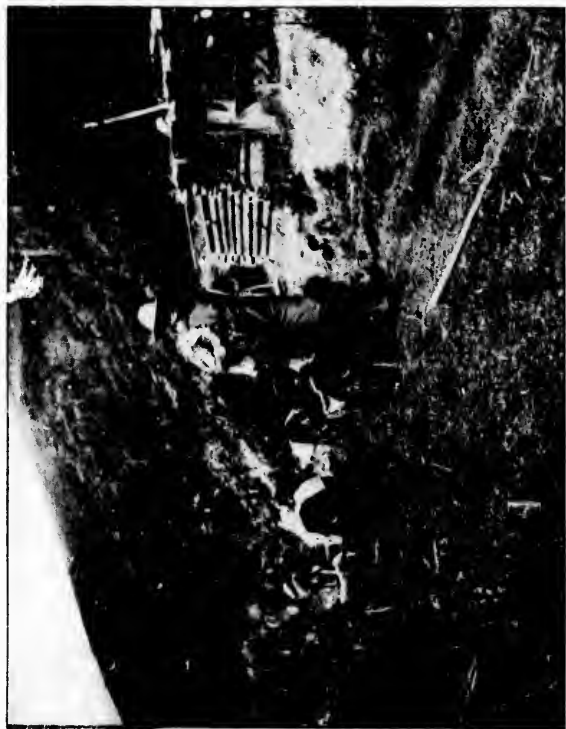
Je suis descendu, samedi, à Dawson et nous allons remonter demain sur le claim. Un courrier, que l'on attendait depuis deux jours et qui a été retardé par le mauvais état de la glace, est arrivé dans la soirée. Je suis allé trois ou quatre fois à la poste, mais je



nds  
atin  
t se  
aga-  
ient  
cun  
s de  
ils

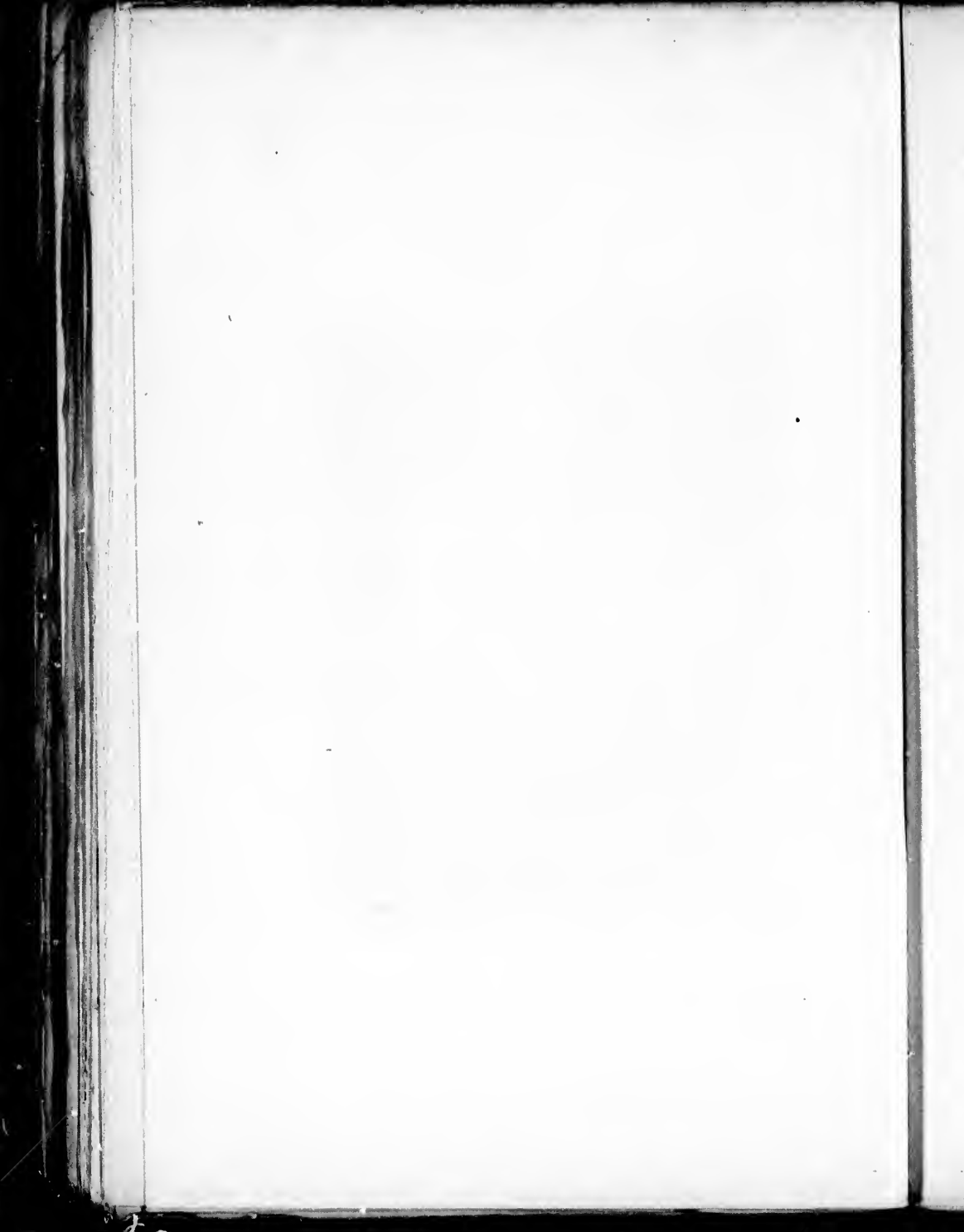
e ma  
i, au  
et de

m et  
aim.  
deux  
état  
suis  
mis je



*Juillet 1899.*

Convoi de chiens transportant des provisions.



n'ai pas encore de lettres. Je me console en pensant que le courrier n'est pas encore complètement dépouillé et que je pourrai avoir quelques lettres demain matin avant de partir.

Sur le Gold Hill, le travail marche bien, les prospects sont bons.

Il est probable que j'attendrai d'en avoir fini avec le Gold Hill pour attaquer le claim du Bonanza, pour lequel je n'ai pas encore de laymen. Je préférerais y mettre des ouvriers à gage et surveiller de près le travail.

J'ai fait l'acquisition, pour 20 dollars, d'une petite forge destinée à aiguiser les pics. Cet aiguisage, très simple à faire, devenait en effet très coûteux. Le forgeron se fait payer un dollar pour trois pics et, avec des ouvriers qui piochent dix heures par jour, les pics ont besoin d'être aiguisés souvent. Je réaliserai donc par là une économie assez sensible.

On commence à pouvoir se procurer du charbon, qui coûte environ 4 dollars les 100 livres, rendu sur le claim.

La température s'est bien adoucie. Certains, qui habitent le pays depuis une dizaine d'années et plus, prétendent qu'ils n'ont jamais vu un temps aussi doux à cette époque de novembre. Peut-être paierons-nous cela plus tard, mais, en attendant, c'est autant de pris sur l'hiver.

Dawson, 3 décembre.

Nous n'avons pas de nouvelles de France depuis quinze jours, et il n'y a pas de courrier d'annoncé. Cette absence de nouvelles est toujours pénible, mais il faut en prendre son parti ; le service de la poste, en hiver, ne peut guère se faire sans à-coups dus aux variations de température, surtout au com-

mencement et à la fin. Je suppose que, de votre côté, il en est absolument de même et que vous recevez mes lettres très irrégulièrement.

Ce mois de novembre a été vraiment exceptionnel. La moyenne de la plus basse température de chaque jour est de 14 degrés centigrades, tandis que cette même moyenne, l'année dernière, était de 29 degrés. Le jour le plus froid a été le 12, où le thermomètre a marqué 26 degrés. L'année dernière il a atteint 41 degrés le 19 novembre. Mais cette température, relativement élevée pour la saison, gêne beaucoup le travail sur nombre de creek-claims où les trous sont envahis par l'eau, même sur les bench-claims on est obligé de boiser dans beaucoup de cas où une température plus basse rendrait le boisage inutile.

Sur le Gold Hill, mes ouvriers sont maintenant occupés à retirer de la *pay dirt* (boue

payante). Nous travaillons, en ce moment, dans une *paye* excellente : 2 pieds de hauteur avec une moyenne approchant un dollar au pan. C'est très encourageant.

Les deux tunnels sont percés jusqu'au fond du claim. Au fond de celui d'amont, est percé un puits d'aération, qui communique également avec la partie aval du claim par une galerie transversale. Ces deux tunnels étaient creusés trop haut. Le bed-rock étant très onduleux, on ne pouvait l'atteindre en de certains endroits et, par conséquent, extraire toute la terre payante. J'ai donc fait creuser de deux pieds le sol des tunnels et galeries et fait reboiser complètement les tunnels. Ce travail a été amplement payé par l'or qu'il a produit et qui, autrement, eût été perdu.

Si je puis avoir suffisamment d'eau au printemps pour pouvoir *sluicer*, le lavage sera fait en très peu de temps, et j'attaquerai aussitôt le claim du Bonanza.

Le *Dawson-Club* va s'installer incessam-

ment dans notre immeuble. La salle principale possède maintenant un joli parquet en bois de Californie. Les murs et le plafond sont tapissés avec du très beau papier. Il y a, en plus de cette salle, une salle de jeu et un salon particulier. La salle à manger et la cuisine sont installées dans une annexe ajoutée au bâtiment principal.

Dawson possède maintenant une compagnie de pompiers très bien organisée. Les pompes à vapeur, constamment sous pression, sont remisées à deux endroits différents reliés téléphoniquement. Moins de quatre minutes après l'alarme, elles sont capables de combattre le feu à n'importe quel point de la ville, au moyen d'un long tuyau qui les relie au point incendié. Les pompes restent sur la glace, où des trous sont creusés pour les mettre en communication avec l'eau du fleuve.

Le Gouvernement du Canada vient d'en-

trer dans la voie des réformes nécessaires à apporter aux lois qui régissent les placers du Klondike, en modifiant, pour commencer, les conditions que doit remplir chaque propriétaire de claim pour obtenir le renouvellement de ses titres. Jusqu'à présent, ce renouvellement n'était acquis que par trois mois de travail ininterrompu sur le claim ; si cette condition n'était pas remplie au bout d'un an, le porteur du titre était déchu de ses droits. Il suffira maintenant de verser 200 dollars au bureau du Commissaire de l'or et le titre sera renouvelé. On nous fait espérer que l'abaissement du prix de la *royalty* ne tardera pas non plus.

J'étudie différentes affaires pour la prochaine campagne et je chercherai à obtenir des options, s'il est possible, mais les bonnes occasions peuvent se présenter d'un moment à l'autre et elles échappent si on n'est pas à même d'en profiter immédiatement. Il y a notamment sur l'Edorado, des claims excel-



lents à vendre. Les prix sont élevés, mais on est sûr de ne pas perdre son argent.

Après ce travail d'hiver, j'aurai acquis toute l'expérience désirable, connaissant, dans tous leurs détails, les nombreux frais d'exploitation, le rendement que l'on doit exiger d'un claim pour en retirer un bon profit, les améliorations à apporter aux méthodes de travail, etc.

A cette époque, Dawson est calme, car tous les mineurs sont sur les claims pour travailler.

Les magasins commencent à organiser leur vitrines en vue de Christmas. Ils exposent tout ce qu'ils ont de beau à cette occasion. On prépare aussi un Bazar de la Charité en faveur de l'Hopital Sainte-Marie. Les dames seront en costumes de *Nurses* (garde-malades). Il y aura toutes sortes d'attractions.

Un traineau attelé de quatre chevaux fait,

deux fois par jour, le service de Dawson à la Fourche. Hier, au moment où je le rencontrais, il est venu justement à verser, accident assez fréquent dans ces mauvais chemins. Heureusement, personne n'a eu de mal et les voyageurs, parmi lesquels il y avait deux dames, se sont relevés en riant.

Nous avons diné hier, M. Tarut et moi, chez un vieux Savoyard qui possède un claim au n° 46 du Bonanza. Il y a douze ans qu'il habite l'Alaska et ce long séjour dans le pays n'a pas altéré sa bonne humeur. Nous nous arrêtons souvent chez lui en passant et il a tenu absolument à nous faire les honneurs d'un lapin. Son lapin, du reste, était bon, tendre et gras. La sauce seule laissait à désirer par manque de vin, mais, au Klondike, on n'y regarde pas de si près.

Gold Hill, 13 décembre.

J'ai fait connaissance avec le froid, cette semaine. La température s'est brusquement abaissée, dans la nuit de lundi à mardi, et le thermomètre a marqué 42 degrés de froid.

A 5 heures du matin, j'ai été obligé de me lever pour faire du feu. J'avais froid dans mon lit-sac. Cela m'a fait profiter de la vue d'un joli phénomène, une sorte d'aurore boréale. C'était un grand et large cercle lumineux qui, comme une immense écharpe, traversait tout le firmament, au nord de Dawson.

Nous nous sommes mis en route ce matin, malgré le froid. En nous couvrant suffisamment, cette température se supporte encore facilement, si le vent ne souffle pas ; mais en traversant le Klondike pour entrer dans

la vallée de la Bonanza, il souffle presque toujours une brise qui rend le froid terrible. En prenant des précautions, on parvient facilement à se rendre inaccessible au froid, sauf cependant le visage qu'il n'y a guère moyen d'abriter. C'est le bout du nez qui est le plus en danger, d'autant plus que le froid finit par le rendre insensible, au point de ne pas sentir quand il gèle. Aussi, on se regarde de temps en temps et réciproquement le bout du nez, pour voir s'il est en bon état, car il blanchit quand il commence à geler, puis devient tout rouge et cela est bien douloureux, paraît-il.

Je ne puis porter mon lorgnon dehors, parce que l'haleine se dépose sur les verres et est transformée immédiatement en glace. D'ailleurs, toute la figure ne forme bientôt plus qu'un bloc de glace, ma moustache colle à ma barbe, au point d'empêcher la bouche de s'ouvrir ; partout où l'haleine peut s'accrocher, sur les cils, les sourcils,

elle se transforme en glace. Mais cela n'a rien de terrible ; on s'habitue parfaitement au froid.

La cabine n'était pas chaude quand nous sommes arrivés ici. Il a fallu deux bons jours pour la réchauffer. Mais nous n'y avons pas eu froid la nuit, dans nos couvertures. Je crois que nous y pourrions supporter assez facilement les périodes de froid intense, comme celle que nous venons de traverser, et qui se renouvelleront certainement encore.

Je suis monté deux fois vers l'Edorado, pour visiter un très riche claim qui est à vendre. Je fais à son sujet une enquête minutieuse, car il ne s'agit pas d'une affaire de peu d'importance. Je chercherai à obtenir une promesse de vente.

Aucun ruisseau au monde n'a une richesse comparable à cet Eldorado. Ses claims sont bien intéressants à visiter. Je suis descendu dans quelques-uns et partout on voit briller

l'or. Au bord d'un trou, duquel on retirait de la terre, j'en ai examiné un bloc gelé, littéralement criblé d'or, comme si on l'avait jeté à poignée. Je suis revenu émerveillé de ces deux visites. Je n'épargnerai rien pour me rendre compte, autant qu'on peut le faire, de la valeur probable des propriétés que je vais examiner.

Nous avons dîné, dimanche, chez le juge D... Le juge et madame D... sont des plus aimables à notre égard. Voici le menu du dîner : potage au riz, rôti froid, olives, vol-au-vent, canard rôti aux petits pois et dessert, crème au chocolat, etc., le tout arrosé avec un bon petit vin blanc de Californie. Cela nous change un peu de notre ordinaire. Puis on passe au salon prendre le café, et la soirée s'achève en bavardant. Le juge a toujours quelque chose d'intéressant à raconter.

Le Bazar de la Charité ouvrira le jour de

Noël. Il y a toutes sortes de divertissements et les visiteurs seront mis à contribution sous toutes les formes. Des diners seront donnés chaque soir au prix de 3 dollars. Il y aura de la musique, des danses, etc. Ces dames qui font partie du Comité ont consenti à tout, pourvu qu'il y ait des danses. Elles seront en costumes d'ambulancières avec la croix rouge en brassard.

Dawson, 24 décembre.

En l'honneur de Noël, nous avons débouché, ce soir, une boîte de sardines et une boîte de conserves de rognons. Ajoutez à cela une livre de noix, deux petits gâteaux feuilletés du grand pâtissier de la ville, et vous aurez un aperçu du luxe de notre réveillon.

La viande fraîche est toujours aussi chère

et, comme le paysan français, nous n'en mangeons que le dimanche. Les autres jours de la semaine, nous vivons de conserves, bœuf ou mouton, de riz ou de légumes secs. Malgré le roulement établi, nous n'arrivons pas à la variété. Pour dessert, les fruits séchés nous sont d'un grand secours ; avec poires, pommes, abricots, pêches, nous confectionnons des marmelades excellentes et très hygiéniques. Nous faisons aussi des juliennes au Liebig, aussi bonnes qu'avec du bouillon.

Du reste, pour répartir équitablement la peine entre nous deux, nous faisons la cuisine chacun à notre tour et, l'amour-propre aidant, nous sommes déjà d'une jolie force.

Nous avons subi, cette semaine, un petit froid de 45 degrés, avec lequel on n'est guère à l'aise dehors. Les premiers grands froids sont assez durs, puis on finit par s'accou-



tumer un peu et, quand il n'y a que 30 degrés, on se trouve comme dans un paradis.

L'aspect de Dawson est assez curieux par ces grands froids. On se croirait dans un pays habité par des animaux fantastiques, vêtus de toutes sortes de fourrures. Certains ont même un masque qui ne laisse apercevoir que les deux yeux, car c'est le visage qui est le plus difficile à protéger. Je me suis fait geler le nez, mercredi dernier, un tout petit rond sur le bout, large comme une pièce de 50 centimes. Heureusement que M. Tarut s'en est aperçu à temps, car je ne sentais rien. Il m'a dit tout à coup : mais votre nez gèle ! J'ai aussitôt pris de la neige et j'ai frotté vigoureusement, de sorte qu'il n'y a pas eu grand mal.

Nous voici, maintenant, dans la période des jours les plus courts. Quand le ciel est clair, vers midi, les rayons de soleil rasant la montagne, au pied de Dawson, et viennent éclairer d'une belle lumière rose la neige des

pentés qui dominent la ville au nord. Mais le soleil a comme honte de se montrer. Dans quinze jours, je pense, on commencera à l'apercevoir de nouveau.

Dawson, pendant l'hiver, ressemble à une immense usine, dont les cheminées vomissent des torrents de fumée. C'est un véritable nuage qui couvre toute l'étendue de la ville.

Le système de distribution d'eau ne fonctionne plus. C'est dommage, car c'était bien commode. On est obligé maintenant d'avoir recours aux porteurs d'eau, qui en délivrent un seau d'environ 20 litres pour 25 cents.

En revanche, les rues sont sur le point d'être éclairées à l'électricité. Jusqu'à présent, pour sortir le soir, il fallait être muni d'une lanterne pour ne pas tomber dans quelque fossé. C'était comme une troupe de feux follets se promenant de côté et d'autre.

Mes ouvriers sont descendus hier pour fêter Christmas. Je leur ai donné à chacun

un acompte de 50 dollars. Ils voulaient plus, mais je n'ai pas consenti, me doutant bien qu'ils allaient dépenser tout leur argent. En effet, ce matin, l'un d'eux, un Norvégien, est venu me trouver et m'expliquer, la bouche empâtée, qu'il avait tout dépensé dans la nuit. Je lui ai donné cinq dollars pour le faire vivre aujourd'hui ici. Les autres en ont fait autant. Ils auraient eu 100 dollars et plus, que tout cet argent aurait suivi le même chemin. Ces gens-là sont comme des brutes. Quand ils viennent en ville, ils jettent l'or sans compter.

Sur mes claims, le travail continue à bien marcher et à me donner les meilleures espérances.

Gold Hill, 29 décembre.

Nous sommes remontés mardi dernier. Il ne faisait pas trop chaud, mais on se réchauffe

en marchant et, en prenant la précaution de se garantir le visage, on ne risque pas grand'chose. La cabine ici était bien froide. Tout était gelé et il y avait au moins un centimètre de glace sur les vitres de la fenêtre.

Il a fait très froid cette semaine. En ce moment, le thermomètre est encore au-dessous de 45 degrés ; ce temps-là est bien désagréable. Il faut entretenir tout le temps un feu d'enfer si l'on veut avoir suffisamment chaud, et encore il faut se mettre tout à côté du poêle. Pendant la nuit, tout gèle. On entend la glace qui fait craquer les vases et on se blottit un peu plus sous les couvertures.

Tout le temps que nous ne passons pas à la mine, nous le passons à la cabine. Ce n'est pas très gai, avec ces jours si courts.

Je suis allé, dimanche soir, à la messe de minuit. L'église était pleine. La messe a duré de minuit à deux heures. Il y avait de jolis chants. Les enfants de l'école catholique ont

chanté des cantiques, accompagnés d'une mandoline. Il y a maintenant 46 enfants à cette école.

En rentrant, nous avons fait un petit réveillon avec des sardines. Cela manquait un peu de pâté de foie gras, d'huitres et de volaille froide, mais bah ! Ce sera pour une autre fois.

Nous sommes allés au bazar de la charité qui se tient au Grand Opéra. La salle convient très bien. Elle était parfaitement décorée : fleurs artificielles, lampes électriques, guirlandes, à profusion. Les petites boutiques étaient très bien organisées. Un essaim d'une quarantaine de jeunes dames, costumées en ambulancières (vêtement noir avec bretelles, brassard avec croix rouge), s'efforçaient de faire dépenser le plus d'argent possible aux visiteurs. Ce costume leur allait fort bien, surtout aux blondes ; quelques-unes de nos Dawsonites sont jolies ! Il y avait

une foule compacte ; le Tout-Dawson y était : les dames en grande toilette dans les loges, les messieurs en redingote. Beaucoup de divertissements : roue de fortune, pêche miraculeuse, etc., etc. Pendant toute la soirée, la scène du théâtre a été occupée par différents numéros : ballets dansés par une vingtaine de jeunes filles costumées en Ecossaises ; morceaux de musique, violon, piano, orchestre complet, chansons, récitation, etc., etc., les artistes du théâtre ont prêté leur concours gratuit.

Le père Gendreau ne sait pas qu'à la clôture, demain, sera donné un bal que toutes les jeunes dames ont réclamé. Pourvu que l'argent vienne, il fermera bien les yeux là-dessus.

Enfin, tous les moyens de faire de l'argent ont été employés. C'est qu'il s'agit de couvrir une dette de 30,000 dollars, contractée par les religieuses de l'hôpital Sainte-Marie

pendant qu'il y avait beaucoup de malades à Dawson.

Beaucoup de dames protestantes se sont jointes aux catholiques pour leur aider. Elles se réunissaient pour tout organiser et pour fabriquer elles-mêmes de petits objets à vendre.

Le Bazar ferme demain, par une vente aux enchères, qui sera rapidement menée, si l'on en juge par l'impatience qu'ont toutes ces jeunes dames de danser.

Dawson, 1<sup>er</sup> janvier 1900

Nous voici dans la nouvelle année. Quelle somme de joies ou de peines nous apportera-t-elle ? Mais il est bien permis de la commencer avec, au cœur, le ferme espoir de la réussite et la volonté inébranlable de tout mettre en œuvre pour y parvenir.

Il y a un an, à cette époque, que le pre-

mier germe de notre entreprise a été semé; nous avons maintenant beaucoup de chemin parcouru, et la partie la plus difficile est bien près d'être accomplie. Nous savons maintenant où nous allons. Les ténèbres de contradictions, d'exagérations de toutes sortes qui entouraient ce mystérieux Klondike sont enfin dissipées, et on peut voir clairement qu'il est possible d'y faire des opérations très fructueuses. Mais, comme partout, pour réussir il faut s'en donner la peine et l'or ne se remue pas à la pelle, comme certains répandent cette légende si allègrement.

Nous avons donc lieu de nous réjouir, pour ce qui nous concerne, du résultat obtenu, et nous pouvons entrer dans cette nouvelle année avec confiance dans la réussite.

Je souhaite, de tout mon cœur, que l'année qui commence vous apporte toute la satis-



faction, tout le bonheur que vous pouvez désirer.

Mes ouvriers, après avoir pris deux ou trois jours de vacances, pour les fêtes de Noël, ont repris le travail sur le claim du Gold-Hill. J'ai fait construire un petit abri à l'entrée du tunnel aval pour y installer la forge et un poêle afin d'avoir constamment de l'eau pour *panner*.

Je vous ai envoyé, par le dernier courrier, mon rapport sur l'option du claim 28 de l'Eldorado. Une chose curieuse c'est que, M. Tarut et moi, nous sommes arrivés à la même estimation en la faisant séparément et sur des bases différentes. Il a été fait sur ce claim, la semaine dernière, 4 pans qui ont produits 300 dollars. Le propriétaire de la fraction 27 A, à qui on demandait s'il voulait vendre son claim, a répondu que son argent était aussi sûr là que dans une banque.

Nous avons à peu près la même température, de 35 à 45 degrés centigrades au-dessous

de zéro. On commence à s'y habituer, mais ce froid est bien ennuyeux parce qu'il oblige à prendre certaines précautions pour sortir. Encore deux mois comme cela! Mais le soleil va vite nous revenir et, quand mars sera là, le plus mauvais temps sera passé.

Nous sommes redescendus samedi du Gold Hill sans avoir trop froid. Nous nous précipitons, chaque fois, à la poste pour voir si nous avons des lettres, mais, cette fois, il n'y avait rien. Un courrier était attendu pour le même soir, il ne nous a rien apporté. J'ai été bien déçu de passer le 1<sup>er</sup> janvier sans avoir de lettres. Pour les journaux, c'est une chose décidée : nous ne les recevrons pas cet hiver, à cause de leur poids. Mais soyez quand même assez bon de m'en envoyer ; ils me parviendront peut-être en bloc au printemps. Vous pourriez, dans vos lettres, mettre quelques coupures qui vous paraîtraient de nature à m'intéresser. C'est

très ennuyeux de ne pas savoir ce qui se passe en France.

Nous sommes allés faire nos visites aujourd'hui : chez le père Gendreau, le major Primrose, M. et M<sup>me</sup> Stams, puis chez le juge Dugas qui nous a invités à dîner pour le soir.

Le Bazar a clôturé samedi soir dans une véritable apothéose. Je vous raconterai cela dans une prochaine lettre ; je n'y étais pas. Après avoir fait le trajet du Gold Hill à Dawson, on a plus envie de se reposer que de danser. Mais on m'a mis au courant ; les bénéfices s'élèvent à 12,000 dollars, c'est magnifique.

Gold Hill, 5 janvier.

Pour la première fois, cette semaine, nous avons vu le soleil se montrer au-dessus de l'horizon, sous la forme d'une grosse sphère

d'un rouge cerise. Il va faire, chaque jour, de nouveaux progrès, qui deviendront très sensibles d'ici peu. Cela vous remonte le moral, car c'est une dure privation que cette disparition si longue.

Le grand froid affaiblit beaucoup. Je suis tout essouffé, maintenant, pour gravir le Gold Hill. On redescend rapidement en se laissant glisser sur la neige. Quand il s'agit de hisser le traineau chargé, c'est bien autre chose. Aussi, nous ne nous servons du traineau que le moins possible. D'ailleurs, dans les grands froids, on est tellement emmitoufflé qu'il est difficile de s'occuper à guider le chien et à l'aider dans les mauvais endroits. Nigger est maintenant complètement habitué à nous; il m'est très fidèle et c'est un bon compagnon pour moi.

La clôture du Bazar de la Charité a eu lieu mercredi dernier. D'après ce que j'ai entendu raconter, ç'a été un succès. Il y a eu un vote : la dame, qui réunissait le plus de suf-

frages, devenait propriétaire d'un magnifique nécessaire de toilette. Le billet de vote coûtait 50 cents ; on pouvait en prendre, bien entendu, autant qu'on voulait. Il y a eu 7,000 votes, qui représentaient, par conséquent, 3,500 dollars. Le service à toilette est échu à Madame Spencer, qui habite Dawson depuis deux ans.

Madame Mac-Donald, la jeune femme du roi du Klondike, comme on appelle son mari, était l'une des principales candidates. Bref, le Bazar a produit 60,000 francs, qui aideront bien les bonnes sœurs.

Au dîner, chez Madame Dugas, on avait mis le champagne dehors pour qu'il soit plus frais ; mais, quand on a voulu le boire, il l'était tellement — frais — qu'il était gelé.

C'est un domestique français qui sert à table. Le juge est placé à un bout de la table et Madame Dugas à l'autre. C'est le juge qui découpe et qui a la sonnette à sa portée. Il met la part de chacun dans une assiette que

le domestique porte à Madame Dugas, pour qu'elle y ajoute la sauce, s'il y a lieu, puis, à son destinataire. Vieilles coutumes de la France d'autrefois !

Au moment où j'écris, le temps est très clair ; les étoiles brillent d'un vif éclat et toute la partie nord du ciel est éclairée d'une belle aurore boréale.

Dawson, 7 janvier.

Nous sommes redescendus, hier, par 40° de froid. C'est bien dur de voyager par un temps pareil. Nous avons trouvé le pétrole gelé dans la lampe, et il a fallu longtemps pour réchauffer un peu la cabine. Aujourd'hui, il fait meilleur. Dehors, également, la température s'est bien radoucie.

Je couche avec une paire de bas et une paire de gros chaussons de fourrure. Quand on dit qu'on se déshabille pour se coucher, ici, ce n'est pas tout à fait vrai. On laisse

juste un petit trou, à l'ouverture du lit-sac, pour pouvoir respirer; le matin, il est tout entouré de glace, produite par la respiration. Enfin, ce n'est pas encore la saison idéale. Aujourd'hui, le soleil est venu jeter un furtif coup d'œil dans notre cabine; nous l'avons revu avec plaisir et l'avons salué comme une vieille connaissance. Il apparaît pendant dix minutes ou un quart d'heure, puis il se recouche; le pauvre!

On est, tout de même, heureux de le voir réapparaître. Ses rayons remettent un peu de joie et de courage au cœur.

Mon intention est toujours de faire travailler le claim du Magnet-Bonanza, cet été, avec une machine à dégeler, aussitôt que j'aurai fini les lavages sur le Gold Hill. Mais un de mes voisins de Dawson, m'ayant instamment prié de lui procurer du travail, je lui ai donné un *lay* sur le claim du Bonanza. Il y est monté aujourd'hui avec son associé,

de sorte que j'aurai maintenant deux ouvriers sur ce chemin.

Sur le Cold Hill, le travail se poursuit activement ; la paye varie de richesse, mais la moyenne se maintient très bonne.

Si mes propositions, concernant le claim 28 de l'Eldorado, sont acceptées, mon intention est de rester ici jusqu'à la fin de l'été pour le travailler.

On parle toujours beaucoup du cap Noune. Il y aura encore là bien des désillusionnés, qui ne trouveront, pas plus qu'ici, l'or à remuer à la pelle. Cet hiver, la misère et la maladie y règnent. On dit que les vivres y deviennent rares et atteignent des prix exorbitants. Le charbon coûte 75 dollars la tonne et le bois fait défaut. Les hôpitaux sont pleins. Tout cela est bien triste. Eh bien ! cela ne décourage pas du tout les chercheurs d'or. Ce mois-ci, il y aura de nombreux départs, sur la glace, pour accomplir le plus dur voyage que l'on puisse concevoir. Au



printemps, avec tous ceux qui partiront de Seattle par les premiers bateaux, on prévoit un *rusch* énorme. A l'automne, il est probable que beaucoup de ces chercheurs de fortune seront bien heureux de trouver du travail ici.

Mercredi soir, a eu lieu un incendie considérable à Dawson. Tout un pâté de maisons, compris entre deux rues consécutives, a été la proie des flammes. Le feu a pris au Monte-Carlo et, à un moment donné, les pompiers semblaient être maîtres de l'incendie, mais le vent s'est élevé et a vite eu fait de propager le fléau.

Il serait possible que je profite de cet incendie en vendant, avec un bon bénéfice, la maison du *Dawson-club*, qui serait transportée sur la première avenue. Je réaliserais ainsi un bon bénéfice et le terrain me resterait pour rebâtir, s'il y avait lieu.

La semaine a été assez douce, mais, depuis hier, le thermomètre est au-dessous de 45°

centigrades. Je supporte parfaitement le froid. Vous pouvez être sans inquiétude.

La ligne télégraphique est souvent endommagée. Ses constructeurs n'ont pas tenu compte de l'énorme contraction que subissent les fils, par ces grands froids, et qui produit de fréquentes ruptures. Il n'y a donc pas à s'inquiéter, lorsqu'on ne reçoit pas une dépêche attendue.

Gold Hill, 12 janvier.

Nous avons été favorisés, cette semaine, par une température très supportable. Il n'a pas fait plus de 25° degrés. Aussi, quel soulagement de n'être pas obligé de s'emmitoufler pour sortir. Mais, ce soir, il fait une vraie tempête qui, si elle ne cesse pas d'ici demain matin, pourrait, peut-être, nous empêcher de descendre à Dawson. Mais il faudrait qu'il fasse bien mauvais, car l'espé-

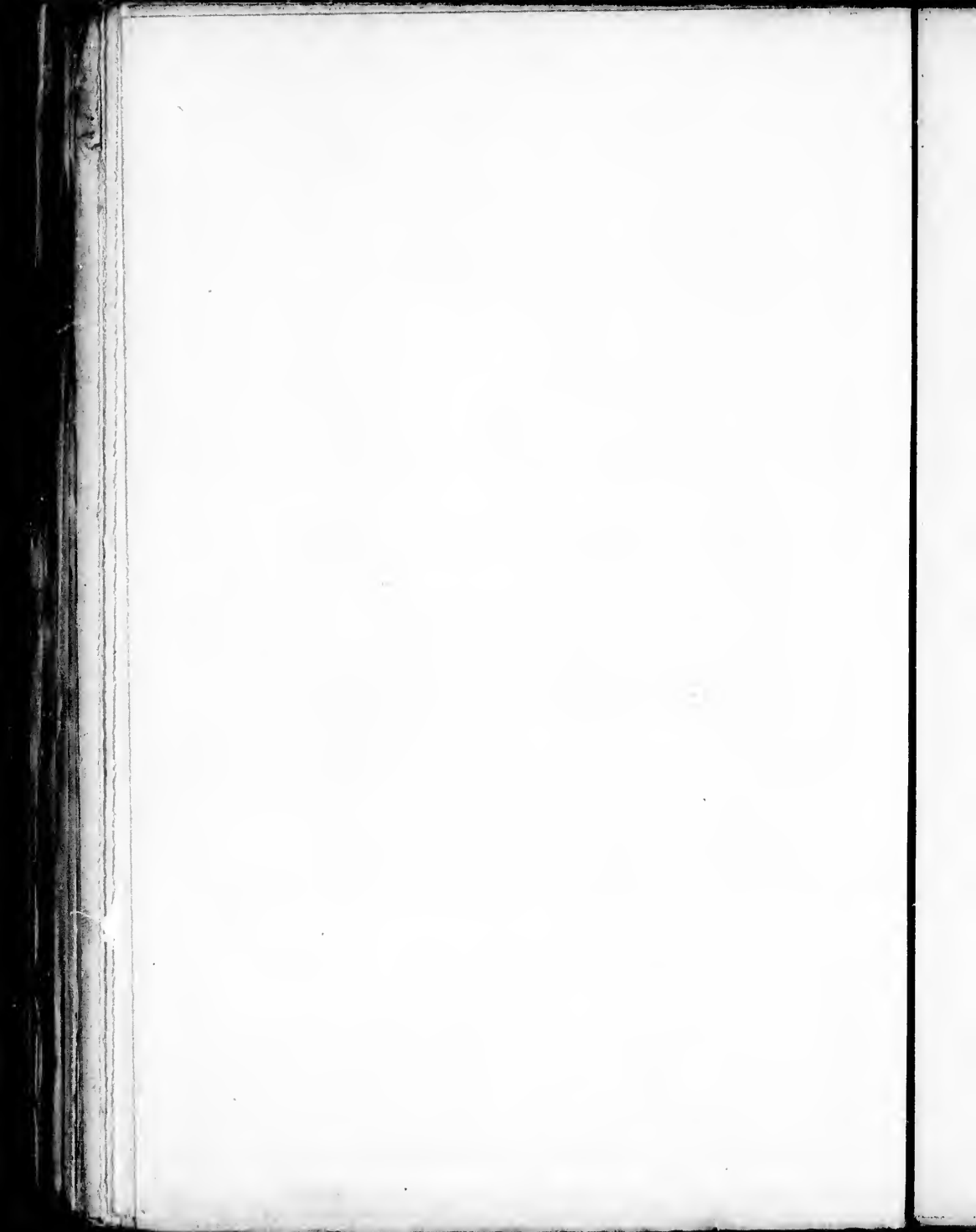
t le  
dom-  
tenu  
ubis-  
pro-  
done  
s une

rier.

maine,  
ble. Il  
i, quel  
s'em-  
il fait  
se pas  
, nous  
Mais il  
l'espé-



Village sur le Gold Hill.



rance d'avoir des lettres m'attire comme un aimant.

Il y a, maintenant, une certaine société à Dawson, et il paraît que de nombreux divertissements s'organisent pour cet hiver. Lundi dernier, avant de revenir ici, nous avons passé la soirée chez les Héron, qui sont très gais et chez lesquels on s'amuse beaucoup. Nous avons bu de la bière, en mangeant des sandwiches au fromage. On a discuté la question du flirt, qu'aiment tant les américaines, et, sur ce chapitre, on a jasé et ri un bon moment.

La veille, dimanche, avait eu lieu au Grand Opéra, ce qu'on appelle un *sacred concert*. Dans le programme ne figurait que de la musique profane : *Le Trouvère*, *Cavalliera rusticana*, etc., etc. Mais, comme les spectacles sont interdits le dimanche, l'hypocrisie anglaise trouve le moyen de tourner la difficulté, en donnant à ce concert l'épithète

de sacré, la musique religieuse étant seule permise. Je n'y étais pas ; mais il paraît que c'était très réussi. Il y avait un orchestre d'une vingtaine de musiciens.

En remontant ici, mardi dernier, nous avons rencontré le juge Dugas qui revenait d'une tournée sur ses claims. Il était accompagné de M. Girouard, fonctionnaire à la tête du bureau des terrains. Il est en même temps avocat, et c'est de lui que je prends conseil, quand j'en ai besoin.

Plus loin, nous avons trouvé un petit traîneau, dans lequel il y avait un bébé ; le papa le tirait par une corde, tandis que la maman poussait par derrière. C'était tout à fait couleur locale, un vrai ménage du Klondike. A Dawson, on voit, comme cela, de petits traîneaux d'enfants, attelés d'un chien, que la maman dirige par derrière. Car il y a maintenant de nombreux bébés à Dawson. Cela ne veut pas dire qu'ils y soient très bien, car le climat ne leur est guère favorable.

Aux étalages de Noël et du 1<sup>er</sup> janvier il y avait beaucoup de jouets et de bonbons et, dans plusieurs maisons, la présence d'enfants justifiait l'érection d'un arbre de Noël.

Mon droguiste (je ne lui ai jamais acheté que du papier à lettre, mais c'est un français), m'a fait cadeau d'un beau calendrier qui représente une blonde fillette bien occupée à écrire, avec cette légende en dessous : *Writing to papa!* — écrivant à papa. — Puisque mon petit Paul connaît déjà ses lettres jusqu'au D, j'espère qu'il ne tardera pas trop à *Write to papa*.

Je suis content de mon travail sur le Gold Hill. Sur le Magnet, mes deux hommes paraissent disposés à rester.

Dawson, 23 janvier.

Vous avez eu l'explication du retard des télégrammes que vous m'avez envoyés.

Maintenant que le bureau de Lyon connaît la marche à suivre, il ne se produira plus de ces retards fâcheux, bien faits pour donner naissance à l'inquiétude. Mais il faudra toujours compter avec les accidents qui surviennent à la ligne. Actuellement, elle ne fonctionne plus depuis quelques jours. Ces accidents peuvent très bien être le fait de malfaiteurs, que l'on signale sur le chemin de Bennett, et à qui l'on attribue la disparition de quelques personnes dont on a perdu les traces entre deux stations, notamment d'un employé du télégraphe envoyé pour réparer le fil. Ces malfaiteurs couperaient le fil pour empêcher les poursuites. Des arrestations ont été faites et la police croit avoir mis la main sur les coupables.

La partie brûlée de Dawson se reconstruit très rapidement. Dans 15 jours, tous les établissements détruits seront de nouveau ouverts aux affaires. Les nouvelles constructions semblent devoir être moins belles que



les anciennes. Cet incendie a amené le *Yukon Council* à prendre des mesures encore plus énergiques pour conjurer de pareils désastres.

Je n'ai pas accepté l'offre, que l'on m'a faite, d'acheter le *Dawson-Club* pour le transporter sur la première avenue. Je n'ai pas trouvé le bénéfice suffisant, d'autant plus qu'il m'aurait fallu indemniser mon locataire et que la somme réalisée aurait été quelque temps sans produire d'intérêt.

En rebâtissant, au printemps, pour que cela coûte moins cher, ce capital eut été improductif pendant 3 ou 4 mois.

Le locataire a construit une salle à manger et une cuisine, à ses frais, derrière le bâtiment dont le rez-de-chaussée contient la salle de club, salle de billard, salle de jeu et bar. Ces différentes salles ont été garnies de joli papier et tout le mobilier est en place. L'installation du club ne pouvant qu'augmenter la valeur de l'immeuble, il était naturel

que je contribue un peu aux améliorations. J'ai donc fait établir, à mes frais, un double châssis à toutes les fenêtres.

Je travaille, en ce moment, à une réduction du plan de Dawson, mais les instruments primitifs dont je dispose rendent ce travail très long. Ne soyez donc pas étonné si je tarde à vous l'envoyer.

Mes deux hommes du Magnet continuent à y travailler. J'espère qu'ils pousseront jusqu'au bout la partie que je leur ai donnée en *lay* à 50 0/0. Je serais assez curieux de voir ce que nous trouverons, au fur et à mesure, car le claim, immédiatement derrière, donne de très bons résultats.

Sur le Gold Hill, cela marche toujours bien. Les feux exigent environ trois cordes de bois par semaine. Je suis en excellente santé et supporte très bien ces grands froids.

Dawson, 29 janvier.

Aucun courrier n'est arrivé cette semaine. On n'en attend un que mercredi ou jeudi, de sorte que je n'aurai de lettres qu'à mon retour des claims, samedi.

Je puis trouver, ici, à employer n'importe quel capital qui pourra être réuni. J'attends de savoir si le projet que je vous ai soumis peut être mis à exécution, c'est-à-dire si je puis compter sur le capital nécessaire au 1<sup>er</sup> mai, ou si, au contraire, il faut attendre que j'aie obtenu mes premiers résultats. Dans ce dernier cas, je partirai aussitôt après les lavages, soit dans le milieu de juin. D'ailleurs, la navigation n'est ouverte, d'un bout à l'autre, que vers cette date et il n'est pas possible de partir avant. Je serai donc en France vers la fin de juillet, et une fois les capitaux réunis, il me faudrait repartir en

toute hâte pour arriver avec les premiers bateaux, vers le milieu d'octobre, sous peine de perdre trop de temps en rentrant pendant l'hiver. Il serait bien préférable, de toutes manières, que mon plan puisse s'exécuter, c'est à dire que je puisse employer le capital au printemps, travailler l'été, et partir en septembre prendre un peu de repos pendant l'hiver pour revenir sur la glace.

Mais, suivant le cours des événements, je m'arrangerai pour le mieux dans n'importe quel cas.

La ligne télégraphique fonctionne de nouveau.

Dawson, 6 février.

Nous voilà, maintenant, débarrassés du gros hiver, je pense. Le soleil fait chaque jours de rapides progrès et la température, depuis le commencement du mois, s'est sin-

gulièrement radoucie. Ce beau soleil me fait un peu rêver au printemps de France, mais chaque jour qui passe me rapproche du moment tant désiré de mon retour.

Cette température, de 10 à 15 degrés au-dessous de zéro, nous cause quelques ennuis sur les claims, en produisant des éboulements qui nous obligent, fréquemment, à établir de solides boîges. Cet inconvénient n'existe pas sur les *creek-claims* où la terre végétale, le *muck*, comme on l'appelle, qui recouvre le gravier payant, forme une voûte compacte, solide, au-dessous de laquelle les mineurs sont en sûreté.

Sur les *bench-claims* tout est gravier, depuis le *bed-rock* jusqu'à 1 ou 2 pieds de la surface. Tout le travail se fait donc en plein gravier qui s'éboule facilement. L'usage des machines à vapeur à dégeler diminue beaucoup les chances d'éboulement, car les pointes de vapeur ne dégèlent que juste où elles fonctionnent, tandis qu'avec la mé-

thode ordinaire des feux de bois, la fumée dégèle partout où elle passe avant d'atteindre le puits d'aération.

Avec l'expérience, on se rend compte de l'avantage de telle ou telle méthode.

Sur le Gold Hill, la paye est maintenant distribuée irrégulièrement, par poches, et requiert beaucoup de soins pour être localisée, se trouvant tantôt sur le *bed-rock*, tantôt à 3 ou 4 pieds au-dessus.

Sur le Magnet, mes deux ouvriers continuent à travailler avec un bon résultat. Le tunnel sera bientôt terminé jusqu'au fond du claim.

J'ai reçu, ce qui m'a beaucoup étonné et bien fait plaisir, un paquet de *Nouvellistes*, du 16 novembre au 17 décembre. Vais-je continuer à en recevoir ? Je n'ose l'espérer et mets cette aubaine inattendue, sur le compte d'un hasard.

On s'occupe de la ligne télégraphique devant relier *Ashcroft*, sur le Canadian Paci-

fique, à Tagish. Les travaux sont commencés, de sorte qu'il est bien possible que, cette année, nous soyons en communication télégraphique directe avec « l'*Outside* », comme l'on dit ici. Un télégramme sera alors transmis dans une demie journée, tandis que, maintenant, la correspondance des bateaux de Vancouver à Skagway peut reculer le délai de transmission jusqu'à dix jours et plus.

Gold Hill, 9 février.

J'ai eu de quoi m'occuper, ces derniers soirs, à lire les journaux que j'ai reçus; les veillées diminuent vite. Il fait assez jour, dans la cabine, pour se passer de lumière jusqu'à 5 heures. Dans 15 jours, nous aurons autant de soleil que vous, en France, à la même époque et, après, cela augmentera encore rapidement puisque, vers le milieu de mai, il n'y a déjà presque plus de nuit.

Je ne sais si nous sommes complètement débarrassés de l'hiver, mais, depuis la fin de janvier, nous avons une température qui ne dépasse jamais 20 degrés et qui nous met complètement à notre aise. La neige tombe, de temps en temps, en petite quantité, et il n'y en a pas plus d'un pied d'épaisseur.

L'augmentation de lumière va me permettre de refaire de la photographie et d'employer la douzaine de plaques qui me reste, en attendant que je reçoive celles que vous avez confiées à M<sup>me</sup> A. Il y a des vues d'hiver très intéressantes à prendre.

On a inauguré à Dawson, il y a déjà un mois, une salle de lecture libre pour les mineurs. La salle est très confortable, bien chauffée, éclairée à l'électricité, avec des tapis, tentures, etc.

Les mineurs y ont libre accès et ont à leur disposition toutes sortes de livres, journaux, revues, etc. Cet établissement a été organisé par les dames de Dawson, avec l'aide



pécuniaire du gouvernement, pour tâcher d'éloigner les mineurs, quand ils viennent à Dawson, de ces maisons de danse, de jeux, où ils perdent tout leur argent.

Le jour de l'inauguration, il y avait, le soir, une foule énorme. J'y suis allé, on avait peine à entrer. Les rafraîchissements étaient gratuits et étaient distribués aux mineurs par des messieurs et des dames comptant parmi les plus notables de Dawson.

On patine beaucoup. M. Héron qui est gérant de l'Alaska commercial, a fait établir une piste très bien disposée et éclairée à l'électricité, à l'usage de son personnel et de ses amis. Nous y sommes allés, l'autre soir, et la séance n'a pas manqué de gaieté. Un qui nous a beaucoup fait rire, c'est le marmiton de la C<sup>ie</sup>, un japonais, qui faisait tous ses efforts pour apprendre, mais sans succès. Il tombait à chaque instant et se trouvait toujours sur le passage d'un autre. Il prenait

tellement chaud à cet exercice qu'il a été jusqu'à se mettre en bras de chemise.

Après cette petite séance, nous sommes rentrés chez les Héron, où nous avons mangé des sorbets à la glace, en buvant du whisky. J'avais apporté mon violon et nous avons fait un peu de musique. Ils aiment bien rire et s'amuser. Nous avons passé, ce soir là, un bon moment.

Miss Gates, la sœur de celui qui m'a donné l'option du 28 de l'Eldorado, est partie, ces jours derniers, pour le cap Nouné, voir si elle pourra encore augmenter sa fortune là. Elle a un homme pour la conduire en traîneau et le voyage ne sera pas bien dur pour elle, car elle a tout ce qu'il faut pour l'adoucir.

Elle possédait une mine de charbon, pas bien loin de Dawson, qu'elle a vendue à l'*Alaska Exploration et C<sup>o</sup>*, pour 20.000 dollars. Elle est très versée dans les affaires, comme beaucoup d'Américaines. Elle habite le Klondike depuis 1896, année où elle est

venue avec son frère. Ils ont joliment bien réussi tous les deux. Son frère, en dehors de ce claim de l'Eldorado, a beaucoup d'autres intérêts très importants sur le Sulphur. C'est un tout jeune homme, 22 ou 23 ans, qui paraît avoir une mauvaise santé. Sa fortune ne lui profitera peut-être pas beaucoup, mais il en prend, en attendant, tout ce qu'il peut.

Tout marche bien sur mes claims. Sur le Gold Hill, ma *dump* commence à être énorme. Combien contient-elle ? Cela est difficile à dire. Aussi, vous pouvez penser comme je serai dans l'anxiété jusqu'aux lavages. Néanmoins, les prospectes sont bons et je ne prévois pas de désappointement. J'espère pouvoir laver à la *sluice*. Un entrepreneur va organiser des machines pour pomper l'eau du Bonanza et la louer, sur le Gold Hill, au prix de 100 dollars par jour et par *sluice*. Ce prix n'est pas encore définitivement établi, et je calculerai si le lavage, dans ces conditions, ne reviendrait pas beau-

coup plus cher qu'au rocker. En tous cas, il y aurait économie considérable de temps.

Sur le Magnet, mes deux ouvriers ont encore 10 pieds à creuser pour que le tunnel parvienne à la limite du claim. Les prospects s'améliorent sensiblement cette semaine. Nous verrons, ces jours-ci, ce qu'il en sera. Ils ont déjà une belle petite *dump*.

Nous sommes montés, aujourd'hui, sur l'Eldorado, voir ce qui se passe au 28. Que ces claims sont riches ! Partout, l'or brille au fond des trous, de vrais nids ! C'est unique au monde, je crois.

Il est bien à souhaiter que mes propositions soient acceptées et que l'argent soit prêt au 1<sup>er</sup> mai.

Sur le 29, on vient de trouver une grosse pépite, en forme de cœur, qui vaut 603 dollars. Le propriétaire la garde précieusement dans un coffre-fort et ne la céderait pas, dit-il, pour 2.000 dollars.

Nous avons mangé sur le claim 28 (puis-

je l'appeler notre futur claim ?). Les hommes y sont soignés comme des princes. On y mange mieux qu'à n'importe quel restaurant de Dawson.

Nous sommes redescendus du 28, à la Fourche, en traîneau, précédés du propriétaire du claim, à bicyclette. La bicyclette filait comme l'éclair et les chiens couraient ventre à terre pour suivre leur maître. Mais c'est un vrai casse-cou, dans les tournants, à cette allure. Nous avons versé deux fois, sans nous faire de mal, heureusement. *Nigger* avait de la peine à nous suivre par derrière. Il y a longtemps qu'il n'avait tant couru.

Je compte avoir des lettres en descendant demain, car j'ai appris qu'un courrier était arrivé hier. Il a mis 6 jours 1/2 pour venir de Bennett dont la distance est de 900 kil. environ. C'est joliment rapide. Les chiens sont changés à chaque relai et ils voyagent nuit et jour.

---

Dawson, 19 février.

A mon retour, samedi soir, j'ai trouvé votre dépêche, arrivée ici le 14, qui m'apprend que vous vous occupez à réunir le nouveau capital. Je souhaite que vous réussissiez, car j'ai grande confiance dans cette affaire, qui me paraît offrir beaucoup de sécurité. Je la surveillerai, d'ailleurs, de très près jusqu'au 1<sup>er</sup> mai et, si le résultat de mes futures investigations n'étaient pas aussi favorables, je ne serais pas embarrassé de trouver d'autres placements pour le capital.

J'ai visité l'Eldorado cette semaine, comme je vous l'ai dit. Les *dumps* forment de véritables montagnes. Sur tous les claims règne une grande activité. Je suis descendu au fond du n<sup>o</sup> 7, qui est à vendre, mais dont une grande partie est déjà travaillée. En enlevant des parties de *bed-rock*, on découvre

de véritables nids d'or. J'ai ramassé moi-même 52 dollars dans un tiers de *pan*. L'or de ce claim est gros et il y a de nombreuses pépites.

Sur le 28, dont j'ai l'option, le travail marche activement. Il y a, en ce moment, 15 hommes, dont 3 employés à faire fonctionner une pompe à vapeur pour épuiser l'eau, qui avait envahi un trou de l'année dernière. Les 6 *dumps*, correspondants aux 6 puits, ont déjà de belles dimensions. J'y ai vu laver quelques pans dont un de 28 dollars. Chose curieuse, l'or de ce claim est plutôt fin, on n'y a jamais trouvé de pépites de plus de 10 à 15 dollars, ce qui me porterait à supposer que l'or en gros morceaux se trouve dans la partie marquée B sur mon plan, c'est-à-dire au-dessous du lit actuel du ruisseau, là où le *bed-rock* doit être un peu plus profond. Les trous de prospect, dans la partie C, ne sont pas encore foncés jus-

qu'au rocker, à cause du retard produit par l'épuisement de l'eau. Ils seront terminés dans une quinzaine de jours; je descendrai, alors, dans la mine y faire une visite minutieuse.

Sur le Gold Hill, le travail marche bien. La partie en dessous du tunnel aval est sortie jusqu'à vingt pieds de l'ouverture environ. Les ouvriers travaillent, maintenant, entre les deux tunnels. Tout le claim sera bien prêt d'être exploité, je pense, au moment des lavages. Je tiens à le terminer le plus vite possible, afin de m'occuper des autres affaires.

Dawson, 27 février.

Je reçois, à l'instant, le télégramme m'annonçant que ma proposition est acceptée et que j'aurai la somme nécessaire.



Plus je réfléchis et étudie le pays, plus je me convains que ce sont de tels placements qui offrent le plus de sécurité et les bénéfices les plus immédiats. Inutile de dire que, d'ici à l'expiration de l'option, je continuerai à examiner le claim de très près.

Bons prospects sur le Gold Hill. Sur le Magnet, mes ouvriers ont atteint le fond et vont commencer à creuser des galeries transversales.

Tout est donc en bonne voie. Je suis plein de courage et d'espoir.



*Nous arrêtons là ces extraits pris dans les diverses correspondances de M. Paillard.*

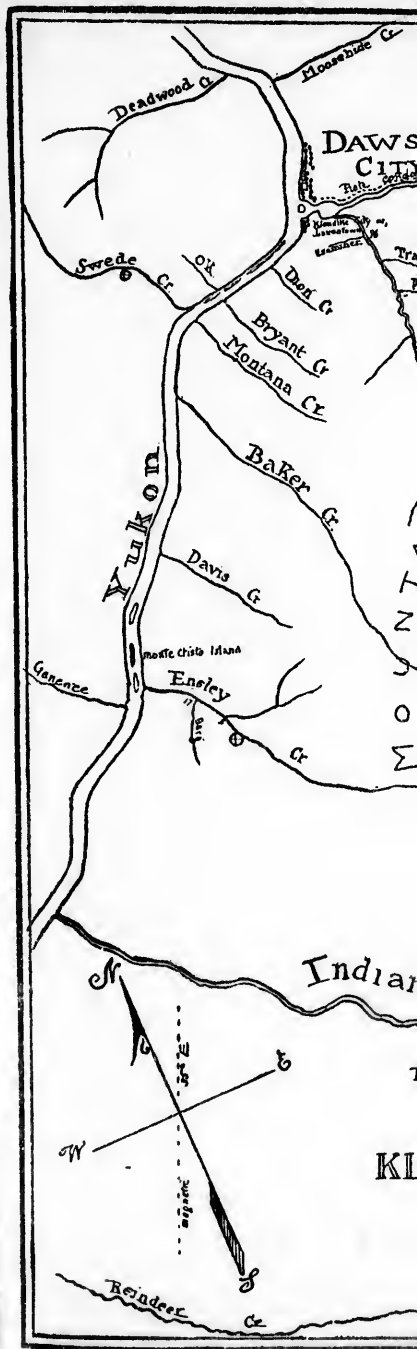
*Ils ont pour but de faire connaître la période d'étude d'une entreprise qui ne manquera pas de hardiesse.*

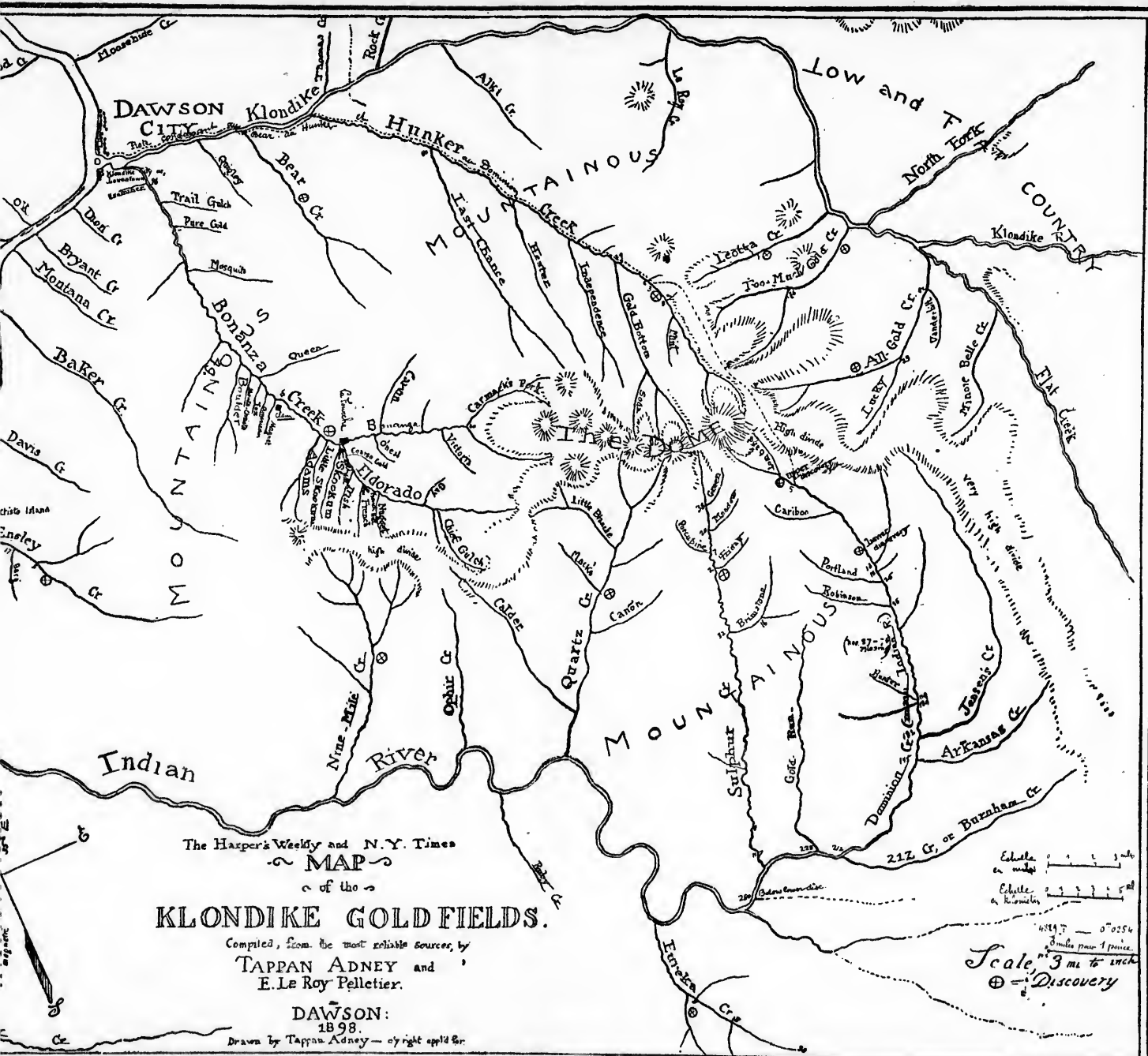
*Cette période est close. M. Paillard a main-*

*tenant à sa disposition les moyens de tirer largement parti des ressources qu'offre ce merveilleux pays de l'or, où néanmoins, comme ailleurs, les capitaux et la valeur personnelle de l'homme qui les emploie sont les conditions nécessaires de la réussite.*



Bourg, imprimerie Francisque ALLOMBERT, 18, rue Lalande,





The Harper's Weekly and N. Y. Times  
 MAP  
 of the  
**KLONDIKE GOLD FIELDS.**

Compiled, from the most reliable sources, by  
**TAPPAN ADNEY and**  
**E. Le Roy Pelletier.**

**DAWSON:**  
 1898.

Drawn by Tappan Adney - copyright 1898.

Scale  
 3 miles to an inch  
 Ⓞ = Discovery

